BIBLIOTHÈQUE VERTE

LIEUTENANT X

LANGELOT CHEZ LES PA-POUS

LANGELOT

CHEZ LES PA-POUS

ILLUSTRATIONS DE MAURICE PAULIN

LIBRAIRIE HACHETTE, 1969

Langelot fait une drôle de tête lorsque le S.N.I.F. le charge d'une nouvelle mission : il s'agit de devenir chanteur à la station pirate Radio Pa-pou.

Le pauvre Langelot chante faux, mais un jeune agent secret n'a pas à discuter les ordres et Langelot va du reste découvrir rapidement que Radio Pa-pou s'intéresse à beaucoup d'autres choses qu'à la chanson…

En particulier à « la Bretonne », la dernière invention de M. Pernancoet : « la Bretonne » n'est pas une chanteuse mais une moto volante… Du chant, non, mais du sport en perspective pour Langelot, ça oui !

PREMIÈRE PARTIE

1

LA GIGANTESQUE voiture noire fonçait dans la nuit. Même en mission, le capitaine Mousteyrac préférait sa somptueuse Buick, qu'il appelait son « char d'assaut », à la plus modeste I.D. que le S.N.I.F. (Service National d'Information Fonctionnelle) mettait à sa disposition.

« On va écouter un peu de musique ! » annonça le capitaine.

Langelot, assis à côté de lui, soupira intérieurement : en musique, les goûts du chef de mission et ceux de son jeune adjoint ne concordaient pas toujours.

Au pied, Mousteyrac mit son poste de radio en marche, comme cela se pratique sur les voitures américaines. Le haut-parleur commença immédiatement à brailler sur un rythme trépidant, avec accompagnement de batterie et de guitares électriques :

À la bouche bouche bouche bouche bouche
Une fleur fleur fleur fleur fleur,
Sur les routes routes routes routes routes
Du bonheur nheur nheur nheur nheur !
Pa-pou ! Pa-pou !

« Avec Radio-Équipe, s'écria Mousteyrac ravi, on est tranquille : jamais de vieilles barbes comme Mozart ou Beethoven, toujours du

rythme et de la joie de vivre ! Le batteur est sensationnel : il s'appelle Al. Et le chanteur que tu viens d'entendre, c'est Ricardo. Ils n'ont que des prénoms, tous. Je trouve ça sympathique.

— Ce que j'aime surtout, mon capitaine, dit Langelot, ce sont les paroles de leurs chansons. C'est profond, c'est intellectuel, et, en même temps, ce n'est pas difficile à comprendre. Connaissez-vous le nom du parolier ?

— Toi, le bleu, ne fais pas ton malin ! répliqua Mousteyrac. Moi, je n'aime pas la musique qui me donne des migraines. Et même les annonceurs, ils ont un entrain, un dynamisme ! Écoute-moi ça ! »

Une voix joviale débitait son boniment :

« Chers zozoditeurs, vous venez d'entendre Ricardo, le plus pa-pou de nos jeunes chanteurs pa-pous dans la plus pa-pou de ses chansons pa-pous ! Et comme dadabitude votre voiture est chaussée de pneus Pim, les pneus pa-pous par excellence ! Vous allez zézécouter maintenant une émission offerte par Jeune, le Détergent des Jeunes. Bibiche va vous interpréter *Bibiche et moi,* paroles et musiques du copain Rachid. Vas-y, Bibiche ! Montre-leur ce que tu sais faire. »

« Celui-là, commenta Mousteyrac, c'est Haroun, l'annonceur de nuit. Tout le poste est animé par trois joyeux drilles qui se font appeler Haroun, Al et Rachid. Tu ne trouves pas ça drôle ?

— Puisque vous êtes assez bon pour me demander mon avis, mon capitaine, répondit Langelot, si jamais quelqu'un se décide à mettre un pain de plastic sous Radio-Équipe, je suis prêt à lui payer son poids en cacahuètes ! Après tout, c'est une station pirate. »

Mousteyrac aurait répliqué, mais la voix grinçante d'une adolescente déchaînée venait d'emplir le haut-parleur :

Bibiche, c'est moi,
Mais ça ne fait rien :
Bibiche et moi,
On s'entend bien !
Pa-pou, Pa-pou !...

À ce moment, les phares de la Buick frappèrent de plein fouet un grand calvaire breton qui surplombait la route.

« Tant pis pour Bibiche : c'est ici qu'on descend ! » annonça

Mousteyrac.

Il fit taire la radio et gara la Buick cent mètres plus loin, à l'entrée d'un chemin creux.

« Passe-moi le violon », dit-il à Langelot.

Langelot se pencha par-dessus le dossier et, sur le siège arrière, prit un étui à violon qu'il remit à son supérieur. Mousteyrac l'ouvrit, en retira une mitraillette MAT 49 qu'il passa à son cou, et huit chargeurs qu'il répartit dans les poches de son imperméable. Il plaça la clef de contact de la voiture dans la boîte à gants, fit un signe éloquent pour montrer qu'à partir de maintenant le silence était de rigueur, et descendit. Langelot descendit de son côté. À vingt mètres de distance, les deux agents secrets s'enfoncèrent dans la nuit.

De temps en temps, Mousteyrac tirait de sa poche une photo aérienne de la région et l'éclairait d'un coup de torche électrique. Puis, après avoir vérifié un repère sur le terrain – arbre isolé, cabane, tournant brusque du chemin creux – il reprenait la marche à un train accéléré.

Langelot, pour sa part, suivait, sans avoir la moindre idée de leur destination commune, car le capitaine Mousteyrac n'avait que peu de confiance dans les plus jeunes officiers du service : « Moins les bleus en savent, mieux ils obéissent » était un de ses axiomes favoris. Et bien que Langelot lui eût prouvé à plusieurs reprises que, pour le courage et l'ingéniosité, il valait bien certains de ses anciens[1], Mousteyrac persévérait dans son attitude.

Au bout d'une demi-heure environ de marche, une lumière apparut

sur la gauche, et, aussitôt, des chiens se mirent à aboyer. Mousteyrac obliqua à travers la lande. Malgré l'obscurité, les deux officiers marchèrent en tout terrain avec autant d'aisance que sur la route : ce n'était pas pour rien qu'ils s'entraînaient régulièrement au combat de nuit.

La lueur entrevue était celle d'une fenêtre appartenant à un gros bâtiment trapu, mi-ferme mi-manoir, construit autour d'une cour carrée. À l'un des angles, s'élevait une tour, carrée également, et percée d'une seule fenêtre, au niveau du premier étage, celle-là justement qui était allumée.

Langelot jeta un coup d'œil à sa montre aux chiffres phosphorescents : il était onze heures moins cinq.

Mousteyrac, suivi de son adjoint, traversa la route de terre battue qui longeait la ferme. Dans la cour, les chiens menaient grand tapage, et bondissaient contre la grille qui en défendait l'entrée. À tâtons, le capitaine trouva la poignée de la sonnette et la tira résolument. Une cloche au timbre musical fit retentir un ding-dong qui apaisa immédiatement les chiens. Quelques instants s'écoulèrent. Des pas résonnèrent sur le pavé de la cour et une voix d'homme demanda :

« Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

— Je voudrais parler à M. Pernancoet, répondit Mousteyrac.

— Entrez donc », fit la voix.

Après un grincement de serrure, là grille s'entrouvrit. Mousteyrac et Langelot firent deux pas en avant. La grille se referma derrière eux. La lumière crue d'une ampoule électrique jaillit soudain et les aveugla. Ils se virent encerclés par une demi-douzaine d'hommes en pyjama, brandissant des fusils de chasse et des carabines ; à leurs pieds, grognaient autant de chiens-loups, les babines retroussées sur des crocs menaçants.

2

LE CAPITAINE Mousteyrac ne se démonta pas pour autant. Il se tourna vers le plus âgé de ses hôtes, un petit homme coiffé d'un bonnet de coton et le seul, en outre, à porter une longue chemise de nuit qui lui battait le mollet.

« Monsieur Pernancoet, je présume ?

— Vous présumez bien.

— Je suis le capitaine Mercadier, et voici mon adjoint, le sous-lieutenant Pichenet. Je suis chargé d'un message pour vous.

— Pourquoi, demanda sévèrement M. Pernancoet, n'êtes-vous pas en tenue ?

— Notre mission, monsieur, est de caractère confidentiel.

— Ah ! Vous êtes des "moustaches[2]" ! Très bien, très bien. »

Le maître de maison dévisagea d'un œil légèrement ironique ses deux visiteurs : le grand diable brun au visage justement barré d'une moustache noire, et le blondinet imberbe aux traits durs mais menus.

« Donnez-vous la peine de me suivre, messieurs les officiers ! » prononça M. Pernancoet, lorsqu'il eut achevé de les examiner.

Et, plein de dignité dans sa chemise, il les précéda vers un perron de deux marches donnant dans une vaste salle aux vieux meubles rustiques et au plafond à solives auquel pendaient diverses cochonnailles.

« Ces fauteuils, messieurs, vous tendent les bras ! » déclara le petit homme en leur indiquant deux bergères de tapisserie, placées de côté et d'autre de la cheminée.

Il s'assit lui-même sur une cathèdre gothique de bois sculpté. Les jeunes gens en pyjama se massèrent près de la porte, sans déposer les armes. Seuls les chiens restèrent dehors.

« Monsieur, commença Mousteyrac, parlant par phrases sèches et saccadées comme il en avait l'habitude, vous êtes l'inventeur d'une moto volante. (« Si ça marche, ça ne doit pas être mal pour éviter les embouteillages parisiens », pensa Langelot.) Un des informateurs de mon service nous a transmis un renseignement selon lequel un groupe non identifié tenterait ce soir, entre onze heures et demie et minuit, de s'emparer de cet engin. Le renseignement allait être transmis aux services intéressés de la police, bien entendu. Au dernier moment, on s'est demandé si votre engin ne pouvait pas intéresser la Défense nationale, auquel cas sa protection nous incomberait. La question a été posée au spécialiste compétent, en l'occurrence le professeur Roche-Verger…

— Roche-Verger ? interrompit M. Pernancoet. Je le connais très bien. C'est un ancien X comme moi ! »

Langelot n'en croyait pas ses oreilles : le petit homme en bonnet de coton et chemise de nuit était un ancien élève de l'école Polytechnique, un camarade du prestigieux M. Roche-Verger, surnommé le professeur Propergol !

« D'après cette autorité, poursuivit Mousteyrac, votre moto volante n'intéresse pas directement la Défense nationale, mais pourrait se révéler d'une importance économique et psychologique de premier plan pour la France entière. Dans ces conditions, j'ai reçu l'ordre de venir assurer la protection de l'objet.

— Capitaine, répondit M. Pernancoet majestueusement, je constate une fois de plus que l'État ménage mieux son budget que la vie de ses officiers. Vingt fois, j'ai demandé des subventions au Centre National de la Recherche Scientifique, au Plan et à d'autres organismes officiels : vingt fois, on m'a conseillé de planter mes choux. Mais s'il ne s'agit que d'envoyer quelques gars se faire tuer pour mes inventions, je vois qu'on est tout à mon service. Veuillez remercier vos chefs pour moi et leur dire que la moto volante française a tous les défenseurs

qu'il lui faut. »

Il se tourna vers les jeunes gens armés.

« Venez ici, que je vous présente, commanda-t-il. Messieurs, voici mes fils : Yves, qui sortira de Navale l'année prochaine ; Hervé, qui fait Grignon ; Yan, qui finit sa deuxième année d'Eaux et Forêts ; Corentin, qui est à Maisons-Alfort, et le petit Tugduald – M. Pernancoet désignait un gaillard de deux mètres de haut – qui veut entrer à Cyr pour être parachutiste. C'est une chance que nous soyons en période de vacances : vous avez pu rencontrer tous mes enfants. Comme vous voyez, je n'ai pas jugé utile d'avoir des filles, et, étant veuf, je n'aurai jamais la tentation de changer d'avis. Comme vous le voyez aussi, vos petits coquins peuvent se présenter : nous les attendrons de pied ferme. »

Et M. Pernancoet administra une claque amicale à la crosse de l'antique tromblon qu'il s'était réservé.

« Monsieur, répliqua le capitaine après avoir adressé un bref signe de tête aux cinq athlètes qui s'étaient groupés d'un air résolu autour de leur père, vos affaires de famille ne me regardent pas. J'ai reçu des ordres et je les exécuterai. Vos cinq bébés sont bien sympathiques, mais moi, j'ai la responsabilité de protéger votre engin. Où se trouve-t-il ?

— L'unique prototype de la moto volante, ou de la Bretonne, comme je l'appelle, se trouve dans mon laboratoire, au premier étage du donjon. Vous pouvez constater que l'entrée de l'escalier qui y mène est protégée par une grille dont je suis seul à avoir la clef. Cet escalier d'ailleurs tourne sur lui-même dans l'épaisseur du mur, et je me fais

fort de le protéger tout seul contre un bataillon. En outre, pour y arriver, il faudrait traverser cette salle où je ferai coucher mes fils, et, avant cela, s'expliquer avec mes chiens dans la cour, ce qui, je vous le garantis, ne serait pas précisément agréable… Vous le voyez, capitaine, je n'ai pas besoin de vous. Vous pouvez juger, par l'accueil que je vous ai réservé, de celui qui attend vos petits plaisantins. Cela dit, puis-je vous offrir un café, un petit verre, ou peut-être du poiré que je fais moi-même ? »

Au grand regret de Langelot, Mousteyrac refusa l'aimable proposition : il trouvait que l'heure s'avançait.

« Je vous suggère une chose, dit-il, avec une modération que Langelot n'attendait pas d'un officier connu pour son impétuosité ; vous vous chargez de la sécurité à l'intérieur de votre maison, et vous me laissez monter une petite embuscade dehors.

— Je ne vois pas, capitaine, comment je pourrais vous empêcher de jouer les boys-scouts si vous en avez envie, encore que cette occupation me paraisse mieux convenir à l'âge de votre adjoint qu'au vôtre, répondit M. Pernancoet avec dignité. Yves, reconduis ces messieurs. »

Quelques instants plus tard, la grille d'entrée se refermait de nouveau ; les lumières s'éteignaient ; les chiens reprenaient leur veille ; les Bretons allaient se recoucher ; M. Pernancoet, pour montrer qu'il ne craignait rien, allait même jusqu'à éteindre la lampe que, d'ordinaire, il laissait allumée dans son laboratoire. Le capitaine Mousteyrac et Langelot prenaient position à quelques mètres l'un de l'autre, couchés à plat ventre dans la lande, derrière un mur de pierre sèche faisant face au manoir Pernancoet, de l'autre côté de la route.

Lorsque l'obscurité et le silence furent redevenus absolus, Mousteyrac rampa jusqu'à Langelot et lui fit l'honneur de lui expliquer la situation.

« Ce n'était pas la peine d'insister. Le vieux fou nous aurait fait fusiller par ses bleus. Ici, nous sommes aux premières loges. Il est bien clair que l'ennemi ne va pas essayer de forcer l'entrée de la maison : trop de chiens, trop de fusils, trop de Bretons. La fenêtre, en revanche, est d'un accès facile. Et d'ici, nous l'avons dans notre champ de tir.

— La fenêtre est bien à cinq mètres du sol, objecta Langelot à voix basse.

— Tu as déjà entendu parler d'une échelle ?

— Elle est protégée par des barreaux gros comme ça.

— Tu as déjà entendu parler d'une lime ? Fais-moi confiance : c'est par la fenêtre que nos zigotos comptent entrer. Alors voici l'idée de manœuvre. Quand ils se présentent, nous les laissons préparer leur coup et s'enferrer le plus possible. Puis, à mon signal, nous les cravatons. S'ils se défendent, nous tirons dans le tas. S'il y en a un qui se sauve, c'est toi qui t'en occupes. Tu me laisses me débrouiller avec les autres. Compris ?

— Compris, mon capitaine. »

Silencieux comme un serpent, Mousteyrac alla reprendre sa faction.

Dans la nuit sans étoiles, dans l'air salé qui sentait la mer, l'attente commença.

3

VINGT minutes s'écoulèrent lentement. Les yeux grands ouverts, l'oreille tendue, Langelot se demandait combien de temps cette attente durerait, et si l'ennemi finirait par se présenter. Le jeune officier était du reste parfaitement calme : attendre, c'est à cela que se passe la vie d'un agent secret.

Au loin, un vrombissement. Des reflets de phares colorèrent le ciel. Dans la cour, les chiens grognèrent. Langelot jeta un coup d'œil à sa montre – il était minuit moins le quart, – puis dans la direction de Mousteyrac, invisible, confondu avec le terrain.

Sans hâte, Langelot fourra sa main droite sous son aisselle gauche et en ramena son pistolet 5,5. Il manœuvra la culasse pour engager une cartouche dans la chambre et appuya le coude sur un remblai repéré à l'avance. De l'endroit où il se trouvait, il commandait aussi bien la grille d'entrée que la fenêtre du laboratoire. Si l'ennemi était en humeur de se défendre, on allait s'amuser…

Soudain, deux phares jaillirent des ténèbres. Leurs pinceaux rasèrent le mur derrière lequel Langelot était embusqué, balayèrent la route de terre battue, frappèrent le donjon, la grille, firent demi-tour et se fixèrent sur la lande. Un instant aveuglé, Langelot comprit que la voiture qui venait d'arriver – il croyait distinguer une 404 – venait de faire demi-tour elle-même. Elle s'était arrêtée devant le manoir, tous feux allumés, et elle était prête à repartir dans la direction d'où elle

venait. Le moteur tournait au ralenti. Les chiens aboyaient furieusement.

Trois hommes sautèrent au sol. L'un d'eux courut à la grille et, après avoir cherché et trouvé la poignée de la sonnette, tira dessus. Les deux autres – Langelot distinguait leurs silhouettes à la lumière des feux arrière – se placèrent sous la fenêtre du laboratoire. L'un d'eux lança quelque chose en l'air, apparemment une simple balle attachée à une ficelle, qui, maintenant, faisait le tour d'un barreau. À la ficelle était fixée une corde, à la corde une échelle de nylon. Lorsque l'échelon supérieur de l'échelle de nylon se trouva au niveau de la fenêtre, l'individu qui n'avait encore rien fait grimpa comme un chat. Parvenu en haut, il fit quelques gestes rapides, redescendit de plusieurs échelons et se plaqua contre le mur.

À ce moment, la voix d'un des Bretons se fit entendre derrière la grille.

« Qu'est-ce que c'est ? Que voulez-vous ? »

L'homme à la grille répondit dans un dialecte incompréhensible.

« Vous dites ? questionna la voix.

— Oh ! fit l'homme, en se tordant les mains. Quoi nous faire ? Moi pas parler breton, vous pas parler monténégrin ! Terrible ! terrible ! Moi perdu nuit pays sauvage !

— On pourrait peut-être essayer de s'expliquer en français ? reprit la voix.

— Français ? Ah ! Vous parler français ? » s'étonna le visiteur.

Et il se lança immédiatement dans un grand monologue en pseudo-monténégrin.

« Ces gens-là ont oublié d'être bêtes, pensa Langelot. Celui-ci occupe l'attention des Pernancoet et justifie l'inquiétude des chiens pendant que les autres opèrent. Je me demande quand Mousteyrac va entrer en action. »

Boum ! Une détonation retentit ; deux des barreaux de fer protégeant la fenêtre du laboratoire tombèrent à terre avec un bruit métallique. L'homme suspendu à son échelle de corde, qui venait de les faire sauter, probablement au moyen d'un exploseur électrique, remonta trois échelons. Il allait enjamber l'appui de la fenêtre.

« Terrible ! Terrible ! criait le faux Monténégrin en se bouchant les oreilles. Quel bruit ! Moi perdu pays sauvage ! »

La voix de commandement de Mousteyrac retentit alors :

« Halte-là, mes lascars ! Le premier qui bouge, je l'abats ! »

Il y eut un instant de stupeur. Puis les attaquants réagirent comme les professionnels qu'ils étaient. Celui qui allait pénétrer dans le laboratoire sauta d'une hauteur de cinq mètres et atterrit en un roulé-boulé impressionnant. Celui qui tenait l'échelle se jeta à terre en dégainant simultanément. Le parlementaire fit un bond vers la voiture en tirant lui aussi un pistolet.

Mousteyrac riposta par une rafale de mitraillette parfaitement ajustée. Deux coups de pistolet lui répondirent : deux seulement, car le pseudo-Monténégrin laissa échapper son arme avec un cri de douleur.

À ce moment, la voiture démarra en trombe. Le conducteur, ne pensant qu'à s'enfuir, abandonnait ses camarades dans une situation plutôt précaire.

Langelot, qui n'avait pas encore tiré, visa le pneu arrière droit, qui était le plus proche de lui, et fit feu. La 404 roula encore quelques mètres normalement, puis fit une embardée, zigzagua… Allait-elle s'arrêter ? Non, elle repartit aussi vite qu'elle pouvait encore rouler.

Langelot bondit sur la route, nota mentalement le numéro d'immatriculation, tira dans le pneu gauche qu'il manqua, et dans la vitre arrière qu'il eut l'impression d'avoir touchée. Il n'eut pas le temps

d'en faire plus : la voiture toute cahotante avait disparu derrière un tournant.

À son poste, Mousteyrac tiraillait toujours contre ses deux adversaires qui s'étaient réfugiés l'un derrière une borne de pierre, l'autre derrière un arbre. Il n'y avait guère de souci à se faire pour le capitaine : il était à son affaire et aurait rapidement raison des deux imprudents qui tentaient de se mesurer à lui. La mission de Langelot, c'était de rattraper le chauffeur.

Le jeune officier se rappela qu'à un certain moment le chemin creux qu'il avait suivi traversait une route en terre battue : probablement celle-là même sur laquelle il se trouvait maintenant, et qui décrivait de larges courbes sur le terrain, tandis que le chemin creux formait une ligne presque droite. Avec un pneu crevé, la 404 n'irait pas bien vite ; peut-être même le conducteur déciderait-il de changer de roue dès qu'il ne se sentirait plus poursuivi ; Langelot avait ses chances. Il bondit au grand galop à travers la lande.

En moins d'une minute, il eut atteint le chemin creux. Il reprit sa course, bénissant le rigoureux entraînement du S.N.I.F., qui lui permettrait de faire ces trois ou quatre mille mètres en un temps record.

Les repères qu'il avait remarqués à l'aller défilaient maintenant en sens inverse : tournant, cabane, arbre isolé. Lorsque Langelot parvint à l'endroit où le chemin traversait la route en terre battue, il s'arrêta, à la fois pour écouter et pour reprendre son souffle. N'entendant rien, il repartit de plus belle.

Les tempes battantes, le goût du sang dans la bouche, il parvint sur la grand-route et s'arrêta de nouveau. Loin, très loin sur sa droite, son oreille exercée perçut le ronronnement d'un moteur. À cette distance, il était impossible de deviner s'il s'agissait d'une Peugeot ou non. Il fallait parier.

Langelot paria.

La Buick du capitaine était garée contre la haie. Pour sa Buick, le capitaine avait une véritable vénération ; il la considérait comme un objet sacro-saint et ne se résignait qu'avec peine à la laisser conduire au lavage ou à l'atelier par un mécanicien de son garage. Quant à permettre à qui que ce fût d'autre d'en toucher le volant, c'était hors de question. La Buick du capitaine, c'était son cheval de concours hippique, son Stradivarius de concert ! Et pourtant, Langelot n'hésita pas ; il ouvrit la lourde portière, se coula sur le siège de cuir, mit le contact, et, pleinement conscient du sacrilège qu'il commettait, enfonça le bouton « conduite » commandant la boîte de vitesses automatique.

Sans le moindre bruit, sans le moindre frisson, le char d'assaut se mit en marche. Pas une vibration dans la carrosserie. On eût cru que les roues ne touchaient pas terre. En quelques secondes, la flèche des vitesses avait atteint 120 ; elle se stabilisa autour de 140 parce que Langelot était un garçon prudent, mais rien ne l'eût empêché de monter à 180 ou à 200, et tout cela sans avoir l'impression de dépasser

40.

Un peu nerveux au début – conduire la voiture du capitaine Mousteyrac était bien plus dangereux que d'affronter le feu de trois malandrins –, Langelot se détendit bientôt en voyant combien c'était facile, et même un malin sourire se peignit sur son visage :

« Si le capitaine est en train de chercher sa Buick, il doit faire une drôle de tête !... »

Cinq minutes plus tard, au bout d'une ligne droite, il aperçut les feux arrière d'une voiture qu'il reconnut bientôt pour une 404.

Était-ce celle qu'il poursuivait ?

Il accéléra. À 160, il avait toujours l'impression de rouler à une allure de promenade, au Bois.

Bientôt, il put déchiffrer la plaque d'immatriculation : le numéro n'était pas celui qu'il avait retenu !

Mais il n'y a rien de plus facile que de changer de plaque : le conducteur, s'il s'était arrêté quelque part pour changer de roue, avait pu faire les deux opérations en même temps.

En tout cas, il ne fallait pas lui donner l'impression qu'il était suivi. Poliment, Langelot passa deux fois de phare en code pour indiquer qu'il avait l'intention de doubler. Avec une politesse égale, l'inconnu ralentit.

En dépassant la 404, Langelot constata que la vitre arrière était fendillée : c'était donc bien la voiture des bandits. Le conducteur, penché sur son volant, portait un chapeau de feutre au bord rabattu, si bien que le jeune officier ne put distinguer son visage, mais il en savait déjà assez pour mener une filature dans les règles de l'art.

4

DANS un premier temps, Langelot roula jusqu'à la plus proche station-service ouverte. Il n'y en avait pas beaucoup à cette heure, et, pour ne pas éveiller les soupçons de son gibier, il lui fallait espérer que, jusqu'à cette problématique station gérée par un employé laborieux, prêt à travailler de jour comme de nuit, la 404 suivrait la nationale qu'il empruntait lui-même. Langelot paria une fois de plus, et sa foi en son étoile fut récompensée au bout d'une demi-heure. Quelques kilomètres avant d'entrer dans la ville de Rennes, il trouva ce qu'il cherchait : quatre pompes à essence, un atelier de réparations et un petit bureau, le tout brillamment éclairé.

Langelot fit cent mètres de plus et s'arrêta.

La Buick du capitaine Mousteyrac ne possédait aucun des équipements spéciaux dont sont dotées les voitures d'agents secrets au cinéma. Mais elle contenait un lot d'instruments et de réserves diverses dont certains allaient maintenant trouver leur emploi.

D'une boîte dissimulée dans le bras droit de son siège, Langelot tira un sachet de gros hameçons d'acier. Il descendit de voiture et en disposa une trentaine sur la chaussée, en quinconce. Il planta le trente et unième dans le pneu avant gauche de la Buick du capitaine Mousteyrac et attendit.

Quand le pneu fut à moitié dégonflé, Langelot reprit le volant, fit demi-tour, et se rendit tout droit à la station-service. Un pompiste mal

éveillé répondit à son appel.

« Je vous fais le plein ?

— Vous pourriez surtout être assez gentil pour me réparer mon pneu. Je viens de crever, et je n'ai pas envie de prendre de risques en changeant simplement de roue. »

Le pompiste grommela quelque chose d'indistinct, apporta un cric, et s'attaqua à la roue endommagée. Langelot le regardait faire par-dessus son épaule.

Dès que la roue fut enlevée, le pompiste n'eut pas de mal à trouver l'énorme hameçon fiché dans le pneu.

« Hé bien ! fit Langelot, on dirait un hameçon, ma parole ! Drôle de machin à trouver dans les rues de Rennes. Qu'est-ce que vous pêchez par ici, le requin ou le cachalot ? »

Le pompiste grogna et disparut du côté de l'atelier. Langelot fit un petit tour de promenade sur le côté de la route, espérant que le pompiste n'aurait pas fini la réparation avant l'arrivée de la 404.

La 404 ne se fit pas attendre. Visiblement, son conducteur avait hâte de mettre autant d'espace que possible entre lui-même et le manoir Pernancoet. Il roulait à tombeau ouvert. Dans un grand crissement de pneus, il prit le tournant, franchit l'endroit aux hameçons sans ralentir et disparut.

« Voyons si le requin va mordre à l'hameçon », pensa Langelot.

Cette pêche à l'homme commençait à l'amuser, encore qu'il ne s'agît pour lui que d'une opération tout à fait routinière de son métier d'agent secret.

Il revint à la station-service et se tint dans l'ombre des bâtiments. Deux minutes s'écoulèrent.

« Pourvu, se disait Langelot, que le requin n'ait emporté qu'une seule roue de secours. S'il en avait deux au départ, je n'ai plus qu'à recommencer. »

Bruit de moteur. La 404 revenait, trois pneus à plat : les hameçons avaient fait leur office mieux que Langelot ne l'espérait.

L'homme au chapeau rabattu sur les yeux donna violemment de la trompe, puis il sauta à terre.

« Dites donc, vous ! cria-t-il au pompiste qui se montra, une chambre à air dans les mains. Vous faites ça exprès, ou quoi ? Il doit y avoir une plantation de clous devant votre station. J'ai trois pneus

crevés d'un coup. C'est tout de même un peu fort. Vous pouvez me les réparer ? Dépêchez-vous un peu et vous aurez un bon pourboire. »

Le pompiste lui tourna le dos.

« Dépêchez-vous, dépêchez-vous, bougonna-t-il. Moi, je ne connais qu'un règlement : premier arrivé, premier servi. Et les clients qui sont trop pressés, ils n'ont qu'à repartir à clochepied, si ça leur fait plaisir. »

Le « requin » haussa les épaules et, les mains dans les poches, se mit à marcher de long en large.

Langelot retourna à la Buick et tira de sa boîte à malices un objet de métal, pas plus gros qu'un briquet. Il s'approcha ensuite de la 404 pendant que le requin regardait d'un autre côté et, se penchant, appliqua l'objet contre le châssis, dans un endroit que la carrosserie rendait invisible. L'objet, étant magnétisé, resta collé à la paroi de métal.

Le pompiste remettait en place la roue de la Buick, soigneusement réparée.

« Merci, monsieur, lui dit Langelot. Une chose encore : moi, ça m'ennuie que le même genre d'accident arrive à d'autres automobilistes. Après tout, dans la vie, il faut s'entraider. Voici dix francs, sans compter ce que je vous dois pour ma petite réparation. Allez donc donner un coup de balai au niveau de la première maison que vous voyez là-bas. Et si vous trouvez d'autres hameçons : ramassez-les. Vous pourrez toujours essayer d'attraper du goujon avec ! »

Puis, sans plus s'occuper du requin qui le regardait d'un œil hargneux, Langelot remonta en voiture et repartit.

Il n'alla pas loin. Au sortir de Rennes, il gara la Buick dans une rue transversale, tira de la boîte un nouvel appareil et le mit en marche.

C'était un récepteur radio, à quartz, appelé radiogoniomètre directionnel, recevant sur l'amplitude sur laquelle travaillait l'émetteur à pile que Langelot avait dissimulé à bord de la 404. Un indicateur de direction montrait sur un cadran d'où provenait le bip-bip qui serait reçu en permanence, jusqu'au moment où les piles seraient épuisées.

D'abord, la flèche de l'indicateur demeura fixée sur un point immobile, ce qui signifiait que la 404 n'avait toujours pas quitté la station-service.

Au bout d'une heure – le pompiste avait décidé de prouver que,

résolument, il n'aimait pas les clients trop pressés –, la flèche se mit enfin en mouvement. Décrivant une courbe à peine perceptible, elle suivit la 404 dans les rues de Rennes, puis pivota vers la sortie de la ville : le requin avait dépassé la retraite de Langelot.

Langelot reprit la route : c'était celle de Paris. L'indicateur des distances – qui transformait en mètres l'intensité du signal reçu – lui permit de se maintenir à une distance raisonnable de quinze cents mètres de la 404, ralentissant quand elle ralentissait, accélérant quand elle roulait plus vite.

L'aube pointait quand les deux voitures, à quelques minutes d'intervalle, entrèrent dans la capitale par la porte d'Auteuil.

Langelot accéléra, pour ne plus laisser qu'une distance de cent mètres entre la 404 et sa Buick. La circulation n'avait guère encore commencé, et, suivant les quais de la Seine, les deux véhicules atteignirent les Halles sans retard.

Là régnait l'agitation matinale que les Parisiens connaissent bien : d'énormes camions chargés de légumes, de fruits, de viandes, de gibiers roulaient à gauche ou à droite indifféremment, sous l'œil bénin des agents de police. Des commis couraient de côté et d'autre en poussant des diables devant eux. Des « forts » marchaient lentement, portant sur le dos des hottes, des sacs, des cartons, et s'apostrophaient de temps à autre en crachant sur la chaussée couverte de choux et de détritus divers.

L'indicateur de direction et celui des distances montrèrent que la 404 s'était arrêtée dans une petite rue sur la droite. Langelot l'y retrouva sans difficulté, garée devant un bistrot à l'enseigne du *Chat qui chique*. Il alla parquer sa Buick un peu plus loin, choisit dans la boîte un nouvel appareil, qui avait la forme d'un gros stylo, et sauta sur le trottoir.

Une brave femme du genre harengère, les poings sur les hanches, l'interpella :

« Dis donc, petiot, t'es pas un peu bien jeunet pour conduire c'te trottinette-là ? Si c'est pas honteux, ces gosses de riches qui peuvent s'offrir des bagnoles comme ça sans avoir jamais rien fait de leurs dix doigts ! J'espère au moins que t'as ton permis poids lourd ! »

Langelot lui sourit gentiment :

« Ne criez pas si fort, grand-mère ! Un de ces jours, je vous

emmènerai vous promener à Robinson ! »

Sans attendre la repartie, qui aurait pu être violente, Langelot remonta la rue et entra à son tour dans le bistrot, où il commanda un grand café-crème avec des croissants.

Au fond, près de la porte donnant sur les toilettes, le requin, toujours chapeauté, était attablé à côté d'un gros homme en veston à petits carreaux blancs et noirs passé par-dessus un jersey écarlate à col roulé. Les deux compères s'entretenaient à voix basse ; le requin paraissait expliquer quelque chose ; le jersey rouge semblait exprimer son mécontentement.

Langelot ne pouvait entendre ce qu'ils disaient ; du moins tira-t-il son faux stylo de sa poche et prit-il plusieurs photographies des conspirateurs, au moyen de cet appareil de la famille des Minox.

Hélas ! l'agent secret n'avait pas encore fini son délicieux café-crème, que les deux hommes se levaient, après que le jersey rouge eut fourré quelques billets de banque dans la main du requin. Le premier se dirigea alors vers les toilettes, le second sortit du café, remonta en voiture et, suivi à bonne distance par Langelot et sa Buick, gagna la rue Blomet. Là, l'homme et la voiture disparurent pendant quelques instants dans un box privé. Ils en ressortirent bientôt après : maintenant, la vitre arrière de la 404 n'était plus fendillée : elle était complètement brisée, et le petit trou laissé par la balle de Langelot n'apparaissait plus.

Le requin conduisit ensuite sa voiture dans un garage où il la laissa, probablement pour réparations. Il se rendit enfin au numéro 16 de la rue du Commerce, où devait être son domicile car il n'en ressortit plus.

Alors Langelot entra dans une cabine téléphonique, appela le S.N.I.F. et rendit compte de ce qui venait de se passer.

5

LE LENDEMAIN, à neuf heures du matin, Langelot, frais et dispos, se présenta dans le bureau de son chef, le capitaine Montferrand. Avec ses quarante-cinq ans, ses cheveux gris fer coupés en brosse, la grosse pipe qu'il semblait fumer depuis la création du monde, et la prothèse qui remplaçait sa jambe gauche perdue au combat, Montferrand était l'un des cerveaux les plus brillants du S.N.I.F., et le chef de la section « Protection » de ce service.

« Mes respects, mon capitaine, commença Langelot.

— Langelot, savez-vous chanter ? » répliqua Montferrand.

Le jeune agent secret, qui s'attendait à ce qu'on lui parlât de moto volante, ouvrit de grands yeux :

« Chanter, mon capitaine ? On ne m'a pas appris ça à l'école du S.N.I.F.

— Mon petit vieux, il n'est jamais trop tard pour bien faire, remarqua le lieutenant Charles, qui, brun, élégant et athlétique, se prélassait dans un des fauteuils pour visiteurs. Chante-nous un peu *La Marseillaise,* tiens. »

Langelot jeta un regard interrogateur à Montferrand qui inclina la tête. Il n'y avait plus qu'à obéir : Langelot s'exécuta vaillamment.

« Oui, dit le lieutenant Charles en matière de conclusion, eh bien, ce n'est pas un nouveau Caruso, mais après tout, ces gens-là n'en demandent pas tant. Langelot, aimes-tu la musique de rythme, le jazz

moderne, les chansons pa-pous ?

— Moi, mon lieutenant ? s'indigna Langelot. J'aime Mozart et Brassens. Notre grand pa-pouiste, au S.N.I.F., c'est le capitaine Mousteyrac : c'est à lui que vous devriez vous adresser.

— Malheureusement, répondit Montferrand, personne ne pourrait prendre Mousteyrac, avec son âge et son physique, pour une idole des jeunes. Je crains bien, Langelot, que cette mission-ci ne vous revienne de droit.

— Mission, mon capitaine ?

— Oui, la mission « Clef de sol », que j'ai décidé d'ordonner à la suite des événements d'hier.

« Comme vous vous en doutez probablement, Mousteyrac a réussi à capturer les trois gars restés sur place, après en avoir blessé deux. Ils n'ont pas fait de difficultés pour avouer qu'ils avaient été engagés par un personnage anonyme pour voler, dans le manoir de M. Pernancoet, non pas le prototype de la Bretonne, mais un certain carnet noir dans lequel il a consigné les formules chimiques des corps indispensables pour le fonctionnement de l'invention. L'homme que vous avez filé et que nous avons appréhendé à son domicile a raconté exactement la même histoire : son contact était le personnage au jersey rouge qui l'avait recruté, ainsi que ses camarades, et auquel il devait remettre le carnet. Il ne connaît pas le nom de ce personnage et prétend n'avoir aucun moyen de le joindre.

« D'autre part, nous avons développé vos photos, qui ne sont pas très nettes : suffisamment pourtant pour passer au fichier électronique…

— Vous les y avez déjà fait passer, mon capitaine ?

— Naturellement. Et le personnage au jersey rouge se trouve être un certain Léo Aron que vous connaissez peut-être sous le pseudonyme d'Haroun.

— L'animateur de Radio-Équipe ?

— Précisément. »

Langelot poussa un petit sifflement :

« Bonne occasion pour la faire sauter, cette Radio-Équipe ! s'écria-t-il en se frottant les mains.

— Du calme, du calme ! fit Montferrand en souriant. Nous n'avons absolument rien contre Radio-Équipe.

— C'est que vous n'avez jamais écouté leurs émissions, mon capitaine. Un quart d'heure de musique pa-pou et vous diriez comme moi.

— Langelot, s'écria Charles, tu me déçois. Tu sais bien que nous n'avons pas le droit de faire intervenir nos goûts et nos sympathies personnelles dans les affaires du service.

— J'ai fait faire une petite enquête documentaire sur Radio-Équipe, reprit Montferrand, et voici ce que j'ai appris. Ce poste est ce qu'on appelle un poste pirate, c'est-à-dire qu'il appartient à des particuliers et que son émetteur n'est situé dans aucun pays, c'est-à-dire encore que ses propriétaires ne paient d'impôts à personne. L'émetteur de Radio-Équipe se trouve sur un ponton métallique, à la limite des eaux territoriales françaises, au large des côtes de Bretagne. Les émissions sont commanditées par diverses maisons.

— Les pneus Pim, le détergent Jeune, suggéra Langelot.

— L'aspirine Anticrâne, les pendules électriques Oreste, les machines à polycopier Expresso, le matériel de ski Martin, etc.

— Ces maisons ont-elles un dénominateur commun ?

— Bonne question, Langelot. Leur seul dénominateur commun est que ce sont des maisons récentes, opérant avec des capitaux français. Dans l'ensemble, il s'agit de fabricants petits ou moyens dont le budget

publicitaire est forcément réduit et qui ne peuvent pas s'offrir des réclames sur les ondes des grandes stations périphériques.

— Donc, rien de louche de ce côté ? demanda le lieutenant Charles.

— Rien du tout. Les programmes sont constitués en partie de disques yéyé, en partie de disques dits « pa-pous » et de tours de chant également pa-pous passés en direct. Vous savez, je suppose, ce que c'est que la musique pa-pou ?

— Pas moi, dit Charles. Je suis terriblement inculte.

— Eh bien, elle a précisément été lancée par Radio-Équipe ; elle est très rythmée, avec beaucoup de batterie et de guitares électriques ; elle s'adresse principalement aux jeunes, et ses paroliers utilisent fréquemment l'interjection « pa-pou ». Rien de bien extraordinaire non plus de ce côté.

— Quelle maison de disques enregistre les chanteurs pa-pous ? demanda Langelot.

— C'est Radio-Équipe qui réalise elle-même les enregistrements et les vend à son bénéfice.

— Ce qui ne constitue pas précisément une atteinte à la sûreté de l'État ! remarqua Charles.

— Évidemment non, dit Montferrand. Si les stations pirates tombaient sous le coup des lois, ce serait aux polices d'intervenir et non pas à nous, mais, étant donné la législation actuelle, une station pirate n'est même pas vraiment hors la loi. Passons au personnel de la station. Les directeurs-animateurs sont trois individus qui trouvent drôle de se faire appeler Haroun, Al et Rachid. Ils s'appellent en réalité Léo Aron, Albert Flipot et Rachid Gouraya ; aucun d'entre eux n'est fiché dans aucun service de renseignement. Ils recrutent périodiquement des chanteurs et des chanteuses, tous très jeunes, qui s'intègrent à l'équipe, vont habiter au poste même…

— Sur le ponton ?

— Sur le ponton, et ils y participent à toutes les activités du poste : ils chantent, ils jouent, ils annoncent, ils animent, ils rédigent les bulletins de nouvelles, ils font la cuisine, ils passent l'aspirateur, et, si je comprends bien, ils font aussi du démarchage de publicité.

— Je trouve l'idée plutôt sympathique, commenta Langelot.

— Tu as raison, s'écria Charles. C'est une idée du tonnerre ! On devrait monter une station pirate, toi et moi. On prendrait Corinne et

Choupette avec nous pour faire la cuisine, et le S.N.I.F. nous commanditerait ! Radio-Snif, ça sonne pas mal ?

— Désolé, Charles, dit Montferrand. Je compte sur Langelot pour une station pirate qui existe déjà : Radio-Équipe.

— Comment, mon capitaine, se récria Langelot, il faudra que j'écoute de la musique pa-pou à longueur de journée ?

— Et même que vous en faisiez, mon cher Langelot. »

6

LORSQUE, le lendemain, vêtu d'un blue-jean rapiécé, d'un blouson de matière plastique façon cuir, et d'un cache-col écossais, Auguste Pichenet, alias Langelot, prit le métro à la station Marcel-Sembat, le moins qu'on pût dire était qu'il n'en menait pas large. Plusieurs fois, au cours de ses missions, il lui était arrivé de frémir devant le danger : jamais cependant il n'avait connu le lamentable trac d'artiste qui, pour l'instant, lui nouait la gorge, lui soulevait l'estomac et lui donnait des faiblesses dans les genoux.

C'est que Haroun, l'animateur de Radio-Équipe, se trouvait officiellement à Paris pour recruter de nouveaux chanteurs et que, à dix heures, Langelot-Pichenet allait auditionner devant lui.

« Il n'y a pas la moindre raison pour qu'il m'engage, avait protesté Langelot. Je ne sais pas chanter, je ne suis pas comédien, je n'ai jamais paru en public...

— Mon vieux, avait répliqué Charles, tu oublies qu'il s'agit de musique pa-pou. Si tu chantais faux, tu n'en aurais pas moins de chance pour autant. Non, vois-tu, ce qui va te servir, c'est ton physique. Enfin, tu le sais bien que tu as l'air d'un chérubin ! Donc, les jeunes étant à la mode, tu risques de faire ton petit effet. Et si tu ne réussis pas à te faire engager, même comme balayeur, eh bien ce sera ta première mission ratée : ce n'est pas si grave. »

Mais, justement, Langelot n'avait aucune envie de rater sa mission

et il savait bien que, s'il ne réussissait pas à entrer à Radio-Équipe, ses états de service, qui ne comptaient jusqu'alors que des victoires, s'enrichiraient d'une première défaite. C'est pourquoi, bien plus encore que tous les autres jeunes gens qui allaient se présenter devant M. Haroun, Langelot craignait d'être récusé.

Tout l'après-midi de la veille, il avait travaillé avec le lieutenant Charles, comédien et pianiste à ses heures, pour se composer un genre. Hélas ! il avait constaté rapidement qu'il lui fallait au moins une heure pour apprendre une nouvelle chanson et encore, il ne pouvait la chanter avec accompagnement, car il perdait à chaque instant la mesure.

« Mon pauvre Langelot ! s'était écrié Charles. Je crois que nous allons être obligés de raser la moustache du capitaine Mousteyrac et de l'envoyer à ta place. »

À ce moment Mousteyrac était justement entré :

« Ah ! vous, Langelot, je vous retiens ! J'ai l'impression que mes freins ne fonctionnent plus, que mon carburateur est encrassé et que mes roues virent à droite quand je tourne le volant à gauche. J'ai bien envie de vous faire payer les réparations.

— Vous devriez faire une note au S.N.I.F., mon capitaine, avait suggéré Charles.

— J'ai déjà essayé. Mais quand j'ai montré ma note à Montferrand, il m'a répondu que j'aurais dû prendre l'I.D. de service ! Vous me voyez, moi, conduisant une I.D. ? Est-ce que j'ai une tête d'I.D.aliste ? Mon petit Langelot, vous êtes peut-être un prodige pour votre âge ; n'empêche que vous n'êtes bon qu'à conduire des autos à pédales autour d'une nursery ! »

Et Mousteyrac était sorti en claquant la porte.

« Nursery ! avait alors crié Langelot. Mon lieutenant, j'ai une idée. Je me fais encore plus jeune que je ne suis, je chante des chansons d'enfant – tout le monde les connaît, celles-là, même moi –, j'ajoute *pa-pou* au bout de chaque vers, et je m'accompagne avec un accordéon comme j'en avais un quand j'étais petit. »

L'idée avait fait sourire Charles et froncer le sourcil à Montferrand : mais il fallait bien tenter, fût-ce par les moyens les moins sérieux, d'introduire un agent dans un organisme qui recrutait des bandits professionnels pour dérober des secrets scientifiques. On avait donc

acheté un petit accordéon à Langelot et maintenant, pour la première fois, il allait l'essayer en public.

Le cinéma Le Ducal, où devaient avoir lieu les auditions, était situé boulevard de Sébastopol. Langelot entra dans une salle crasseuse, mal éclairée, aux fauteuils branlants. Une vingtaine de garçons et de filles avaient pris place aux premiers rangs de l'orchestre. Une immense banderole portant les mots

PAR LES JEUNES, POUR LES JEUNES

avait été suspendue au-dessus de la scène. Sur la scène même, on voyait un piano, une batterie complète et un micro. Un petit homme mince comme un fil de fer, en chandail à col roulé noir, veston bronze et pantalon gris, était assis au piano. Plus loin, dans un énorme fauteuil et fumant un énorme cigare, trônait l'ami Haroun, avec son jersey écarlate.

Il ressemblait à un producteur ordinaire et personne n'aurait pu deviner qu'à ses heures perdues il s'intéressait aux motos volantes…

« Au suivant ! » cria-t-il.

Un jeune garçon noiraud, malingre, portant une guitare qui le faisait paraître encore plus petit qu'il n'était, se prit le pied dans une marche au moment de monter sur la scène et tomba en avant. La guitare rendit un son magnifique en heurtant la rampe. Aussitôt, tout le monde éclata d'un rire nerveux, sauf une jeune fille brune, placée derrière Langelot, qui murmura :

« Pauvre garçon ! J'espère qu'il ne s'est pas fait mal. »

Haroun, cependant, demandait au maladroit :

« Hé, dis donc, toi, le danseur, comment t'appelles-tu ?

— Je m'appelle Julio, répondit l'autre d'une petite voix timide.

— Qu'est-ce que tu chantes ?

— Des chansons de moi.

— Ha ! ha ! Un auteur-compositeur-parolier-interprète spécialisé dans les sauts périlleux ? Très bien. Passe ta musique au pianiste.

— Non, monsieur. Ce n'est pas la peine. Je m'accompagne moi-même, monsieur.

— Comme tu voudras, mais ne m'appelle pas monsieur. On est tous des copains, à Radio-Équipe ! »

Et Haroun tira puissamment sur son cigare.

Le petit Julio vint se mettre devant le micro, et commença par tirer quelques accords mélancoliques de sa guitare. Puis, d'une voix parfaitement timbrée, il se mit à chanter sur un air mélodieux et infiniment triste :

La vie, la vie, ce n'est pas drôle,
Je ne sais pas y tenir mon rôle,
Je ne sais même pas nager le crawl…
Pa-pou !

Haroun l'arrêta à la première strophe.

« Et tu appelles ça de la musique pa-pou, Julio ! Mais avec des airs pareils, tu ferais pleurer un hippopotame ! »

Rires dans l'assistance.

« Eh bien, reprit le jersey rouge, pour te montrer l'esprit qui règne à Radio-Équipe, et pour t'apprendre un peu de dynamisme et de belle humeur… »

Les spectateurs suspendirent leur souffle : personne encore n'avait été retenu.

« …j'ai le plaisir de t'annoncer que tu es maintenant un membre intégré et intégral de notre joyeuse équipe. Un ban pour l'ami Julio ! »

Tout le monde applaudit, les uns avec envie, les autres avec espoir, certains avec sympathie. Langelot applaudit aussi, mais il ne comprenait pas très bien pourquoi Julio avait été retenu. Haroun avait-il apprécié les réelles qualités musicales du noiraud ? Jamais pourtant on n'entendait sur les ondes de Radio-Équipe une chanson triste, même avec un petit « pa-pou » au refrain…

Plusieurs chanteurs malchanceux se présentèrent ensuite et furent renvoyés sans ménagement. Langelot remarqua que Julio, qui était allé s'asseoir au premier rang de l'orchestre d'un air hébété, comme s'il n'avait pas encore compris le bonheur qui venait de lui arriver, les suivait d'un œil compatissant.

« Au suivant ! »

Le suivant, un long jeune homme très mince, ressemblant à une sauterelle, se trouva sur la scène en deux enjambées, dévissa le micro pour l'élever au niveau de sa bouche, et se présenta :

« Greg, c'est mon petit nom. Et je chante *Interjections* d'Al et

Bibiche. »

Il se tourna vers le pianiste :

« Peut-être que le copain Al acceptera de m'accompagner à la batterie, vu que la musique est de lui… »

Il y avait, à cette demande, une raison bien simple : Greg chantait faux et cela s'entendait moins avec un accompagnement de batterie. Il ne respectait pas très bien la mesure, sa voix aiguë et nasillarde n'avait ni charme ni personnalité, il se trémoussait bien devant le micro, mais, à ses trémoussements même, il ne semblait apporter aucune conviction.

Haroun l'écoutait, les yeux mi-clos, tandis qu'il criait sur tous les tons :

Ah ! Pa-pou !
Oh ! Pa-pou !
Ouille ! Pa-pou !
Hein ! Pa-pou !
Hep ! Pa-pou !

Lorsqu'il eut fini, Al et Haroun échangèrent un coup d'œil.

« Enveloppez ! cria jersey rouge.

— Et expédiez ! hurla chandail noir.

— Greg, dit Haroun, toutes mes félicitations. Tu es maintenant l'un des nôtres. Un ban pour Greg ! »

Les applaudissements furent assez maigres : les plus pa-pous des pa-pouistes étaient surpris par ce choix.

Ce fut ensuite le tour du voisin de droite de Langelot, un garçon blond et sympathique, qui déclara s'appeler Bébert. Pendant les premières mesures, le souffle lui manqua un peu, mais bientôt, sentant qu'il plaisait à son public, il reprit possession de ses moyens et, dansant, sautant, se tordant dans tous les sens comme une anguille hystérique, il interpréta brillamment le grand succès de Ricardo :

À la bouche bouche bouche bouche bouche
Une fleur fleur fleur fleur fleur.

Voix juste, sens du rythme, présence en scène, tout y était. Il fut salué par une chaleureuse ovation de ses rivaux.

D’un geste, Haroun exigea le silence. Puis, à Bébert heureux et couvert de sueur, il dit :

« Pour un amateur, mon petit gars, ce que tu fais n’est pas trop mal. Mais nous, il nous faut des professionnels. Au suivant. »

Les autres candidats montrèrent quelque étonnement, mais, après tout, on n’est jamais très mécontent de la défaite d’un concurrent, et tous avaient foi dans le génie d’Haroun, grand dépisteur d’authentiques pa-pous.

Langelot, lui, serrant son petit accordéon d’enfant contre son blouson, descendait l’allée latérale, le cœur dans les talons.

7

SON cœur d'ailleurs remonta bien vite. Un agent secret apprend à ne pas perdre ses moyens quelles que soient ses émotions. Le trac de Langelot disparut aussitôt que le moment d'agir fut venu.

« Comment t'appelles-tu ? lui demanda le jersey rouge, enveloppé d'un nuage de fumée comme Jupiter.

— Auguste.

— Et que chantes-tu ? »

Langelot prit son air le plus niais pour répondre :

« Moi, je chante les chansons que m'a apprises ma môman. »

Il y eut des rires. Langelot, à qui Charles avait appris à jouer quelques airs sur son petit accordéon, attaqua aussitôt :

Malbrough s'en va-t-en guerre,
Pa-pa-pou, pa-pa-pou, pa-pa-pou-pa !

« Et puis, dit-il, il y a encore :

Trois jeunes tambours
S'en revenaient de guerre,
Et pou, pou, pou-pa-ta-pou,
S'en revenaient de gue-e-rre.

« Je connais aussi, poursuivit-il,

Au clair de la lune,
Mon ami pa-pou,
Prête-moi ta plume
Pour n'écrire rien du tout.

« Ah ! il ne faut pas que j'oublie *Sur le pont d'Avignon* :

Les beaux messieurs font pa-pou,
Et les belles dames font pa-pou !...

« Tout cela ne vaut pas, bien entendu :

Savez-vous planter les choux
À la mode, à la mode,
Savez-vous planter les choux
À la mode des Pa-pous !

C'est très amusant de faire rire les gens, et les candidats riaient tellement de l'air naïf et des chansons de Langelot qu'il en oubliait sa mission, et aurait volontiers continué à les divertir, mais le jersey rouge ne lui en laissa pas le temps :

« Auguste, dit-il, je considère que tu viens de te livrer à une mauvaise action : tu as tenté de caricaturer, de ridiculiser ce mouvement profond de la jeunesse moderne qui s'appelle le pa-pou. Va-t'en : Radio-Équipe ne veut pas de toi. »

Langelot quitta la scène dans un silence de mort. Chacun frissonnait à l'idée de la sentence qui venait de frapper le coupable. On le regardait avec méfiance, comme s'il avait une maladie contagieuse.

Seul le petit Julio l'arrêta au passage :

« Je ne sais pas si ça peut te consoler, Auguste, lui dit-il timidement, peut-être au contraire, mais... tu sais, dans le fond, tu n'es pas réellement doué pour la musique. »

Langelot lui répondit par un pâle sourire : ça lui était égal de ne pas être doué pour la musique, mais manquer une mission confiée par Montferrand, il allait en souffrir pendant longtemps.

« Je me croyais pourtant doué, comme agent secret, pensait-il, mais,

apparemment, je me trompais. »

Il aurait pu partir, maintenant qu'il avait joué et perdu. Mais il préféra rester, dans l'espoir d'apprendre quelque chose, tout de même, sur le fonctionnement et le personnel de Radio-Équipe : il alla donc s'asseoir dans un coin obscur, au dernier rang.

Plusieurs candidats malheureux lui succédèrent. Haroun, qui paraissait s'ennuyer, s'amusait à les accabler de sarcasmes. Quelquefois Al lançait aussi une plaisanterie. Une partie de l'assistance émettait des ricanements serviles ; le reste se taisait, à l'exception de Greg, qui, chaque fois, riait plus fort que tous.

« Toi, chanteur ? ironisait Haroun. Tu ferais mieux de te mettre scieur de pierre : ça ferait le même bruit et ça te rapporterait plus.

— Ha ! ha ! ha ! » riait Greg.

« Elle, pa-pou ! s'indignait Al. Elle a une voix à chanter la chevauchée des Walkyries à elle toute seule !

— Ho ! ho ! ho ! » riait Greg en se tenant les côtes.

La jeune fille brune qui avait été assise derrière Langelot monta sur la scène à son tour. Elle avait des cheveux noirs très longs et une robe noire très courte.

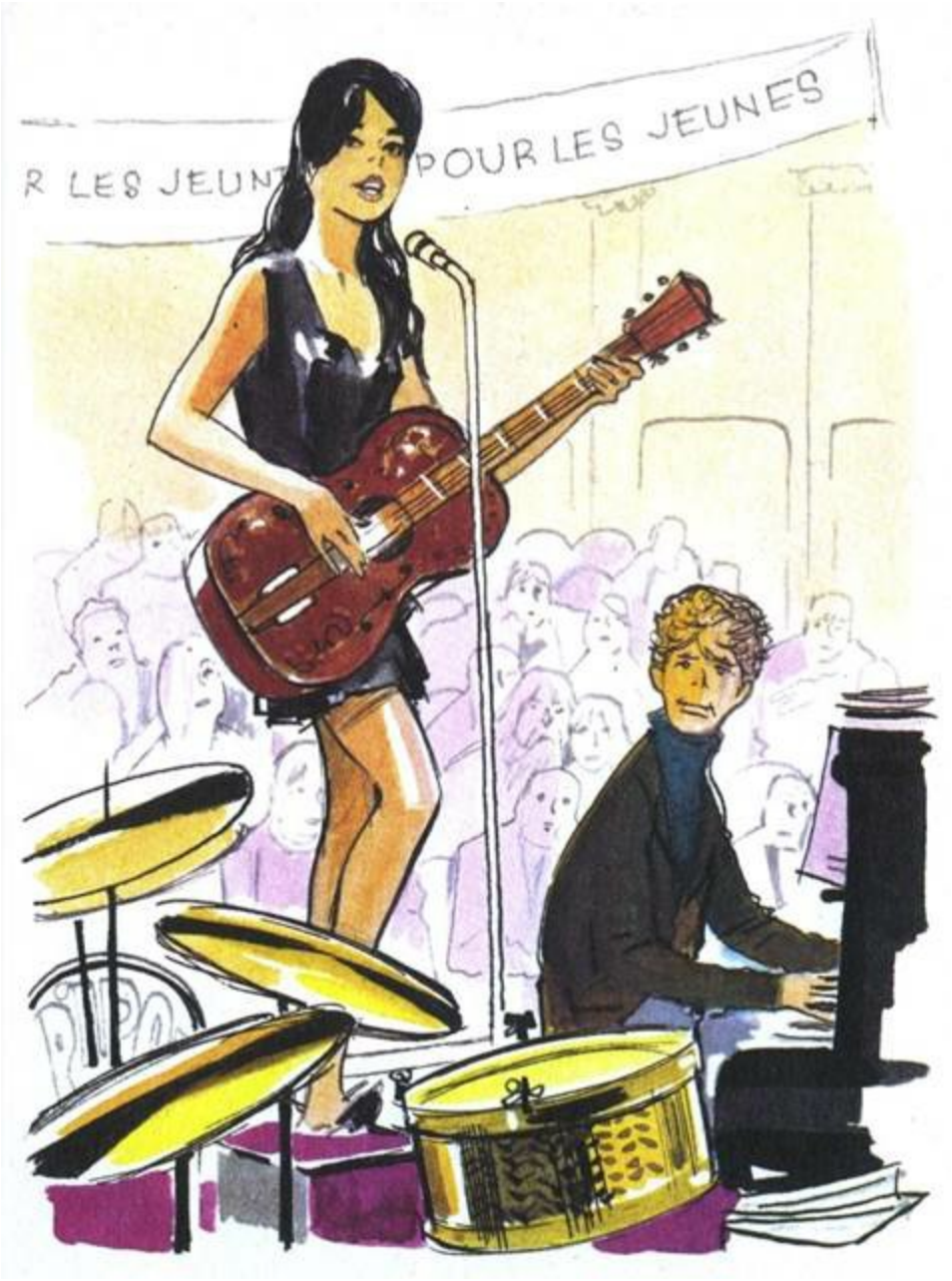
« Ton nom, mignonne ? demanda Haroun.

— Francia Lagloire ! annonça la jeune fille d'un ton solennel qui fit naître quelques petits rires.

— Ici, dit Haroun, on ne connaît que les prénoms. Choisis l'un des deux et passe-toi de l'autre.

— Ha ! ha ! fit Greg, au premier rang.

— Francia, répondit la jeune fille, en prenant un accord sur la très jolie guitare à incrustations de nacre qu'elle avait apportée.



— Et alors, Francia, qu'est-ce que tu nous chantes ?

— Je vais vous chanter *Voyage en Pa-pouasie,* dont j'ai composé la musique et les paroles, dit-elle, les yeux baissés.

— *Voyage en Pa-pouasie* ! s'écria Al. Faudrait voir à ne pas nous mener en bateau.

— Ho ! ho ! » ricana Greg.

Elle commença à chanter d'une voix qu'elle essayait de rendre grave et pathétique :

« Moi, je crois pas à l'euthanasie,
Ni à la fausse Anastasie,
Ni à l'Afrique ni à l'Asie,
Je ne crois qu'à la Pa-pouasie
Et aux Pa-pous !

— Ce n'est pas une chanson pa-pou : c'est une chanson pa-poulitique ! s'écria Al.

— Ha ! ha ! ha ! fit Greg.

— Dis-donc, mignonne, tu ne t'es pas trompée d'audition ? demanda Haroun. Ici, c'est Radio-Équipe, la voix des jeunes. »

Francia paraissait complètement désemparée.

« Pourtant c'est vous-même qui..., balbutia-t-elle en levant sur le jersey rouge d'immenses yeux noirs où brillaient des larmes.

— Pourtant c'est vous-même qui... », l'imita Greg, parlant en voix de tête.

Il s'était mis debout, face à la salle, et se livrait à une mimique qui était censée ressembler à celle de la jeune fille.

« À Radio-Équipe, reprit le jersey rouge, ce qu'on veut, c'est des copains et des copines, sans guitares de nacre, sans noms de famille...

— « *Sans rien que le pa-pou*

« *Qui nous tient lieu de tout !* » lança Greg, citant une des chansons de Bibiche.

— Les filles prétentieuses, on n'a rien à en faire », renchérit Al.

Immédiatement, Greg commença à tordre son long corps de côté et d'autre, la bouche pincée et le petit doigt en l'air, ce qui fit rire quelques-uns des candidats. Deux grandes larmes coulèrent sur les joues brunes de Francia.

« Ce qu'on veut ici, c'est du rythme ! cria Haroun.

— Du mouvement ! ajouta Al.

— Et de la batterie !... hurla Greg.

— Malgré tout, Francia... », commença Haroun.

Mais il n'alla pas plus loin.

Langelot se leva et, du fond de la salle :

« Tu aimes la batterie, Greg ? Eh bien, tu en auras ! » annonça-t-il.

Immédiatement, le silence se fit. Il régna tout le temps que Langelot, sans trop se presser, descendit une fois de plus l'allée latérale et vint se

planter devant la sauterelle qui l'attendait.

Une fraction de seconde, ils se regardèrent en silence, Greg et le faux Auguste. Puis, le grand Greg sourit d'un air méprisant :

« Tu es encore là, toi ? Je croyais que tu étais retourné voir ta môman, pleurer dans ses jupes. »

Et il tourna le dos au petit Langelot, qui n'attendait que cela.

La main gauche au collet, la main droite saisissant brutalement le fond de culotte, Langelot bondit sur Greg et le propulsa devant lui, sous les rires de l'assistance, ravie de voir la sauterelle malmenée par le moucheron.

Ils arrivèrent devant l'escalier qui menait à la scène, et accentuant sa pression, Langelot le fit gravir à Greg qui ne ricanait plus. Puis, l'amenant à deux mètres de l'ensemble de tambours, cymbales, grosses caisses, calebasses qui formaient la batterie d'Al, il l'y précipita dans un vacarme de bruits divers : ding, tzim, trrrram, boum, etc.

« Ça, dit Langelot modestement, c'est ma musique pa-pou à moi. »

Al, assis au piano, s'était dressé.

« Non mais, tu t'imagines que tu peux m'abîmer ma batterie comme ça ? Ça fait longtemps, je crois, que tu n'as pas reçu une bonne paire de claques… »

Al courut sur Langelot, la main levée… et, une fraction de seconde plus tard, se retrouva dans une position fort inconfortable, les pieds touchant à peine le sol, le genou de l'agent secret dans les reins, et son

propre bras droit maintenu dans une clef impitoyable.

« Aïe ! Il va me le casser ! » cria-t-il.

Haroun s'était levé ; il avait même ôté son cigare de sa bouche.

« Non, non, dit-il, d'un ton pacificateur. Auguste est un gars sympa ; il ne va rien te casser du tout. Lâche-le, Auguste. Je te promets qu'à partir de maintenant il sera plus poli. »

Langelot obéit et recula d'un pas, demeurant en garde, tandis que Greg se relevait, se frottant les côtes.

« Appelez la police ! exigea Al.

— Mais non, répondit Haroun. On est entre copains. La police n'a rien à voir là-dedans. Auguste, tu me feras plaisir en venant me voir à la fin des auditions : j'aime beaucoup ton esprit et, tout compte fait, tes petites chansons pa-pous étaient bien amusantes. Tes camarades en ont ri aux larmes. Je ne te promets rien encore, mais nous allons peut-être pouvoir te caser à Radio-Équipe. »

Langelot n'en croyait pas ses oreilles. Lui, engagé comme chanteur ? Et cela, après s'être livré à une petite manifestation plutôt intempestive ?

Il sortit du Ducal et courut téléphoner à Montferrand.

« Ici Clef de sol 2, s'annonça-t-il. Je voudrais parler à Clef de sol 1.

— Ici Clef de sol 1, répondit la voix de Montferrand.

— Clef de sol 1, j'ai l'honneur de vous rendre compte – Langelot s'efforçait de parler d'une voix calme, officielle, comme s'il n'était pas très étonné lui-même de ce qu'il allait dire – j'ai l'honneur de vous rendre compte de ce que le premier stade de l'opération semble avoir été mené à bien.

— Quoi ? fit la voix incrédule du capitaine.

— Auguste Pichenet est sur le point d'être embauché à Radio-Équipe.

— Avec ce genre de chansons ? Impossible ! Ces gens doivent être encore plus idiots que je ne le croyais. »

Langelot ne comprenait plus. Il en oublia la procédure officielle.

« Mon capitaine, j'avais pourtant bien reçu comme mission…

— D'auditionner pour Radio-Équipe, oui, de façon à pouvoir vous faire une idée des méthodes de ses directeurs.

— Comment ! Vous ne comptiez pas que je réussirais ?

— Mon pauvre Langelot ! Certainement pas. Vous avez beaucoup de

précieuses qualités, mais comme chanteur…

— Mon capitaine ! Vous m'aviez pourtant laissé croire…

— Oui. Je comptais sur votre angoisse pour vous donner l'air naturel pendant cette audition. Maintenant, les choses se compliquent. Racontez-moi très exactement les conditions dans lesquelles vous avez été engagé. »

Langelot raconta au capitaine son audition et son manque de sang-froid quand Greg s'était moqué de la jeune fille inconnue.

« Désolé, mon capitaine. Je sais que j'aurais dû me tenir tranquille, mais je n'ai pas pu.

— En l'occurrence, vous avez peut-être eu raison, dit sèchement Montferrand. Tenez-moi au courant. »

Et il raccrocha.

Tout pensif, Langelot-Auguste retourna au Ducal où les auditions étaient terminées et où plusieurs journalistes venaient d'arriver, pour interviewer les nouveaux chanteurs de Radio-Équipe.

8

SUR la scène, debout, se tenant enlacés par la taille, cinq personnages souriaient aux photographes qui les mitraillaient d'éclairs de magnésium : Al, Julio, Greg, Haroun et… Francia Lagloire. Elle aussi, elle avait donc été engagée ! Après toutes les moqueries dont elle avait été gratifiée ! Curieux, curieux. Langelot peu soucieux de se voir photographié, se cacha dans le fond de la salle.

« Hé oui, les gars, disait Haroun aux journalistes, ce que vous voyez, ce n'est qu'une bande de copains comme toutes les bandes de copains du monde. Eux, ils sont chanteurs ; moi, je suis producteur ; mais ça ne fait rien : on se tutoie, on se tape sur le ventre, il n'y a pas de différence entre nous. Pas vrai, Julio ? Pas vrai, Francia ? Pas vrai, Greg ? »

Les trois jeunes gens sourirent plutôt bêtement. Peut-être songeaient-ils au volumineux cigare qu'Haroun avait écrasé sous son talon aussitôt après l'arrivée des journalistes. Greg cependant se crut obligé d'ajouter :

« Par les jeunes, pour les jeunes, v'là l'esprit de la maison. »

Dès que les journalistes furent partis, Langelot se montra.

« Ah ! Auguste, je te cherchais ! s'écria Haroun. Dommage : la presse vient de partir. J'aurais aimé que tu fasses connaissance avec nos amis reporters. Écoute. D'abord, fais-moi le plaisir de serrer la main d'Al et de Greg. À Radio-Équipe, on peut se casser la figure, mais on redevient

bons copains ensuite. »

Langelot tendit successivement la main à Al et à Greg qui la lui serrèrent sans le regarder.

« Ensuite, reprit Haroun, viens me voir à mon bureau à deux heures et nous causerons affaires. À propos, tu es mineur, bien entendu ?

— Mineur et orphelin.

— Tu as un tuteur ?

— Oui, mais ça fait longtemps qu'il ne s'occupe plus de moi.

— Qu'est-ce que tu fais dans la vie ?

— Ça dépend des jours…

— Bon. On reparlera de ça cet après-midi. Vous autres, rendez-vous demain à trois heures, au coin de la rue d'Auteuil et du boulevard Murat, avec armes et bagages : moi, je rentre ce soir avec Al. Donc c'est le copain Rachid qui vous emmènera. Ciao ! »

Les deux producteurs s'éloignèrent ensemble. Julio et Greg sortirent chacun de son côté. Francia et Langelot se trouvèrent ensemble sur le trottoir.

La jeune fille tapotait nerveusement sa guitare à incrustations.

« Vous êtes gentil d'être intervenu, dit-elle enfin. Je… je vous remercie.

— Il n'y a pas de quoi, répondit Langelot. C'était avec plaisir. J'en ferais autant demain si l'occasion se présente.

— Allons, allons, fit Francia d'un ton de reproche. Ne vous êtes-vous pas réconcilié avec Al et Greg ? »

Langelot haussa les épaules.

« Comment se fait-il qu'ils vous aient tout de même engagée ? demanda-t-il. Moi, je l'aimais bien, voire petite chanson. Mais elle n'avait pas l'air de leur plaire. »

Elle hésita, puis tourna vers Langelot ses immenses yeux noirs :

« C'est toute une histoire ! » murmura-t-elle.

Ils marchèrent côte à côte.

« Vous prenez le métro ? demanda Langelot.

— Non. Je vais prendre un taxi.

— Ça vous intéresse vraiment, le pa-pou ?

— C'est toujours mieux que la maison. Et vous ?

— Moi, je suis fana. Vous vous en êtes bien rendu compte, je pense. Ah ! Le pa-pou !

— Votre prénom, c'est vraiment Auguste ?

— Bien sûr. Pourquoi ? Il ne vous plaît pas ?

— Oh !... si, dit la jeune fille, par politesse.

— Et vous, vous vous appelez Francia pour de vrai ? »

Elle hésita.

« Pas tout à fait, dit-elle. J'ai arrangé un peu mon nom et mon prénom. Vous savez, pour réussir dans le spectacle, un nom qui se retient facilement, c'est essentiel !

— Francia Lagloire, ça ne s'oublie pas, c'est certain.

— Je vous conseillerais même, si j'étais sûre de ne pas vous vexer...

— Allez-y. Je suis très difficile à vexer.

— De prendre aussi un nom de guerre. Auguste, ça ne fait pas artistique.

— Comment devrais-je m'appeler selon vous ?

— Eh bien... peut-être Chérubino, ou Séraphino, ou quelque chose dans le genre.

— Rien que cela ! Je vous promets d'y réfléchir. Tenez, voilà un taxi.

Au revoir, Francia. Je suis bien content que Radio-Équipe vous ait embauchée. Je me sentirai moins seul sur ce ponton. Vous et moi, nous ne serons pas que des copains, nous serons aussi des amis : d'accord ?

— D'accord », dit la jeune fille avec un charmant sourire.

Ils se serrèrent vigoureusement la main, et Langelot, après un rapide déjeuner, se rendit rue de la Victoire, où se trouvait le bureau parisien de Radio-Équipe.

Haroun, qui avait retrouvé son cigare, désigna un fauteuil au jeune agent secret, qui s'y laissa tomber, en jetant un coup d'œil circulaire au mobilier ultra-moderne et aux affiches de chanteurs pa-pous qui l'entouraient.

« Ton nom est Auguste comment ? attaqua le jersey écarlate.

— Pichenet.

— Adresse ? »

Langelot donna une adresse fictive, indiquée par le S.N.I.F., dans un immeuble dont le concierge travaillait pour ce service.

« Profession ?

— Euh… J'ai changé plusieurs fois.

— Voyez-vous ça ! fit ironiquement Haroun. Et où as-tu appris le judo ?

— Avec des copains.

— Avec des copains ! Y a-t-il longtemps que tu chantes le pa-pou ?
— Euh… pas très longtemps.
— Trois ou quatre jours ?
— Plus longtemps que ça.
— Dommage : tu es encore moins doué que je ne le croyais. Ça t'est venu subitement, cette idée de chanter à Radio-Équipe ? »

Langelot ne savait pas où Haroun voulait en venir, mais il se sentait soupçonné. De quoi ? Il l'ignorait. Il lui fallait procéder à tâtons…

« Non, pas subitement, répondit-il. J'ai toujours désiré devenir célèbre.

— Tu voulais rendre illustre le nom des Pichenet ? ironisa Haroun.

— Il ne s'agit pas des Pichenet puisque, à Radio-Équipe, on n'a que des prénoms. À ce sujet, je voulais vous demander, monsieur Haroun, est-ce que je pourrais changer de nom ? J'aimerais m'appeler Séraphino ou Chérubino ou quelque chose dans ce genre.

— Ha ! Ha ! Nous y voilà ! » fit Haroun.

Il se pencha par-dessus le bureau.

« Mon gars, je sais tout, annonça-t-il. Pas la peine d'essayer de jouer au plus fin avec moi. »

Langelot contracta les muscles des jarrets, prêt à bondir en arrière ou en avant, selon le cas. Le jersey rouge l'avait-il repéré dans le petit café ? Ou bien avait-il quelque source secrète d'information ?

« Ton nom, reprit Haroun, sans quitter Langelot des yeux, n'est pas plus Auguste Pichenet que Séraphino. En fait, tu dois t'être évadé d'une maison de correction pour jeunes délinquants. C'est là que tu as appris quelques prises de judo et peut-être quelques airs d'accordéon. Ce que tu désires, c'est te faire oublier, tourner la page, et recommencer la vie en partant cette fois du bon pied. C'est bien cela ? »

Cette version des événements avait l'avantage d'expliquer le subit intérêt de Langelot pour le pa-pou. Il l'accepta donc tout en cachant le soulagement qu'il ressentait sous un air de confusion.

« Ah ! Monsieur Haroun, balbutia-t-il, vous êtes si perspicace ! On ne peut pas vous tromper. »

Haroun lui souffla une bouffée de fumée au visage.

« En effet, dit-il, je me flatte de n'être pas né de la dernière pluie. Eh bien, mon petit Séraphino, je vais te montrer qu'à Radio-Équipe on

sait vivre. Ton passé, ça ne regarde que toi. Montre-toi digne d'être des nôtres, et je te signe ton contrat demain.

— Oh ! merci, monsieur Haroun. Que dois-je faire ? Vous chanter dix chansons pa-pous sans faire une fausse note ? demanda Langelot avec quelque appréhension.

— Pas tout à fait, dit Haroun en plissant les yeux. C'est à d'autres talents dont tu es peut-être mieux pourvu que je vais faire appel. Il y a trois semaines, j'ai envoyé à un certain Michel-Angelo Esclarmundo, qui est l'impresario de Radio-Équipe, un cahier de chansons, sans le déposer au préalable à la Société des Auteurs et Compositeurs. Or, je viens d'apprendre que ces chansons, qui sont l'œuvre commune de notre équipe, il les a promises – contre une somme colossale – à une maison de disques rivale de la nôtre. Il doit les livrer demain. Je les lui ai redemandées ; il prétend ne jamais les avoir reçues et ne pas savoir de quoi je parle. En conséquence, il s'agirait…

— Où sont les chansons ?

— C'est là le problème. Elles se trouvent dans le coffre-fort d'Esclarmundo, dans son bureau de la rue Montmartre.

— Et vous voulez dire que si je vous procure ce cahier vous m'embaucherez comme chanteur, alors que vous pensez que je n'ai pas de talent ? demanda Langelot d'un ton méfiant.

— Bah ! fit Haroun. Le talent est une notion relative. Tu n'en as pas, mais tu en auras peut-être. Al, Rachid et moi en avons donné à des filles et à des gars encore plus démunis que toi. Marché conclu ? Tu me diras de quoi tu as besoin pour opérer. Est-ce qu'il te faut de l'aide ? Du matériel ? »

Langelot se leva.

« Le marché est conclu, dit-il, à condition que vous me laissiez travailler seul. Le matériel, je sais où me le procurer ; et des assistants, je n'en ai pas besoin.

9

APRÈS s'être assuré qu'il n'était pas filé, Langelot se présenta au siège du S.N.I.F. et rendit compte à Montferrand de la proposition qui venait de lui être faite.

« C'est comme je le pensais, dit le capitaine. Vous avez été engagé comme homme de main et non pas comme chanteur. En ce qui nous concerne, cela revient au même.

— Alors vous croyez que je n'aurai pas à chanter ? demanda Langelot ravi.

— Je n'en sais rien. En tout cas, vous avez bien fait de « confesser » votre passé criminel. Nous allons voir ce que le fichier électronique peut nous apprendre sur Esclarmundo. »

D'après le fichier, Esclarmundo était un imprésario d'un certain renom, vaguement impliqué dans quelques affaires louches, mais qui n'avait jamais été compromis.

« D'un côté, dit Montferrand, rien ne nous prouve qu'Esclarmundo ait réellement abusé de la confiance d'Haroun. D'un autre côté, il en est probablement fort capable, et il a déjà réalisé suffisamment de bénéfices illicites pour que nous nous permettions de lui faire perdre un peu d'argent sur cette affaire. Vous effectuerez donc ce cambriolage. Vous prendrez cependant la précaution de photographier ce cahier, pour le cas où Esclarmundo serait en réalité innocent et déciderait de porter plainte.

— Bien, mon capitaine.

— Avez-vous pris quelques renseignements sur la disposition du coffre ?

— Haroun m'a même fourni un plan des bureaux de l'impresario et m'a indiqué où se branchait le système d'alarme.

— Quelle prévenance !

— Je ne pense pas avoir de difficultés majeures. Je vais me faire délivrer une trousse de cambrioleur au magasin, et tout ira comme sur des roulettes. »

Le capitaine remarqua un certain pétillement qu'il connaissait bien, dans les yeux de Langelot.

« Attention, lui dit-il, essayez de ne pas considérer cette partie de cambriolage comme une partie de plaisir. Si vous vous faisiez prendre par la police, le S.N.I.F. n'aurait pas précisément l'air fin. Vérifiez bien que vous n'avez rien de compromettant sur vous. Ne prenez pas d'arme : vous n'en aurez pas besoin. Faites-nous parvenir les photos du cahier et l'appareil avec lequel vous les aurez prises. Devenez ensuite un membre dévoué de Radio-Équipe. Vivant sur ce ponton, probablement soumis à une stricte surveillance, vous n'aurez guère l'occasion de rendre compte ni de demander des ordres. Agissez au mieux des intérêts du service ; dans le doute faites comme aurait fait Séraphino, ex-Pichenet, ex-pensionnaire d'une prison pour jeunes : votre mission principale est d'inspirer confiance à Haroun, Al et Rachid, et de pénétrer leurs secrets. Rien de plus. Rappelez-vous cela, Langelot.

— Oui, mon capitaine », répondit Langelot au garde-à-vous.

Il savait bien que Montferrand faisait allusion aux initiatives quelquefois hasardeuses que le jeune agent secret n'avait que trop tendance à prendre…

Langelot arriva rue Montmartre à deux heures du matin, au volant de sa deux-chevaux de service que, pour une fois, il prit soin de garer dans un créneau où le stationnement était autorisé.

Parvenu au numéro 87, il appuya sur le bouton, entra dans le vestibule et attendit quelques instants. Le concierge ne donna pas signe de vie. Dédaignant l'ascenseur, Langelot monta par l'escalier jusqu'au quatrième étage. Sa torche électrique éclaira deux portes : l'une double, à poignée de cuivre, portant sur une plaque bien astiquée

le nom de Michel-Angelo Esclarmundo, l'autre étroite, d'aspect modeste, située dans un renfoncement : c'était la seconde, la porte de service, qui intéressait Langelot.

De la poche de son imperméable, il tira une trousse de cambrioleur dernier modèle et, de la trousse, une clef constituée d'un système de pièces mobiles, à ressorts, s'adaptant automatiquement à toutes les serrures ordinaires. Il ne fallut pas plus de trente secondes à l'agent secret pour repousser le pêne. Restait la serrure de sécurité, qui résisterait sûrement plus longtemps.

Par le trou de serrure, Langelot enfonça successivement plusieurs tiges graduées en dixièmes de millimètres, dont il lut ensuite les indications au moyen d'une forte loupe. Au bout de deux minutes, il savait exactement quel était le profil de la clef dont il aurait besoin. Il tira d'une autre poche un petit moteur électrique à pile et, dans une clef plate préparée à l'avance, il découpa les dents correspondant au profil désiré. Il introduisit ensuite sa clef dans le trou de serrure, en se disant :

« Heureusement que j'ai l'équipement du S.N.I.F. à ma disposition. Sans cela, j'en aurais bien pour deux heures… »

Seulement, la clef entra bien dans la serrure, mais la serrure ne céda pas.

Langelot fronça le sourcil. Il avait pourtant appliqué toutes les

recettes des meilleurs techniciens en la matière. Il essaya encore une fois de tourner la clef : rien.

Par acquit de conscience, Langelot tourna la poignée de la porte : aussitôt le battant pivota. Donc, la serrure de sécurité n'avait pas été fermée, et le jeune agent secret s'était donné bien du mal pour rien.

Trouvant plutôt bizarre ce manque de précautions de la part du personnel d'Esclarmundo, Langelot entra dans un couloir obscur, referma la porte sur lui, poussa le verrou de sécurité, et dépassant plusieurs portes, alla droit vers celle qui ouvrait sur le bureau de M. Esclarmundo. Ayant appris par cœur le plan dessiné par Haroun, il n'avait aucune difficulté à s'orienter.

Dans le bureau d'Esclarmundo, il éclaira d'un coup de torche une grande table encombrée de papiers, programmes, prospectus, partitions, disques. Il ouvrit le premier tiroir de gauche, passa la main à l'intérieur, trouva un bouton et le pressa : maintenant, aux dires d'Haroun, le circuit d'alarme qui devait alerter le concierge si quelqu'un touchait au coffre-fort, était débranché.

Dans le même tiroir, Langelot trouva une clef ouvrant le placard où se trouvait le coffre. Le placard était étroit et profond. Tout au fond se dressait un meuble d'acier, peint en gris : le coffre où était caché le cahier de chansons.

Langelot commença par mesurer l'intérieur de la serrure, comme il l'avait déjà fait pour la serrure de sécurité. Il se confectionna ensuite une clef qu'il introduisit dans le trou et qu'il essaya de faire agir, pour le cas où Esclarmundo, aussi négligent que son personnel, n'aurait pas utilisé la combinaison. Mais la porte d'acier demeura en place.

Alors Langelot plaqua à la surface du coffre un instrument électronique, appelé « stéthoscope du cambrioleur ». Amplifiant le bruit du mécanisme intérieur du coffre, cet appareil remplaçait avantageusement l'oreille exercée des voleurs professionnels. Clic clic clic, faisaient les pièces mobiles tandis que Langelot tournait les boutons. Il n'eut pas longtemps à travailler : un à un, les voyants de l'instrument, correspondant aux boutons qu'il tournait, s'allumèrent, et le coffre s'ouvrit.

Les trois compartiments superposés contenaient divers papiers, essentiellement des contrats avec des artistes et avec des maisons de disques ; Langelot les parcourut rapidement. Il constata que le coffre

ne contenait pas d'argent, ce qui lui sembla curieux. Quant au cahier recherché, il n'eut aucun mal à le trouver. C'était un gros cahier à musique à couverture jaune, portant en titre :

RADIO-ÉQUIPE
30 CHANSONS NOUVELLES

Langelot referma le coffre, sortit du placard, posa le cahier sur le bureau et, posément, en photographia toutes les pages une à une, avec une caméra à infrarouge qu'il portait sur lui.

Il referma le placard, remit la clef en place, rebrancha le circuit d'alarme, et sortit par la porte de service par laquelle il était entré. Il la ferma soigneusement et regarda sa montre. Il était trois heures moins vingt.

Sans bruit, Langelot redescendit l'escalier, quitta l'immeuble et regagna sa voiture.

Après avoir fait plusieurs détours pour s'assurer qu'il n'était pas suivi, il se gara sur les grands boulevards et entra dans un café encore ouvert. Il se rendit aux toilettes, franchit deux portes marquées PRIVÉ et monta à l'étage par un petit escalier. Dans une pièce coupée en deux par un comptoir surmonté d'un grillage se tenait un homme armé.

« Mot de passe du jour ? demanda l'homme.

— *Anticonstitutionnellement*.

— Votre numéro ?

— 222. »

Dans le grillage était percé un guichet derrière lequel se tenait un second personnage.

« Mission Clef de sol. Matériel à réintégrer au magasin. Photos à remettre à Clef de sol 1 », lui dit brièvement Langelot.

À travers le guichet, il passa son stéthoscope, sa trousse de cambrioleur, et sa caméra.

Il signa ensuite un registre que l'homme lui tendait et ressortit.

Une heure plus tard, il était dans son lit, déshabillé, douché, et dormant du sommeil tranquille qu'on appelle le sommeil des justes, mais qui est aussi celui de bien des agents secrets.

10

LE LENDEMAIN fut une journée ensoleillée et radieuse. Avec toute la gaieté d'une nouvelle mission bien entamée, Langelot se rendit au rendez-vous de la porte d'Auteuil, portant une petite valise pleine des effets supposés d'Auguste Pichenet.

Julio était déjà là, adossé à un mur.

« Salut, Julio, dit Langelot au jeune garçon noiraud et maigriot, qui semblait porter sa guitare comme si elle était trop lourde pour lui.

— Salut, répondit Julio.

— Alors, demanda Langelot, tu es heureux de te voir engagé à Radio-Équipe ? Tu pourras papouaser du matin au soir.

— Oui, je suis heureux, fit l'autre, le front baissé.

— Eh bien, moi aussi, s'écria Langelot.

« Le ciel est bleu, le soleil brille !
Radio-Équipe m'ouvre ses grilles !
Pa-pou ! Pa-pou ! »

improvisa-t-il sur un petit air joyeux.

Et il lança sa valise en l'air et la rattrapa d'une main.

« Laisse-moi te dire une chose, fit Julio après quelque hésitation. Moi, je connais les gars de Radio-Équipe ; toi, non. Moi, un jour, je serai un grand compositeur de chansons ; toi, jamais. Alors tu ferais

mieux de rentrer d'où tu viens pendant qu'il en est encore temps. Je te dis ça parce que tu as fait hier ce que j'avais envie de faire moi-même.

— Quoi donc ?

— Tu as flanqué une volée à Greg.

— Oh ! une volée, c'est beaucoup dire. Mais pourquoi penses-tu que je devrais… ? »

D'un mouvement de tête, Julio indiqua que quelqu'un approchait. C'était Francia ; elle portait chandail noir, pantalon noir et guitare en bandoulière. D'une main, elle tenait une valise en cuir blanc ; de l'autre, elle brandissait un journal.

« Nous y sommes ! Nous y sommes ! » cria-t-elle du plus loin qu'elle aperçut les garçons.

En effet, ils y étaient : photographiés, décrits, complimentés, félicités… Sinon Langelot, qui avait manœuvré pour éviter une publicité mal conciliable avec le métier d'agent secret, du moins tous les autres.

« Pauvre Auguste, dit Francia. On vous a oublié.

— Hé ! oui, je n'ai jamais eu de chance, dit Langelot d'un air piteux. On m'avait toujours dit que le public et les critiques, il n'y avait rien de plus injuste. On avait raison. Ils font déjà la conspiration du silence autour de moi. Mais ça ne fait rien. Je crierai pa-pou si fort qu'ils seront forcés de me remarquer. Quant à vous, Francia, je vous signale que vous êtes ma marraine, que je m'appelle maintenant Séraphino, et que tu dois me tutoyer. »

La sauterelle arriva, traînant une énorme valise.

« Hé ! Greg, tu as vu les journaux ? lui cria Francia sans rancune. Un million de personnes a fait connaissance avec nous ce matin. Un million de personnes a lu nos noms et vu nos portraits. Ce n'est pas sensationnel ?

— Et tout cela, grâce à M. Haroun, M. Al et M. Rachid ! s'écria Greg, ému.

— Ne te fatigue pas, lui lança Langelot : ils ne sont pas encore arrivés.

— Qu'est-ce que tu insinues, petit-chou-chou-à-sa-môman ? répliqua Greg.

— Moi ? Je n'insinue jamais. Au besoin, je cogne. C'est plus expéditif.

— Fais attention ! Quand nous serons sur le ponton, il pourrait t'arriver des surprises désagréables, menaça Greg.

— Venant de toi, riposta Langelot, si c'est désagréable, ce ne sera pas une surprise. Et si c'est une surprise, ce sera sûrement charmant.

— Ah ! les garçons, il faut toujours que cela se chicane. Et on accuse les filles d'être chipies, intervint Francia. Nous y serons tous très heureux, sur ce ponton. Nous sommes déjà célèbres. Nous deviendrons illustres en trois mois, et, au retour, les plus grandes maisons de disques nous feront un pont d'or.

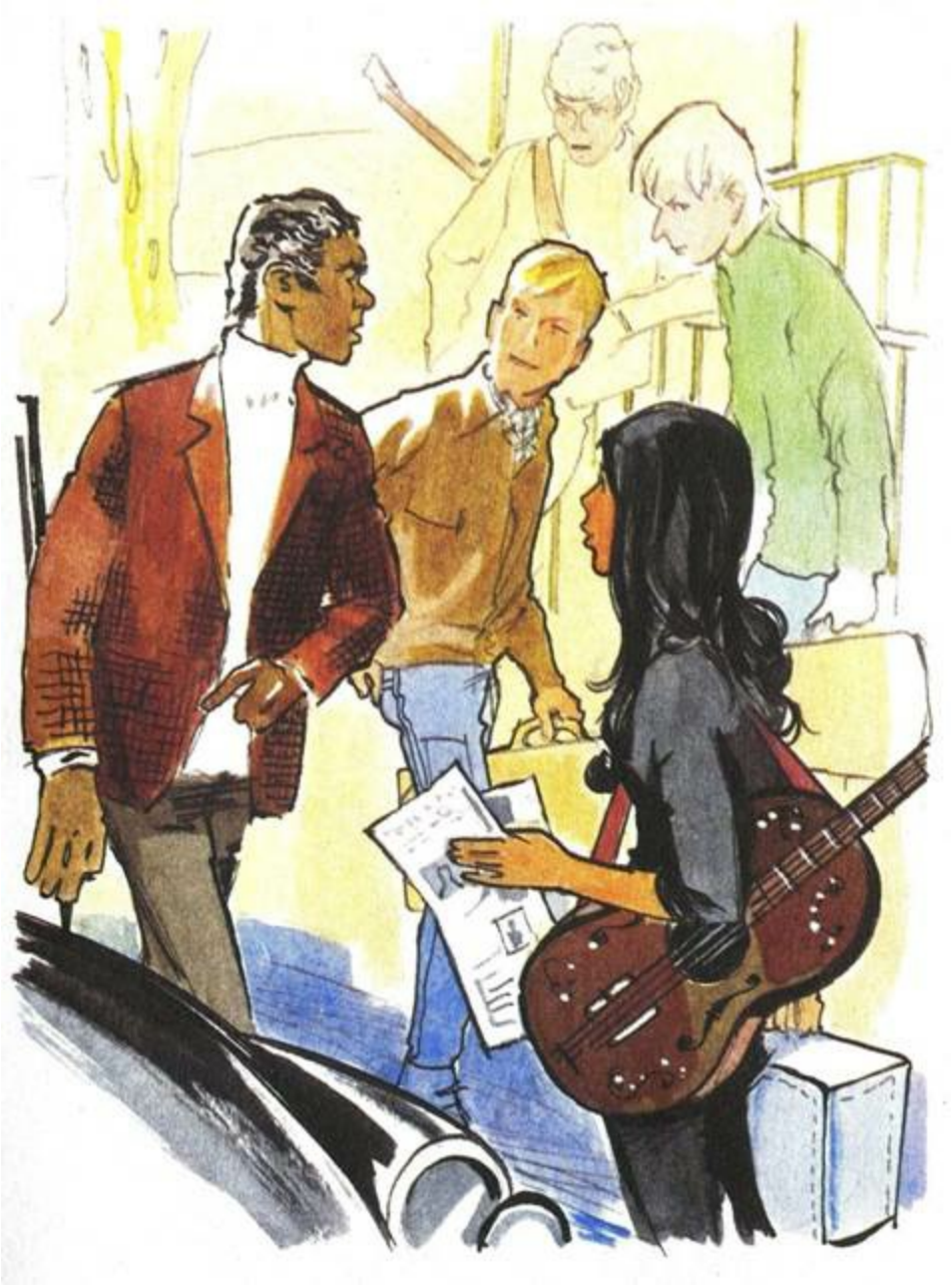
— Eh oui, dit Greg. Quand je pense que les gens nous appelleront par nos noms dans la rue, d'ici six mois !... Même le petit chouchou, il aura son heure de gloire, tiens ! N'est-ce pas, chouchou ? »

Les deux garçons se regardèrent avec toute l'hostilité dont ils étaient capables.

« La prochaine fois que je te vois à proximité d'une batterie, répondit froidement Langelot, je te mets dans la grosse caisse, je te coiffe avec la petite, je t'attache les cymbales aux oreilles, la calebasse au bout du nez..., et je donne un récital avec les baguettes. »

Une voix sèche, brutale, força les jeunes gens à se retourner.

« C'est vous, les artistes ? Les bagages dans le coffre, et embarquez ! »



L'homme qui venait de parler était de taille moyenne ; il avait le visage taillé à coups de serpe, le teint très brun, les cheveux prématurément argentés. Il portait un veston de tweed par-dessus un chandail blanc, immaculé. Il venait de descendre d'une D.S. noire.

« Vous êtes Rachid ? lui demanda Francia.

— Tu croyais peut-être que j'étais le président de la République ? répliqua l'homme d'un ton méprisant. En voiture, petits génies, en voiture ! »

11

MALGRÉ l'attitude renfrognée du conducteur, le voyage fut gai.

Greg avait pris place devant, et ne cessait de s'extasier sur les qualités de l'automobile et du chauffeur :

« Une vraie voiture de nabab que vous avez là, monsieur Rachid ! Et quand vous prenez un virage, je ne sais pas si c'est grâce à elle ou grâce à vous, mais on ne sent absolument rien. »

Francia, assise entre les deux autres garçons, donna un petit coup de coude à Langelot.

« Moi, dit-elle, quand je serai riche et tout à fait célèbre, j'aurai une Alfa-Romeo.

— Moi, j'aurai une Jaguar », fit Langelot.

Julio, qui était d'un naturel plutôt mélancolique, s'épanouit lentement et déclara :

« Moi, je m'offrirai une Cadillac.

— Et toi, Greg, quelle voiture t'achèteras-tu ? demanda Langelot.

— Une D.S. naturellement », répondit la sauterelle, avec un sourire obséquieux pour Rachid.

À l'arrière, les trois jeunes chanteurs échangèrent un sourire.

« Tout compte fait, reprit Francia, je me demande si une deux-chevaux ne serait pas plus distinguée. En tout cas, j'aurai une villa à Biarritz. Pas sur la Côte, c'est trop commun. Une villa de style grec. J'y donnerais des banquets romains tous les soirs.

— Dans une villa grecque, ça s'impose, reconnut Langelot. Et toi, Julio, où habiteras-tu ?

— Dans un palace, répondit Julio en toute simplicité. Avec des portiers à galons et des maîtres d'hôtel à gilet rayé.

— Et toi, Greg ?

— Je resterai sur le ponton de Radio-Équipe pour être toujours en contact avec les Pa-pous du monde entier. »

Tout à coup, Rachid donna son opinion. Il se tourna vers son voisin et lui jeta à la figure :

« Imbécile ! »

Greg en resta tout pantois. Julio et Langelot ne purent s'empêcher de sourire, mais Francia, généreuse, enchaîna aussitôt :

« Et toi, Séraphino, où habiteras-tu ?

— Je pense que j'aurai un petit studio très moderne à Saint-Germain-des-Prés ou, mieux encore, dans le Marais. Je recevrai peu de monde : seulement mes meilleurs copains. J'aurai aussi une maison de campagne, dans un trou perdu, avec, à proximité, la mer et la forêt. J'aurais de bons chevaux. J'inviterai mes amis à passer leurs week-ends chez moi. Nous mangerons bien, nous nous amuserons beaucoup, nous chanterons, nous danserons, et nous n'écouterons jamais un seul disque pa-pou.

— Tu montes à cheval ? » demanda Francia.

Et Langelot sut aussitôt qu'il venait de débiter un chapelet de sottises. Il était normal que Francia, qui était d'un milieu visiblement aisé, rêvât de réceptions et de soirées excentriques ; il était normal que Julio, qui n'avait vu la richesse que de loin, se la figurât sous l'aspect de palaces où il avait peut-être porté des télégrammes ou servi comme marmiton ; mais Auguste Pichenet, rescapé d'une maison de correction, n'aurait pas dû parler chevaux ni maisons de campagne ni studios dans le Marais.

Dans l'espoir de se rattraper, Langelot éclata de rire :

« Non, dit-il. C'est justement ! Mais à côté de… enfin d'une école où j'étais pensionnaire, il y avait comme cela un monsieur qui habitait un château et qui montait à cheval tous les jours. »

Du coin de l'œil, il observait la nuque de Rachid et il lui sembla que le conducteur se détendait un peu, comme s'il venait d'avoir eu un soupçon qui s'était dissipé.

Le soir tombait lorsque la D.S. s'arrêta enfin au haut d'une falaise. Plus loin, immense et grise, avec des reflets verts par endroits, parsemée d'îlots rocheux près de la côte, complètement découverte au large, s'étendait la mer.

« Au moins, elle n'est pas bleue, comme cette grande bête de Méditerranée ! s'écria Francia.

— Non, elle n'est pas bleue, dit tristement Julio.

— Quand serons-nous chez nous, monsieur Rachid ? demanda Greg.

— Dans une quarantaine de minutes. Débarquez, chanteurs célèbres, et plus vite que ça ! »

La D.S. fut laissée dans un garage cadenassé, et les jeunes gens, portant leurs valises à la main, s'engagèrent à la suite de leur guide sur un étroit sentier qui descendait vers la mer.

Francia ne tarda pas à trouver sa valise trop lourde et le sentier trop irrégulier. Elle trébucha deux fois de suite.

« Mademoiselle a peut-être besoin d'un porteur ? » demanda ironiquement Rachid sans se retourner.

Langelot, silencieusement, prit la valise de Francia.

« Ce n'est pas juste ! protesta-t-elle. Je ne veux pas être « une jeune fille ». Je veux être « un copain ».

— Tu as déjà ta guitare, ma vieille, et puis crois-tu que je n'aiderais pas un copain mâle aussi volontiers, s'il était aussi embarrassé que

toi ?

— Aussi volontiers ? demanda Francia, avec une pointe de coquetterie.

— Euh… presque ! » dit Langelot.

Au pied de la falaise, s'étendait un embarcadère de béton auquel était amarré un yacht à moteur, *Le Pa-pou*.

Les jeunes gens eurent tôt fait d'embarquer ; Rachid prit la barre ; le moteur vrombit ; l'hélice brassa l'eau et, sur une mer presque étale, *Le Pa-pou* s'élança vers le large.

La nuit n'était pas encore faite lorsque des lumières rouges apparurent dans le crépuscule.

« Un bateau ! fit Julio

— Un avion ! dit Francia.

— Radio-Équipe ! Hurrah ! » cria Greg.

Il avait raison.

Le poste pirate fut bientôt visible.

Il était constitué par un ponton carré d'environ vingt mètres sur vingt, s'élevant de quelque deux mètres hors de l'eau. Il reposait sur une armature de poutrelles entrecroisées en X, soudées à d'énormes flotteurs ayant la forme de ballons de rugby cent fois plus gros que nature. Des chaînes reliaient ces flotteurs à des ancres plantées dans le fond de la mer.

Sur le ponton lui-même, à un angle, s'élevait une tour carrée, avec des murs pleins au rez-de-chaussée, mais constituée plus haut de plusieurs étages de poutrelles superposées, à la façon de la tour Eiffel. Au sommet brillait un phare rouge, doublé d'une batterie de projecteurs et d'une antenne qui couronnait le tout.

Les deux côtés jouxtant la tour étaient découverts ; de petites échelles permettaient de descendre par là jusqu'aux flotteurs. Au contraire, les deux côtés opposés supportaient des baraquements métalliques percés d'une rangée de portes donnant sur le ponton.

Langelot regarda tout cela, et, d'un ton pénétré :

« Voilà donc notre foyer spirituel ! » déclara-t-il.

Rachid lui jeta un regard méfiant. Greg renchérit :

« Notre home !

— Voilà donc de quoi elle a l'air, la liberté, murmura Francia. De l'acier, de la tôle, et des angles droits…

— Moi, dit doucement Julio, je regarde l'antenne, et je pense que, bientôt, ma voix partira de là-haut et que tous les gars et les filles de France et d'ailleurs pourront l'entendre… »

Une certaine émotion s'était indéniablement emparée de tous les jeunes gens, et Langelot avait beau bouffonner, il n'y restait pas étranger : c'était sur ce ponton carré, au milieu de cette mer inconnue, qu'il allait – non pas courir la chance d'une gloire universelle – mais tenter de remplir encore une fois, modestement, dans l'ombre, sa mission d'agent secret.

Et aussi – mais cela, il en avait l'habitude – jouer sa vie.

DEUXIÈME PARTIE

1

ELLE fut mémorable, la première soirée de Langelot sur le ponton de Radio-Équipe.

Tous les vieux pa-pous s'étaient massés au haut de l'échelle pour accueillir les « bizuts » : Haroun, cigare au bec et jersey écarlate ; Al, petit, râblé en chandail noir et veston bronze ; Ricardo, grand, brun, rougeaud (« Un physique de gendarme », souffla Francia à Langelot) ; Bibiche, maigre, pâle, les cheveux longs et complètement emmêlés (« Toi, au moins, tu te peignes ! » souffla Langelot à Francia).

« Salut, la relève ! rugit Ricardo d'une voix de stentor.

— Où sont Pierrot et Marinette ? demanda Rachid, en mettant ses mains en porte-voix.

— Partis en tournée improvisée, répondit Haroun.

— Oh ! Il y a une fille ! Je n'aurai plus de vaisselle à faire ! Formidable ! » cria Bibiche.

Le Pa-pou se rangea le long de l'un des flotteurs. Rachid lança le filin à Ricardo qui l'y amarra. Un à un, les jeunes chanteurs sautèrent sur le flotteur, escaladèrent l'échelle et grimpèrent sur le ponton.

« Trois gars, une fille : je n'aime pas beaucoup la proportion, dit Ricardo. Bienvenue tout de même ! Et quels gars en plus ! Une grande perche, un petit tout noir et un petit tout blond qui a l'air de vouloir se mettre à sucer son pouce. Dis donc, Bibiche, faudra lui préparer des biberons à celui-là. »

Langelot sourit naïvement sous la moquerie.

« Si c'est Bibiche qui les prépare de ses blanches mains, je promets de n'en pas laisser une goutte !

— Tiens ! Il me plaît, ce petit-là ! » s'écria Ricardo en lui flanquant une énorme tape dans le dos, tandis que Bibiche lui souriait gracieusement.

Haroun, vomissant des torrents de fumée, annonça :

« Maintenant, les jeunes, vous allez immédiatement venir avec moi au studio d'émission, pour que le monde entier apprenne que vous êtes des nôtres. »

Le studio d'émission se trouvait au rez-de-chaussée de la tour. Il comprenait deux locaux séparés par une vitre : dans l'un se tenaient les artistes et annonceurs, dans l'autre le technicien de service.

« Qui est votre technicien ? demanda Francia.

— Nous le sommes tous à tour de rôle, mignonne, répondit Haroun. Pour le moment, c'est le copain Rachid qui va se charger de cette fonction. »

Rachid passa donc dans le local technique, où se trouvaient les magnétophones, mélangeurs, amplificateurs, etc. Dans l'autre local, groupés autour du micro, s'assirent Haroun, Greg, Francia, Julio et Langelot-Auguste-Séraphino ; Al se mit à la batterie et brandit ses baguettes.

Rachid, de l'autre côté de la vitre, leva la main. Aussitôt Al fit entendre un roulement de tambour accompagné de quelques effets de cymbales. Haroun empoigna le micro.

« Chers zozoditeurs, commença-t-il d'une voix haletante, pardonnez-moi d'interrompre le cours de l'émission que vous étiez en train de suivre, mais il faut que je vous annonce une grrrrrrrrande nouvelle ! Le nouveau contingent de Pa-pous vient d'arriver sur notre

ponton, sur le ponton de Radio-Équipe que la presse du matin a déjà baptisé « ponton de la liberté ». Ces jeunes Pa-pous, qui font partie de notre famille Pa-pou, sont installés autour de moi, sous mon aile tututélaire, si j'ose dire, et ils voudraient tous vous crier un grand bonjour par-dessus la mer qui nous sépare ou qui nous unit, comme vous voudrez. À toi, Greg ! Présente-toi à nos auditeurs. »

Greg prit le micro et lui sourit tendrement.

« Chers auditeurs ! susurra-t-il. Je suis doublement fier aujourd'hui. Fier de m'adresser à vous, et fier de vous parler des studios de Radio-Équipe. Je vous promets de faire mon possible pour vous distraire dans la tradition pa-pou, et j'espère que vous m'écrirez beaucoup de lettres pour me dire si je vous plais et pour m'aider à me perfectionner dans l'art du chanteur pa-pou.

— Greg, reprit Haroun, est un grand garçon mince, élancé, l'un des principaux espoirs de Radio-Équipe. Maintenant, je passe la parole à Julio, qui est brun, tendre et mélancolique. Il est né… Dis-leur où tu es né, Julio.

— Je suis né sur les bords de la Méditerranée, déclara Julio en prenant le micro. La France, ça me paraît plutôt triste et sale. Mais justement, c'est pourquoi ça a besoin de chansons. Et c'est pourquoi, toutes les chansons qui sont en moi, je veux vous les donner.

— Merci, Julio. Nous avons aussi une fille avec nous. Une grande fille brune, les cheveux longs…

— Et bien peignée, ajouta Langelot, ce qui lui attira un regard furibond d'Haroun.

— Les cheveux longs, très pa-pou. Elle a une jolie voix rauque. Vous pourrez l'entendre sur nos ondes à partir de demain matin. Dis bonjour à nos auditeurs, Francia.

— Bonjourrr, souffla Francia dans le micro. Vous ne pouvez pas savoir à quel point je suis heureuse de me trouver parmi vous, ô chers amis que je ne connais pas. Vous êtes ma vraie famille : je vous ai déjà adoptés, tous ; j'espère que vous m'adopterez bientôt, vous, mes frères et mes sœurs que je n'ai jamais vus. Vous et moi, j'en suis sûre, nous avons passé par les mêmes épreuves et nous allons…

— Merci, Francia, interrompit Haroun en s'emparant du micro. La photo de Francia a paru dans les principaux journaux de France et de Navarre. Ouvrez-les : vous verrez que nous ne sommes pas à plaindre,

à Radio-Équipe. Je passe maintenant la parole et le micro à notre benjamin, le petit Séraphino. »

Langelot prit le micro d'une main ferme, et d'une voix grave et gutturale, qui n'avait vraiment rien de séraphique :

« Salut, les gars ! tonna-t-il, avec l'accent de Montreuil. Hé oui, c'est moi, Séraphino. Ça vous en bouche un coin, hein ? Eh ben, me voilà passé chanteur et, à partir de demain, je vais vous écorcher les oreilles du mieux que je pourrai. Pa-pou ! Pa-pou ! Pa-pou ! »

Haroun lui arracha le micro et le foudroya du regard.

« Séraphino, dit-il, est, comme vous venez de l'entendre, un petit plaisantin. Ses chansons, vous allez pouvoir le constater, sont celles que lui a apprises sa pauvre maman. Mes chers zozoditeurs, nous allons maintenant reprendre nos émissions normales. Tous nos jeunes chanteurs vous disent par ma voix : à demain ! »

Sur le ponton, la nuit était tombée. Les projecteurs de la tour illuminaient d'une lumière blanche les plaques de tôle. Plus loin, les flotteurs sortaient de l'eau comme des dos de dauphins ou de baleines. Plus loin encore s'étendait la mer insondable, aux vagues noires crêtées d'écume blanche.

« C'est beau, dit Francia en s'arrêtant un instant.

— Tu verras, ma vieille, on s'en lasse, remarqua amicalement Ricardo.

— Moi, déclara Greg, je ne m'en lasserai jamais.

— À la soupe ! cria Bibiche. Ce sera la dernière soupe que j'aurai préparée ici. »

Langelot, suivant ses camarades, allait entrer dans le réfectoire brillamment éclairé lorsque Haroun le retint par le coude :

« Je voudrais te voir un instant, Auguste. »

Et, le cigare au vent, le producteur se dirigea vers l'extrémité opposée du baraquement.

Langelot le suivit, tandis que le ponton, secoué par les vagues, oscillait légèrement.

2

HAROUN referma la porte du bureau des producteurs, se tourna vers Langelot et, le regardant de haut en bas :

« Alors, le cahier ? » demanda-t-il.

Langelot sourit niaisement.

« Je ne l'ai pas, chef.

— Impossible ! cria Haroun. Tu te l'es fait voler ?

— Non. Je n'ai pas réussi à le voler moi-même.

— Ne me raconte pas d'histoires. Sinon…

— Sinon ?

— Tu risques d'avoir des ennuis sérieux avec Rachid. Moi, je suis le bon gars. Mais lui… Que s'est-il passé ?

— Rien du tout, fit Langelot. J'ai simplement voulu faire une petite farce à Radio-Équipe… »

Il extirpa le cahier de chansons de son blouson de plastique et le remit à Haroun.

« Ah ! j'aime mieux ça, s'écria le jersey rouge. Mais je te conseille de ne pas faire ce genre de farce à Rachid.

— C'est un méchant ?

— Tu l'apprendras bien assez tôt. Tu es certain de ne pas avoir laissé de traces ?

— Certain.

— Des empreintes digitales, peut-être ?

— J’avais des gants.
— Es-tu entré par effraction ?
— Non, non.
— As-tu forcé le coffre ?
— Inutile. J’avais ce qu’il fallait pour l’ouvrir.
— Quelqu’un sait-il que tu nous as rendu ce service ?
— Personne.
— Eh bien, Séraphino, je te remercie beaucoup. Tu nous as tiré une belle épine du pied. Et tu remarqueras que la morale est sauve : c’est Esclarmundo qui avait commencé par nous voler ces chansons.
— Me voilà rassuré. »

Haroun rangea le cahier dans un tiroir du bureau et montra le chemin du réfectoire, où Langelot constata que Francia lui avait gardé une place à côté d’elle.

La soupe de Bibiche se révéla fort bonne, et un plat de poissons la suivit.

« Moi, annonça la chanteuse-cuisinière, j’ai fini de vider les poissons. À partir de demain, ma petite Francia, c’est toi que cela regarde. »

Francia, placée en face d’elle, lui jeta un regard où la surprise le disputait au dédain.

« Vider les poissons ? murmura-t-elle. Je ne sais même pas distinguer leur tête de leur queue.
— Eh bien, tu l’apprendras ! » lui jeta Rachid.

Il était visiblement de mauvaise humeur. Au café, il se tourna vers Langelot et lui commanda :

« Toi, va me chercher ma pipe dans ma cabine. Et ma blague à tabac aussi. »

Il y eut un silence. Rachid était assis au haut bout de la table ; Langelot sur le côté, à l’autre extrémité.

« Ta blague ? Sans blague ! » répondit enfin Langelot en croquant une pomme.

Rachid se pencha en avant :

« Je t'ai dit de… », commença-t-il.

Langelot lui coupa la parole. Il sentait peser sur lui les regards de tous ses camarades, stupéfaits de voir leur cadet leur donner une leçon de dignité.

« Écoute, Rachid », dit-ii posément, en s'arrêtant de temps en temps pour donner un coup de dents dans sa pomme, mais sans jamais quitter son aîné du regard. « Ici, à Radio-Équipe, nous sommes tous des copains, vous le répétez assez. (Crac, fit la pomme.) Moi, je suis un gars serviable, et j'irai te chercher ta pipe quand tu voudras. (Cric, fit la pomme.) À charge de revanche, bien entendu. Si je t'apporte ta pipe ce soir, demain tu me sers mon petit déjeuner au lit. D'accord ? »

Et la pomme fit :

« Crrrrouc ! »

Après une pause qui sembla durer un siècle, Ricardo éclata d'un rire sonore, et administra une nouvelle claque dans le dos de Langelot.

« Quand je vous le disais, qu'il me plaisait, ce petit-là ! »

La colère de Rachid se retourna contre lui.

« Eh bien, puisqu'il te plaît tant, c'est toi qui m'apporteras ma pipe ! » hurla le producteur en donnant un grand coup de poing sur la table.

Ricardo le regarda en dessous, puis, soupirant, se leva et alla chercher la pipe.

Langelot, lui, croquait toujours sa pomme. Il s'était fait un ennemi à mort de Rachid, il le savait bien. Mais – outre qu'il n'aimait guère se laisser marcher sur les pieds – il devait jouer son personnage de délinquant au physique d'enfant de chœur, et il pensait qu'Auguste Pichenet, ex-pensionnaire d'une maison de correction, savait sûrement se montrer insoumis quand l'occasion s'en présentait. Ayant défié Rachid, qui, apparemment, passait pour le méchant de la bande, il avait clairement défini sa position et s'était probablement fait des alliés de tous ceux que Rachid avait humiliés.

Quand on eut fini de manger :

« Maintenant, dit Bibiche à Francia, j'ai l'honneur de te transmettre mes fonctions d'intendante.

— Que dois-je faire ? demanda sèchement Francia.

— Ramasser la vaisselle sale et aller à la cuisine la laver. »

Francia rougit beaucoup. Elle ne manquait pas de courage. Elle regarda Bibiche dans les yeux et dit :

« Je n'irai pas. »

Rachid se tourna vers Al et Haroun.

« Qu'est-ce que c'est que ces fantaisistes que vous nous avez ramenés là ? demanda-t-il. Il va falloir les dresser, j'ai l'impression. Toi, ma petite, cria-t-il à Francia, tu vas me faire cette vaisselle en vitesse, ou bien…

— Un instant, dit Langelot en voyant le visage de Francia se durcir. J'ai l'impression que tu es en train de t'agiter pour peu de chose, Rachid. Fais attention : tu vas attraper une maladie de foie un de ces jours. Francia acceptera sûrement de laver cette vaisselle, si elle sait qu'elle n'aura pas à le faire tous les jours. Moi, d'abord, je la lui essuierai volontiers pendant qu'elle la lavera. »

Et il commença à empiler gaiement les assiettes les unes sur les autres, sans paraître remarquer l'impression que son petit discours avait produite.

Francia hésita un instant, puis se mit à l'aider.

Cinq minutes plus tard, ils se trouvaient ensemble à la cuisine, portes fermées.

Ils firent la vaisselle côte à côte, sans s'adresser la parole. Francia cassa deux verres, trois tasses et quatre assiettes. Langelot en ramassa les débris.

Ils venaient de terminer, quand Rachid passa la tête dans l'entrebâillement de la porte :

« Francia ! appela-t-il. Quand tu auras fini, tu passeras me voir au bureau. »

Elle se raidit tout entière, pâlit, et répondit d'une voix blanche :

« J'y vais. »

3

LANGELOT, après s'être essuyé les mains, sortit à son tour. Il était inquiet pour Francia. Sur le ponton, il rencontra Al.

« On t'a montré ta cabine ? demanda le batteur.

— Pas encore.

— Viens par ici. »

Deux mètres sur un et demi ; des cloisons de tôle ; une fenêtre de vingt centimètres au carré donnant sur la mer ; un lavabo ; un placard ; deux lits superposés ; un poste de radio réglé sur la longueur d'onde de Radio-Équipe et pouvant servir d'interphone ; trois portraits de Pa-pous au mur : c'était tout.

« Pour l'instant, on a de la place, dit Al. Tu auras les deux lits pour toi tout seul. Tu pourras dormir dans celui du dessous jusqu'à minuit et dans l'autre jusqu'au matin.

— On se passe de confort quand on a les nourritures spirituelles dont on a besoin, répondit Langelot en indiquant le récepteur qui braillait du pa-pou. Où se trouve la douche ? »

Al indiqua à Langelot le local réservé aux douches – garçons d'un côté, filles de l'autre, producteur au milieu – et le laissa.

Langelot essaya de verrouiller la porte, mais ne put, pour une raison très simple : il n'y avait pas de verrou. Il en improvisa un au moyen d'un portemanteau qu'il cala entre la porte d'entrée et celle du placard ; puis il passa sa cabine en revue, minutieusement.

Il ne tarda pas à trouver ce qu'il cherchait.

En soulevant le portrait de la belle Marinette, grande chanteuse papou photographiée en chemisette écossaise et pantalon de cuir à franges, il vit un micro fixé au mur, et relié par un fil au poste de radio placé au-dessus du portrait.

Langelot démonta rapidement le poste et constata que, comme il s'y attendait, le fil du micro était branché, à l'intérieur du poste, sur un autre fil, qui disparaissait ensuite à l'intérieur de la cloison. Le poste, en l'occurrence, ne servait qu'à masquer les fils, de même que le portrait servait à masquer le micro.

Langelot hésita.

La doctrine du S.N.I.F. voulait que, dans ce genre de circonstances, on fît semblant de n'avoir pas remarqué l'installation adverse et qu'on s'en servît pour passer à l'ennemi de faux renseignements. Mais ici, la situation était spéciale.

Premièrement, Langelot n'avait aucun intérêt à passer de faux renseignements à Radio-Équipe qui, pour autant qu'il sût, ne cherchait à recueillir aucune espèce d'information. Deuxièmement, un fait était clair : Radio-Équipe appréciait particulièrement en Langelot ses talents de judoka et de cambrioleur ; il pensait même avoir subi une sorte d'examen en dérobant le cahier de chansons dans le coffre-fort d'Esclarmundo. Ce micro, à peine dissimulé dans sa chambre, pouvait constituer une nouvelle épreuve : Langelot serait peut-être jugé sur ses capacités de détection.

« Le cambriolage, pensa Langelot, c'était comme l'écrit du bac. Le micro, c'en est peut-être l'oral… »

Quelle vraisemblance y avait-il que Pichenet, garçon averti des méthodes criminelles les plus modernes, manquât de remarquer ce micro si naïvement caché sous la photo de Marinette ?

« C'est bon, murmura Langelot. On va jouer le jeu. »

Il débrancha le fil, dévissa le micro, mit le tout dans sa poche, et sortit.

Une brise de plus en plus fraîche soufflait du large. Le ponton commençait à danser.

Langelot se dirigea vers le bureau, d'où partaient des éclats de voix. Il pensait qu'il serait amusant d'interrompre la scène entre Rachid et Francia en jetant le micro sur la table, mais il n'en eut pas l'occasion.

Haroun surgit de l'ombre. Sans doute avait-il déjà remarqué l'interruption des émissions provenant de la cabine de Séraphino.

« Viens ! » commanda-t-il.

Et il entraîna Langelot vers le studio d'émission.

Dans le local technique, Al veillait sur les magnétophones qui tournaient, débitant aux chers auditeurs du pa-pou en conserves.

« Tu n'as rien de particulier à me dire ? demanda Haroun.

— Je voulais te demander, répondit Langelot, à quoi servaient ces petits engins. C'est la sonnette pour appeler mon valet de chambre le matin ? »

Il exhiba le fil et le micro. Haroun les prit dans sa grosse main blanche et moite.

« Je viens de t'entendre démonter le poste, dit-il. Je me doutais du résultat. Je suis sorti exprès pour que tu n'ailles pas montrer ta trouvaille à Rachid. C'est son idée à lui : il pense que les jeunes ont besoin de surveillance. Moi, je suis plus libéral. Mais s'il apprenait que lu as percé son secret, il serait fou de colère.

— Tu devrais lui conseiller de prendre des tranquillisants, à ton Rachid, répondit Langelot sans se troubler.

— Tu es encore bien jeune, fit Haroun. Tu ne sais pas que certaines personnes ont besoin de ménagements. Nous ménageons tous Rachid parce que…

— Vous avez peur de lui ?

— Eh bien, oui. Rachid est terrible. Tu l'as déjà heurté une fois aujourd'hui… Moi, mon vieux, je n'ai pas envie de te retrouver au fond de l'eau. Une chute, c'est vite arrivé. Il y a déjà eu l'accident de Jacky… Alors laisse-moi le micro, et je raconterai à Rachid que je l'ai enlevé moi-même parce qu'il était cassé.

— Merci, Haroun. Tu es un vrai copain », dit Langelot.

Il serra la main du gros producteur et le quitta, perplexe.

« Haroun prétend que c'est Rachid qui surveille les jeunes, mais c'est lui, Haroun, qui m'a entendu démonter le poste. Comment a-t-il pu m'entendre ? C'est qu'il était à l'écoute, forcément. Et quel accident est arrivé à ce Jacky que je ne connais pas ? »

En traversant le ponton, Langelot vit une forme humaine penchée sur le bastingage, entre la tour d'émission et le baraquement d'habitation. Aux longs cheveux qui flottaient au vent, il reconnut

Francia. Il se dirigea vers elle.

4

LANGELOT s'approcha de Francia.

« Est-ce que tu pleures ou est-ce que tu as le mal de mer ? » lui demanda-t-il à mi-voix.

Elle haussa les épaules.

Langelot lui mit doucement la main sur le bras.

« Ne te fâche pas, lui dit-il. Je plaisante, mais je compatis. Est-ce que Rachid a été très méchant avec toi, Francia ? Peut-être qu'un petit bain glacé dans la mer lui ferait du bien ?... »

La jeune fille tourna vers Langelot un visage baigné de larmes. Ses yeux immenses débordaient de chagrin.

« Ne m'appelle pas Francia ! Je ne suis pas Francia ! Je suis une souillon qui lave la vaisselle, et une faussaire, en plus ! Francia Lagloire n'existe pas. Elle est morte. »

Langelot lui mit le bras autour des épaules, et la tint serrée contre lui. Les vagues déferlaient à leurs pieds.

« Comment t'appelles-tu, en réalité ? demanda-t-il très doucement.

— Françoise Magloire, répondit la jeune fille en ravalant ses sanglots. Je pensais que Francia Lagloire sonnerait mieux.

— Tu ne t'entends pas avec tes parents, n'est-ce pas, et c'est pour cela que tu as voulu partir ?

— Peuh ! Si au moins je ne m'entendais pas avec eux ! Cela signifierait qu'ils savent que j'existe. Mais ils ne s'intéressent pas à

moi. Ils sont divorcés, tu comprends. Maman pense à se remarier. Papa gagne beaucoup d'argent. Je ne manque de rien. Ah ! si tu savais comme c'est triste de ne manquer de rien.

— Faut pas exagérer, dit Langelot. C'est encore plus triste de manquer de tout.

— C'est possible, mais comment veux-tu que je le sache ? Je ne sais rien. Je ne sais pas vider les poissons, je ne sais pas laver la vaisselle, je ne sais pas si c'est triste de manquer de quelque chose. Tu ne t'es jamais ennuyé, toi, je suppose ?

— Jamais, répondit Langelot sincèrement.

— Moi, je n'ai pas fait autre chose depuis que je suis née. Alors, un jour, j'ai décidé que je forcerais mes parents à faire attention à moi. À être fiers de moi ou à avoir honte de moi, ça m'était égal. Je serais illustre, et ils me verraient tous les jours dans leurs journaux, ils m'entendraient à la radio, ils me retrouveraient partout, leurs amis leur feraient entendre mes disques, tu comprends ?

— Oui, Françoise.

— J'ai rencontré Haroun dans une soirée. J'avais appris à jouer de la guitare. Il... il m'a encouragée à auditionner pour lui. »

Langelot inclina la tête. Il ne doutait pas de l'histoire de Francia, mais il voulait encore élucider quelques points.

« Je parie que c'est la première fois de ta vie que tu faisais la vaisselle aujourd'hui, remarqua-t-il en souriant.

— Bien sûr ! À la maison, il y a toujours du personnel. Chez papa, chez maman, chez tous les gens que je connais...

— Vous devez être des gens très fortunés. Le personnel, à notre époque, ça ne court pas les rues.

— Non. On n'a pas réellement de fortune. Mais papa est administrateur d'un tas de sociétés. Il gagne bien sa vie, quoi.

— Est-ce qu'il s'occupe de recherche scientifique ou technique ?

— Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Oh ! comme ça. Parce que tout ce qui est scientifique, ça rapporte beaucoup, à notre époque.

— Je crois qu'il a, entre autres, des fonctions financières en rapport avec le C.N.R.S. Mais ce n'est pas cela qui lui rapporte le plus, j'en suis sûre.

— Ça fait longtemps que tu t'es mise à composer des chansons ?

— Euh… Non, pas très longtemps. Tu m'en poses de drôles de questions.

— Pourquoi m'as-tu dit que tu étais une faussaire ?… »

Francia poussa un profond soupir et se cacha le visage dans les mains. Ses épaules se soulevaient. Elle sanglotait.

« Allons, allons, ma petite fille, lui dit Langelot tendrement. Il ne faut pas te désoler pour si peu. Tes chansons ne sont pas de toi, n'est-ce pas ?

— Comment as-tu deviné ? demanda Francia sans le regarder.

— Je ne sais pas trop, fit Langelot. Tu t'es traitée toi-même de faussaire. Tu n'as pourtant pas la figure d'une fille qui aurait falsifié des chèques. D'autre part, tu as hésité quand tu m'as parlé d'Haroun. Et puis, pendant l'audition, tu as eu une drôle d'attitude. Tu as paru si étonnée quand Haroun a commencé à critiquer tes chansons. Tu lui as dit : « Pourtant, c'est vous-même qui… » Un peu d'intuition masculine par là-dessus. Et voilà ! Snif, snif. Les chansons ont été composées par Haroun, n'est-ce pas ?

— Non. Par Rachid. Haroun me les a données. Il m'a dit que Rachid ne voulait pas mettre en danger sa réputation de compositeur pa-pou en faisant des chansons intellectuelles. Alors je devais les chanter en disant qu'elles étaient de moi. Nous partagerions les bénéfices. Je n'avais pas le sentiment de faire quelque chose de malhonnête, puisque l'auteur lui-même y trouvait son avantage.

— Bien sûr, bien sûr, fit Langelot. C'était une astuce, et non une malhonnêteté.

— Évidemment, cette audition devait être une pure comédie. Je savais à l'avance que je serais engagée. Alors quand ils ont commencé à se moquer de moi, je ne comprenais plus rien.

— Et maintenant, Rachid n'est plus d'accord ?

— Ah ! tu devines tout, Séraphino. Tu es merveilleux. En fait, Rachid n'a jamais été d'accord. C'est Haroun qui a monté toute l'histoire par amitié pour moi. Rachid est furieux. Il m'a menacée de me dénoncer à la police. Crois-tu qu'Haroun osera me défendre ? »

Langelot réfléchit quelques instants.

« Haroun n'aura pas à te défendre parce que Rachid ne te dénoncera pas, déclara-t-il.

— Comment peux-tu le savoir ?

— En quels termes vous êtes-vous quittés ?

— Il m'a ordonné d'être soumise à l'avenir et de lui rendre tous les services qu'il me demanderait sans discuter, sans quoi il saurait se rappeler que je suis une plagiaire.

— Justement. Il saura se le rappeler ; donc, pour l'instant, il consent à l'oublier. A-t-il précisé quel genre de services il te demanderait ?

— Non. J'ai pensé qu'il s'agissait de la vaisselle, du poisson à vider… Ah ! elle est belle, Francia Lagloire, les mains abîmées par la lessive.

— Du calme, du calme, conseilla Langelot en voyant que la jeune fille allait recommencer à sangloter. Pour protéger tes mains, tu exigeras que Radio-Équipe t'achète des gants de caoutchouc. Et d'un. Pour le poisson, ne t'inquiète pas : je le ferai vider par quelqu'un d'autre. Au besoin, je le viderai moi-même. Et pour les autres services, que Rachid ne manquera pas de te demander d'ici quelque temps et qui auront probablement un rapport quelconque avec la situation de ton père, tu n'auras qu'à me prévenir et j'arrangerai ça.

— Toi, Séraphino ? demanda Francia, ses grands yeux pleins d'étonnement.

— Oui. Je t'en donne ma parole d'honneur. Maintenant, va te coucher, repose-toi, et pense que nous sommes de vrais amis, toi et moi. Va. »

Dans un grand mouvement d'émotion, Francia se tourna vers

Langelot et l'embrassa sur les deux joues. Puis elle s'enfuit. Il resta là un instant, à la suivre des yeux, le visage trempé des larmes de la jeune fille.

« Eh bien, murmura-t-il, avec un cynisme qu'il était loin de ressentir : voilà une bonne chose de faite. J'ai recruté une informatrice qui me sera dévouée. »

Il allait regagner sa cabine quand un son inattendu le cloua sur place.

Ô nuit enchantere-esse,
Divin ravissement…

chantait une magnifique voix de ténor, couvrant le grondement de la mer.

Langelot leva les yeux et vit que c'était Ricardo, perché sur l'échelle menant au sommet de la tour, qui faisait entendre ces sons prestigieux.

Langelot attendit la fin de l'air et applaudit de toutes ses forces.

« Ah ! c'est toi, Séraphino ! cria Ricardo. Tu es bien gentil de m'applaudir. Les autres me font taire dès qu'ils m'entendent. C'est pourquoi je chante quand tout le monde dort et que la mer les empêche de m'entendre.

— Avec une voix pareille, c'est un crime de faire du pa-pou, Ricardo.

— Je le sais bien. Si tu me fais engager à l'Opéra, je quitte Radio-Équipe demain. Enfin… j'essaie.

— « Tu essaies » ? Pourquoi ? Tu ne sais pas nager ?

— Ce n'est pas ça, mon vieux, soupira Ricardo. S'il ne s'agissait que de nager, je serais parti il y a longtemps. Ah ! tu me fais dire des sottises, tiens. J'aime mieux chanter. »

Et, à pleine voix, il commença :

« La fleur que tu m'avais jetée… »

Langelot n'insista pas et se dirigea vers sa cabine. Là, une surprise l'attendait.

5

LA CABINE semblait tout entière occupée par le corps dégingandé de Greg, plié en deux, et occupé à fouiller la valise de Langelot.

« Dis-moi ce que tu cherches, dit l'agent secret en s'adressant apparemment au postérieur anguleux de Greg tendu vers lui. Je trouverai peut-être plus vite que toi. »

Greg se releva, se cogna le crâne au plafond surbaissé et sourit bêtement.

« Euh..., dit-il, je viens de m'apercevoir que je n'avais pas emporté de pyjama et j'ai pensé que tu pourrais m'en prêter un.

— Étant donné nos tailles respectives, répondit Langelot, je crois que tu pourrais trouver un prétexte un peu plus convaincant pour fouiller dans mes affaires.

— Oh ! fit Greg, un pyjama, c'est toujours un peu flou.

— C'est toi qui m'as l'air flou, répliqua Langelot. J'ai une suggestion à te faire. Sors par la porte avant que je ne t'aie assez aplati pour te faire passer par la fenêtre. »

Greg s'assit sur le lit du dessous, prenant bien soin de se plier en deux pour ne pas heurter celui du dessus.

« Écoute, Séraphino, fit-il, j'ai autre chose à te proposer. Pourquoi ne deviendrions-nous pas une paire de bons copains ? Moi, je suis sans rancune. Toi, tu n'as pas à m'en vouloir. Et après tout, puisque nous sommes appelés à travailler ensemble, à partager la même chambre...

— La même chambre ?

— Hé oui. Il pleut dans ma cabine. Alors Haroun m'a dit de venir m'installer chez toi.

— Pourquoi pas chez Ricardo ?

— Il habite la cabine de Pierrot.

— Pourquoi pas chez Julio ? »

Greg fit un geste d'ignorance. Langelot, lui, commençait à comprendre les offres d'amitié de son ex-ennemi qui, visiblement, agissait sur ordre.

« Je commence à regretter d'avoir rapporté son micro à Haroun, marmonna-t-il. Comme mouchard, il ne pouvait pas être pire que toi, et, en tout cas, il prenait moins de place !

— Séraphino, dit Greg, l'air peiné, il ne faut pas me soupçonner de ce genre d'intentions. Jamais je ne te moucharderai. Au contraire. Si tu as des critiques à faire sur nos producteurs, tu peux avoir entière confiance en moi : je serai muet comme la tombe. Alors, c'est dit, nous sommes amis ? »

Langelot réfléchissait rapidement. Greg avait reçu l'ordre de l'amadouer pour pouvoir l'espionner : les producteurs commençaient à se méfier de leur jeune recrue, un peu trop turbulente et peut-être un peu trop compétente à leur gré. Montferrand l'avait prévu : une surveillance sans relâche allait entourer l'agent secret. Dans ces conditions, il ne servirait à rien de repousser les offres de Greg. Il valait mieux, au contraire, ne pas répéter avec lui l'erreur commise avec le micro.

« Moi, dit Langelot, je veux bien être ton copain, à une condition : il faut que tu me prouves ta sincérité. Jusqu'à maintenant, je te trouvais plutôt hostile : il faut que je puisse être sûr que tu as changé de sentiments.

— Tout ce que tu voudras ! s'écria Greg, ravi de voir que la mission reçue des producteurs s'annonçait facile.

— Eh bien, chaque fois que Francia aura un poisson à vider, tu le feras à sa place. D'accord ? »

Greg verdit.

« D'accord », balbutia-t-il enfin.

6

LE LENDEMAIN commença la routine de Radio-Équipe. Il fallait fournir aux auditeurs leur pâture quotidienne de musique vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et le personnel de la station s'y employait sans repos.

Peu d'émissions passaient en direct. En réalité, il s'agissait surtout de montages, réalisés de la façon suivante.

Les chanteurs hurlaient et trépignaient chacun dans un petit studio d'enregistrement, dont ils mettaient eux-mêmes le magnétophone en marche. Après avoir enregistré plusieurs chansons, ils les réécoutaient et découpaient la bande de façon que chaque tronçon ne contînt qu'une chanson. Ils portaient ensuite ces bandes à l'atelier de montage.

Les annonceurs procédaient de la même façon. Ils bavardaient de choses et d'autres pendant une heure, ayant soin de ménager dans leur bavardage des pauses, au niveau desquelles ils tranchaient ensuite la bande.

L'atelier de montage collait ensuite les bandes d'annonces et de chansons bout à bout et les remettait au studio d'émission qui les faisait passer sur les ondes.

On ne recourait au direct que pour la création de chansons nouvelles, pour les bulletins d'information, qu'Al démarquait en utilisant les bulletins des autres stations radio, et au cas où « les

conserves » manquaient.

Toute la publicité était pré-enregistrée, sauf les brèves mentions publicitaires que faisaient les annonceurs au cours de leurs bavardages d'introduction.

Tout le monde était chanteur, annonceur, monteur et technicien, à l'exception des trois producteurs qui ne chantaient pas. En revanche, c'étaient eux qui dirigeaient les répétitions des chansons et qui forçaient les chanteurs à en apprendre de nouvelles. En outre, ils les accompagnaient : Al à la batterie, au piano et à l'orgue électrique ; Haroun à la clarinette, à la trompette, au saxophone ; Rachid à la guitare électrique, à la contrebasse, au violon et au banjo. Ricardo faisait aussi du violon et de la contrebasse, quelquefois du trombone et du tuba ; Bibiche, de la guitare électrique. Les talents de Julio et de Francia furent vite mis à contribution : ils devaient gratter de la guitare pendant que Greg hurlait « pa-pou » ou qu'Al se lançait dans une improvisation à la batterie.

Avec tout cela, il ne restait plus beaucoup de temps pour la cuisine et le ménage, mais il fallait les faire néanmoins, et, sous la direction d'Al, responsable de l'intendance, on s'en acquittait tant bien que mal.

Le soir, on ne tenait plus debout : on s'effondrait sur son lit, en espérant passionnément que, le lendemain, la sonnerie de six heures tomberait en panne, ce qui n'arrivait jamais. Aiguë, déchirante, inexorable et ponctuelle, elle réveillait tout son monde quotidiennement, et il n'y avait plus qu'à se lever et à commencer une nouvelle journée.

Julio semblait maigrir de jour en jour. Le gros Haroun, le petit Al et le redoutable Rachid le houspillaient à qui mieux mieux, surtout pendant les répétitions, en lui criant :

« Plus vite ! Plus vite ! Du rythme ! On s'endort ! Plus vite ! Espèce de tortue, va ! »

Il ne protestait jamais, serrait les dents, et continuait à travailler, hurlant pa-pou sur les rythmes frénétiques donnés par la batterie d'Al.

Francia, elle, devenait de plus en plus pâle, d'autant plus qu'elle se pliait mal à la discipline de Radio-Équipe, et que les producteurs reprochaient non seulement à ses chansons de manquer de rythme, mais encore à sa soupe de manquer de sel, ou d'en avoir trop, selon les jours.

Plusieurs fois, elle menaça de partir. Alors Rachid se penchait vers elle ; un sourire cruel se peignait sur ses traits sculptés à la serpe, et il susurrait :

« Tu es vraiment sûre de vouloir partir, Francia ? Tu acceptes toutes les conséquences que tu risques… ? »

Elle, vaincue, lui jetait un regard de haine, et ne disait plus rien.

Langelot ne supportait pas sans mal l'atmosphère tendue de Radio-Équipe, mais ses capacités d'adaptation le servaient.

Le premier jour fut le plus difficile, car les trois producteurs à tour de rôle essayèrent de le faire chanter de la musique pa-pou qu'il ne connaissait pas.

Al se lassa le premier :

« Ce gars-là n'a aucun sens du rythme ! » déclara-t-il.

Haroun vint ensuite :

« Allez, Séraphino, montre-leur ce que tu sais faire. Sinon, nous allons avoir des ennuis avec Rachid, toi et moi. Après tout, c'est moi qui l'ai engagé. Et si Rachid n'est pas content… »

Langelot ne tomba pas dans le piège. À vrai dire, il aurait pu chanter beaucoup mieux qu'il ne le faisait, car les rythmes pa-pous commençaient à lui devenir familiers. Mais il était persuadé qu'on l'avait embauché pour ses qualités de judoka et de cambrioleur, et il pensait mieux servir sa mission en s'en tenant à ces talents anciens

plutôt que d'en acquérir de nouveaux. Plus il chanterait mal, plus vite les producteurs l'emploieraient dans les opérations secrètes pour lesquelles ils l'avaient engagé.

Haroun, découragé, fut remplacé par Rachid, qui entra dans le studio d'enregistrement, s'assit sur une chaise, alluma une cigarette et annonça :

« Je te donne une demi-heure pour apprendre à chanter correctement *Pa-pou de mon cœur*. Sinon…

— Sinon ? demanda Langelot de son ton le plus angélique.

— Sinon… tu verras.

— Mon petit Rachid, répondit Langelot, ravi de trouver une occasion de se reposer, tu piques ma curiosité. J'ai une demi-heure : je crois que je vais faire un petit somme. Après cela, je verrai ce que veut dire « sinon. »

Et l'agent secret s'étendit commodément sur la moquette, se mit trois partitions sous la nuque en guise d'oreiller et ferma les yeux.

Rachid sortit. Cinq minutes plus tard arrivait Haroun.

« Séraphino, va vite au studio d'émission. Tu dois annoncer en direct, à ma place. »

Assis devant le micro, dans un silence absolu, Langelot se trouva beaucoup mieux à son aise que les oreilles rompues par la batterie d'Al. Il empoigna le micro à deux mains, et, s'adressant à ses dizaines de milliers d'auditeurs inconnus, il commença :

« Bonjour, les filles ; bonjour, les gars. Je dis : "bonjour, les gars" par politesse, et "bonjour, les filles" par plaisir, vous vous en doutez. Je ne vous cache pas qu'en pensant à ces millions de jolies têtes blondes, brunes, châtaines et auburn qui m'écoutent, sans oublier les rousses – moi, il faut vous dire, j'ai un faible pour les rousses –, je suis ému. Je me dis : "Qu'est-ce que j'ai donc fait pour mériter de parler à tant de jolies tilles, à tant de gars sympa en même temps ?" Eh bien, laissez-moi vous rassurer tout de suite : je le mérite pleinement, car je suis devenu un pa-pou, un vrai de vrai, et ça, mes petits amis, c'est aussi difficile que de devenir souffleur de verre, commandeur de la Légion d'honneur, membre de l'Institut, vétérinaire spécialisé dans les serpents à sonnette, officier parachutiste, graphologue, cosmonaute et auteur de romans d'espionnage, tout cela simultanément. Si vous aviez entendu, il y a seulement une demi-heure, le gars Al, que vous trouvez

si gentil, me crier : “Accélère, accélère, du rythme, petit nigaud”, ou, il y a seulement un quart d’heure, le gars Haroun, qui a l’air de peser 90 kilos de sourires et d’indulgence, me chuchoter : “Du rythme, Séraphino, ou nous allons avoir des ennuis, toi et moi, avec les autorités”, ou si seulement vous aviez vu la tête que faisait le copain Rachid, il n’y a pas dix minutes, en m’écoutant répéter *Pa-pou de mon cœur* – que je ne désespère pas de vous interpréter un jour –, eh bien, vous sauriez qu’un chanteur pa-pou, ça mérite n’importe quoi : les palmes, la rosette, le pompon, et le reste. Tout ça pour vous annoncer le copain Ricardo, dans son inoubliable *À la bouche bouche bouche bouche bouche…* »

Ce début fut considéré comme acceptable, et, à partir de ce moment, la vie de Langelot sur le ponton devint moins dure. Il passait à annoncer, en direct ou en différé, tout le temps qu’il n’utilisait pas à essuyer la vaisselle, passer l’aspirateur et faire sa propre lessive.

Ce qui lui pesait le plus, c’était la surveillance incessante de Greg, à laquelle il se trouvait soumis. La nuit, Greg couchait dans sa chambre. Le matin, ils se levaient à la même heure, déjeunaient ensemble, faisaient du papou simultanément, se trouvaient affectés aux mêmes corvées, et ne se quittaient pour ainsi dire jamais.

« C’est à peine s’il me laisse prendre ma douche tout seul ! » se

plaignait Langelot.

Et, en effet, au sortir de la douche, il trouvait la sauterelle qui l'attendait, un sourire servile aux lèvres :

« Tu as pris une bonne douche, Séraphino ? Tu veux que je te porte ta serviette ? Ton savon ?... »

D'abord, Langelot essaya de tromper la vigilance de Greg, d'autant plus qu'il aurait bien aimé interroger Julio sur les paroles mystérieuses que le noiraud avait prononcées à la porte d'Auteuil, quand l'arrivée de Francia les avait interrompus. Mais ce fut peine perdue : la sauterelle ne dormait que d'un œil, ne mangeait que d'une dent, et si, parfois, elle quittait Langelot au seuil du studio d'émission ou d'enregistrement, c'est que l'un des trois producteurs y était.

Alors, l'agent secret tenta de dégoûter Greg, de lasser sa patience. Il ne le forçait pas seulement à vider le poisson qui formait le principal ordinaire du poste, mais il se faisait rendre par lui une infinité de services :

« Cire mes chaussures, Greg. Fais mon lit, Greg. Repasse ma chemise, Greg. »

Greg obéissait invariablement, si l'ordre donné ne le forçait pas à se séparer de Langelot. Mais il refusait de porter un disque au studio d'enregistrement, ou d'aller chercher un instrument de musique oublié sur le ponton.

« Allons-y ensemble, Séraphino. Je me suis pris d'une telle amitié pour toi que je ne peux pas te quitter. Il ne faut pas m'en vouloir, Séraphino. Pour moi, un copain, c'est à la vie à la mort. Je suis comme ça. »

Ce manège se déroulait sous l'œil amusé de Bibiche et de Ricardo qui, en leur qualité d'anciens, avaient su se créer quelques libertés. Au reste, ils se montraient bons camarades et attendaient seulement avec impatience le jour où Pierrot et Marinette rentreraient au poste et où une nouvelle expédition exigerait leur départ à tous les deux.

« De quelle expédition s'agit-il ? demanda Langelot, qui cherchait à accumuler le maximum d'informations sur Radio-Équipe.

— Je vais t'expliquer, dit Haroun, en repoussont son assiette et en allumant son cigare. De quoi crois-tu qu'une station comme la nôtre vit ?

— De publicité, je suppose.

— Précisément. Cette publicité, il faut la trouver. Donc, certains d'entre nous voyagent sans cesse, vont voir certains fabricants, et essaient de les persuader de faire de la publicité sur les ondes de Radio-Équipe. Ça t'amuserait, ce genre d'excursion ?

— Bah ! dit Langelot, feignant l'indifférence, ça vaudrait mieux que de voir la tête de Greg tous les matins.

— La prochaine fois, ce sera mon tour ! cria Ricardo, en cognant sur la table. Si vous envoyez Séraphino, ce ne sera pas juste !

— Ricardo, lui dit sévèrement Rachid, je crois que tu as intérêt à crier moins fort. Ce n'est pas ton avis ? »

Ricardo soupira et quitta la table en chantant à tue-tête :

« Asile héréditai-ai-re… »

Le quatrième jour, Al prit le bateau *Le Papou* dès le matin, et il revint après déjeuner, ramenant non seulement des provisions pour la semaine, mais encore Pierrot et Marinette, qui ne paraissaient pas précisément enchantés de regagner le ponton de la liberté.

Tandis qu'Al allait faire un solo de batterie en direct au studio d'émission. Haroun s'enferma avec les deux pa-pous qui rentraient d'opération.

Une heure plus tard, il fit appeler Langelot, que Greg accompagna affectueusement jusqu'à la porte du bureau.

7

« MON petit Séraphino, assieds-toi, commença le gros Haroun. Alors, te plais-tu à Radio-Équipe ? Tout va-t-il comme tu veux ?

— Tout est parfait, répondit Langelot. Je ne te promets pas de ne pas noyer Greg un de ces quatre matins, mais, pour le reste, je suis content. »

Haroun fit la moue comme il la faisait chaque fois que le petit Séraphino le tutoyait.

« Pierrot et Marinette viennent de rentrer, reprit-il. Je ne sais pas si tu l'as remarqué, mais Pierrot a les deux yeux au beurre noir.

— Je croyais que c'était son genre de beauté qui voulait ça.

— Pas exactement. C'est un de nos clients éventuels qui l'a mis dans cet état-là.

— Un marchand de punching-balls ?

— Non. Ce n'est pas précisément un marchand. C'est un inventeur. Et sa réaction est d'autant plus injuste que nous voulions lui rendre service pour rien.

— Un ingrat, quoi.

— Un ingrat. Est-ce que tu voudrais tenter ta chance auprès de lui ? Tu comprends, Ricardo te cédera volontiers son tour dès qu'il aura vu la tête de Pierrot. D'autre part, comme chanteur, je crois que Ricardo est tout de même un peu plus doué que toi. Enfin, je pense que l'inventeur en question sympathiserait avec toi plus facilement qu'avec

Ricardo ou Julio ou Greg.

— Tu pourrais aller le voir toi-même. Al ou Rachid pourraient y aller aussi.

— Non. Notre présence est indispensable ici. Et puis, si nous y allions nous-mêmes, l'inventeur risquerait de se prendre encore plus au sérieux qu'il ne le fait déjà. Accepte, tu nous rendras service.

— Moi, je ne dis jamais non.

— Bien. Je vais t'expliquer de quoi il s'agit. C'est confidentiel, et tu es prié de n'en parler à personne. Cet inventeur a créé un prototype d'hélicoptère individuel ou, si tu préfères, de motocyclette volante. Étant donné le taux de croissance de la population mondiale et l'état de la circulation dans toutes les grandes villes, il n'y a pas de doute que la motocyclette volante ne soit la solution de l'avenir.

« En fait, les Américains en possèdent déjà une, comme tu as pu le voir au cinéma. Mais elle n'est pas tout à fait au point : elle nécessite une énorme quantité de carburant, si bien que seul l'État peut se permettre de l'utiliser, pour son armée, pour ses pompiers, etc. Les particuliers, eux, aucune chance !

« Au contraire, notre inventeur a créé une moto qui n'est pas une vraie moto, c'est-à-dire qu'elle n'a pas de moteur, qu'elle se déplace selon le même principe que les fusées cosmiques, et qu'elle pourrait se montrer, à l'usage, au moins aussi économique qu'une moto roulante. Elle utilise un carburant et un comburant qui, si on les fabriquait en grande quantité, ne coûteraient pas plus cher que l'essence ordinaire… C'est intéressant, hein ?

— C'est passionnant.

— Bien entendu, la formule chimique du carburant et du comburant est secrète. En fait, c'est là précisément l'essentiel de l'invention dont je te parle. L'inventeur n'a réalisé jusqu'à présent qu'un seul exemplaire de moto volante, et il a réussi à obtenir en laboratoire une quantité limitée de carburant et de comburant. Pour lancer son invention sur le marché, il lui faut des fonds importants. Ces fonds, il les a demandés à l'État, qui, méfiant, les lui a refusés. Les Américains ont entendu parler de l'invention et ont fait des offres d'achat, mais le vieux maniaque est monté sur ses grands chevaux : « Mon invention, a-t-il dit, doit profiter à la jeunesse française d'abord ! » Résultat : il est dans une impasse, et son invention aussi.

— Comment sais-tu tout cela, Haroun ?

— Oh !..., répondit vaguement le producteur, je m'intéresse à ce genre de choses. Maintenant, voici ce que je propose, moi, à cet inventeur. Nous lancerons, au profit de son invention, une souscription sur les ondes de Radio-Équipe. Les gens qui voudront avoir une des premières motos volantes lui enverront de l'argent. Des sociétés de vente s'intéresseront à l'affaire. Quand il aura réuni assez d'argent, il pourra fabriquer ses motos industriellement. Et les jeunes pa-pous seront les premiers à voler dans le ciel. Ce n'est pas sensationnel ?

— Cela me paraît une excellente idée. Que lui demandons-nous en échange, à l'inventeur ?

— Rien du tout, figure-toi. Nous servons ici des marques françaises, c'est bien connu, et nous lançons cette campagne publicitaire pour que cette belle invention française reste à la France. Nous sommes des idéalistes. Bien sûr, avant de commencer cette campagne, nous voulons vérifier qu'il ne s'agit pas d'une fumisterie, mais d'une invention viable. Nous demandons par conséquent à l'inventeur de nous permettre de prendre connaissance de ses calculs. C'est bien le moins, tu ne trouves pas ? Nous n'allons pas donner la caution de Radio-Équipe à une escroquerie.

— Je l'espère bien.

— Tu comprends, n'est-ce pas, que nous sommes entièrement désintéressés dans cette affaire ? Elle ne profitera qu'à l'inventeur qui reste le propriétaire exclusif de son invention.

— Évidemment. S'il refuse, c'est un imbécile.

— En fait, il a déjà refusé. Comme je te l'ai dit, il a abîmé la physionomie de Pierrot et a déclaré qu'il en aurait fait autant à Marinette si la vieille galanterie française ne l'en empêchait. Il faut aller le voir et insister auprès de lui...

— Ce sera très amusant. Comment s'appelle-t-il, ton inventeur-boxeur ? »

Langelot posait la question, mais en réalité il avait déjà deviné.

« Il s'appelle M. Pernancoet, répondit Haroun, et il habite un vieux manoir au fin fond de la Bretagne. »

Langelot se leva.

« Quand est-ce que je pars ? » demanda-t-il.

Il se réjouissait déjà des quelques heures de liberté qui l'attendaient. Ne pas voir Greg pendant un jour au moins, quelle félicité ! En outre, l'agent secret allait enfin pouvoir prendre contact avec le S.N.I.F.

« Toi… et Greg, dit doucement Haroun, vous partirez demain matin. »

8

RACHID les conduisit en bateau au débarcadère. Là, ils prirent la D.S. et roulèrent jusqu'à Rennes où, à la grande surprise de Greg, Langelot, sur les fonds de mission qu'il avait reçus, commença par se faire teindre les cheveux en noir chez un coiffeur et par s'acheter une paire de lunettes de soleil.

« Eh bien, Greg, m'aimes-tu autant, maintenant que je suis un binoclard brun ?

— Ah ! oui, Séraphino. Je trouve que les cheveux bruns te vont aussi bien que les blonds. Et ces lunettes… tu sais, ça te donne un air d'agent secret, c'est formidable.

— Merci, merci, n'en jetez plus. Maintenant, viens déjeuner, Greg. »

Langelot parqua la D.S. devant un restaurant que le coiffeur lui avait recommandé comme le meilleur de Rennes.

« On ne devrait peut-être pas dépenser tant d'argent, murmura Greg timidement, en regardant le menu exposé à l'entrée.

— Haroun m'a donné cinq cents francs. Tu ne t'imagines tout de même pas que je vais lui rapporter un sou ?

— Mais écoute ! Nous ne sommes pas habillés pour déjeuner dans ce genre d'endroit. Avec ton blouson de plastique et mon chandail à col roulé…

— Il ne te plaît pas, mon blouson ?

— Mais si, Séraphino, il est très bien, très distingué même. Et

pourtant… »

Langelot ne l'écoutait plus : il montait le perron du restaurant. La sauterelle dut le suivre, bon gré mal gré.

Quand Greg vit les nappes damassées, les serviettes amidonnées, les cristaux, l'argenterie, et surtout les maîtres d'hôtel aux allures solennelles, il souffla une dernière fois à l'oreille de Langelot :

« Filons, pendant qu'il est temps… »

Langelot, lui, se faisait conduire à une table près de la fenêtre, et, compensant par la froideur du ton l'étrangeté de son costume, commençait à commander.

« Tu me laisses faire, n'est-ce pas, Greg ? Ça ne t'ennuie pas de manger des belons, suivies d'un homard à l'armoricaine – ou à l'américaine, comme tu voudras ? Maître d'hôtel, envoyez-moi le sommelier, s'il vous plaît. Sommelier, une bouteille de Heidsieck Monopole brut. Vous dites ? Celui qui coûte trente francs la bouteille, c'est bien cela. Excuse-moi, Greg, je vais aller me laver les mains. »

Mais Greg, si impressionné qu'il fût, ne perdait pas la tête :

« Bonne idée, dit-il. Tu penses toujours à tout, Séraphino. J'ai les mains sales, moi aussi. »

Et Langelot ne put s'éclipser pour téléphoner au S.N.I.F.

Après le déjeuner, et malgré le champagne, il en fut de même. Il ne servit de rien à Séraphino d'avoir oublié son blouson au vestiaire, de faire vérifier la pression de ses pneus, ni même d'aller visiter la cathédrale : la sauterelle, malgré une démarche quelque peu

zigzaguante, ne le lâcha pas d'une semelle. Sans doute, il eût été facile de semer l'ami Greg : mais cela n'aurait pas manqué d'exciter en lui des soupçons qu'il aurait certainement rapportés aux producteurs, et cela, il fallait l'éviter à tout prix.

Il était quatre heures de l'après-midi lorsque, au détour de la route qui serpentait à travers la lande, Langelot et son compagnon aperçurent une grosse ferme adossée à un donjon carré : le manoir Pernancoet.

Après avoir arrêté la D.S. devant la grille, qui était fermée, Langelot alla jeter un coup d'œil à la fenêtre du donjon : de nouveaux barreaux d'acier et des traces de ciment encore frais indiquaient une réparation récente.

Langelot revint à la grille, derrière laquelle aboyaient et bondissaient les chiens-loups qu'il connaissait déjà.

« Ils n'ont pas l'air commode… », murmura Greg.

Aussitôt, une idée germa dans l'esprit de Langelot. Si, ne fût-ce que pour quelques minutes, Greg le laissait seul avec M. Pernancoet, il pourrait demander au vieux Breton de transmettre un message au S.N.I.F.

« Tu devrais m'attendre dans la voiture, Greg. Comme cela tu ne risquerais rien.

— Oh ! non ! s'écria la sauterelle. J'ai bien trop peur qu'il ne t'arrive quelque chose sans moi. »

Ce fut l'énorme Tugduald, fusil de chasse en bandoulière, qui se montra de l'autre côté de la grille. Langelot le reconnut bien, mais, déguisé comme il l'était, il pensait que Tugduald, lui, ne le reconnaîtrait pas.

Après avoir calmé les chiens d'un mot, le futur parachutiste s'adressa aux visiteurs :

« Vous désirez ?

— Salut, lui dit Langelot. Mon copain et moi, on voudrait causer à ton paternel. »

Tugduald les dévisagea un bon moment. Greg baissa les yeux sous le regard inébranlable du jeune Pernancoet. Langelot lui sourit amicalement.

« Mon paternel, répondit enfin Tugduald avec le plus profond mépris, n'a pas de temps à perdre. »

Il cracha par terre pour souligner cette flatteuse déclaration, tourna les talons et disparut. Les chiens reprirent leur concert.

Langelot et Greg échangèrent un coup d'œil. Langelot tendit la main vers la sonnette et tira la poignée. Une clochette se mit à carillonner. Les garçons attendirent. Rien ne vint. Les chiens, furieux, bondissaient contre la grille. Au bout d'une minute, Langelot sonna encore.

Cette fois, ce fut Corentin, le futur vétérinaire, qui se montra.

« On voudrait parler à ton paternel », reprit Langelot.

Corentin, trapu et solide, toisa les inconnus.

« Allez, sois gentil, quoi. Va lui dire qu'on a besoin de le voir, insista Greg avec un sourire obséquieux.

— Je ne sais pas, répondit lentement Corentin, pourquoi vous vous permettez, messieurs, de me tutoyer. Quand vous gardiez les cochons,

c'était sans moi. »

Il leur tourna le dos et s'en alla. Les chiens, qui s'étaient tus, aboyèrent de plus belle. Greg et Langelot échangèrent un nouveau coup d'œil. Langelot sonna.

Il dut sonner trois fois avant d'obtenir une réponse. Ce fut Yan, l'homme des Eaux et Forêts, qui se présenta cette fois-ci.

« Écoutez, les gars, leur dit-il gentiment, vous perdez votre temps. Mes frères sont déjà en train de discuter pour savoir s'il sera plus amusant de vous mettre les chiens aux trousses ou de vous tirer dessus au petit plomb. Je vous conseille de filer.

— Nous avons une communication importante pour M. Pernancoet, répondit Langelot. Nous sommes ici par la volonté de Radio-Équipe et nous n'en partirons que par la force des baïonnettes. »

Yan soupira et s'éloigna. Apparemment, les cinq frères commençaient à trouver la chose drôle, car il ne fallut plus qu'un coup de sonnette à Langelot pour faire apparaître Hervé, l'étudiant de Grignon, brandissant un fusil de la guerre de 1870, baïonnette au canon.

« Voilà la baïonnette », annonça-t-il, en faisant mine d'en transpercer Greg, qui sauta en arrière précipitamment.

Quatre grands éclats de rire saluèrent cette reculade : vraisemblablement, la garnison de la ferme se tenait embusquée dans un endroit d'où elle pouvait voir sans être vue.

Langelot soupira, attendit le départ d'Hervé et sonna encore une fois.

« Il y a de l'espoir : tous les frères ont défilé sauf un, confia-t-il à Greg. Après celui-ci, ce sera le père.

— Comment sais-tu cela ? demanda Greg surpris.

— Le précédent nous a dit que ses quatre frères étaient en train de discuter pour savoir s'ils allaient nous tirer dessus.

— Tiens, je n'ai pas entendu quatre.

— Ouvre mieux tes oreilles, Greg. »

Intérieurement, Langelot pensait :

« Il faudra me méfier. J'ai dit un mot de trop… Et la sauterelle est moins bête qu'elle n'en a l'air. »

Le frère aîné condescendit enfin à venir à la grille. Il était grand, élancé, et son élégante veste de chasse contrastait avec les vêtements

de paysan que portaient ses cadets.

« Ces messieurs désirent ? demanda-t-il, en les détaillant de la tête aux pieds, d'un air extrêmement insolent.

— Faire une proposition intéressante à M. Pernancoet, dit Langelot.

— Mais certainement, fit le futur officier de marine. Je vais voir si mon noble père peut recevoir ces messieurs. Ces messieurs auront-ils l'obligeance de me remettre leurs cartes de visite ? »

Et il leur présenta un plateau d'argent que, jusque-là, il avait tenu caché sous sa veste.

De nouveaux éclats de rire saluèrent cette saillie. Greg parut horriblement vexé, mais Langelot ne se démonta pas.

« Bon, dit-il. Vous vous êtes bien amusés tous les cinq. Nous aussi. Maintenant, trêve de plaisanterie. Nous n'avons peut-être pas l'air d'envoyés du C.N.R.S., mais nous apportons tout de même de bonnes nouvelles à votre papa. Alors vous feriez aussi bien d'aller le prévenir. »

Sa prédiction se réalisa. M. Pernancoet finit par accepter de se déranger. Il portait une veste et un pantalon de velours côtelé et une espèce de calotte sur la tête, probablement pour tenir son incomparable cervelle au chaud.

« Que me voulez-vous, petits farceurs ?... demanda-t-il sévèrement à travers la grille.

— Monsieur, ne pourrions-nous pas entrer, pour vous exposer plus à l'aise… ?

— Je me trouve parfaitement à l'aise ici. Allons, exposez, exposez.

— Monsieur, nous représentons ici un organisme artistique que vos fils connaissent peut-être mieux que vous, Radio-Équipe.

— Ah ! papa, ce sont des Pa-pous, fit Yan, en se montrant à la tête de ses frères. Mais dites donc, je ne vous reconnais pas. Comment vous appelez-vous ?

— Je suis Séraphino et, cette grande sauterelle, c'est mon copain Greg.

— Papa, dit Yan, moi j'aime bien les Pa-pous. Je peux leur offrir du poiré ?

— Oui, prononça M. Pernancoet. Mais dans la cour. Je ne veux pas de Pa-pous dans ma maison, c'est compris ? »

La grille fut ouverte et les deux envoyés de Radio-Équipe dégustèrent un excellent poiré avec les Bretons. Mais lorsque Langelot fut passé aux choses sérieuses et eut proposé à M. Pernancoet de lancer une souscription à son profit, l'inventeur se redressa de toute sa petite taille et l'interrompit :

« Jeune homme, lui dit-il, ne vous donnez pas la peine de continuer. Ma cervelle a été éduquée, polie, enrichie, raffinée, assouplie, assaisonnée par la civilisation française et non par la barbarie pa-pou. Si je me dessaisis, ne serait-ce que pour quelques minutes, le temps de prendre quelques clichés, du cahier qui contient l'essentiel de ma découverte, qui me garantit que cette découverte ne profitera pas d'abord à une autre jeunesse qu'à celle de mon pays ? Qui me garantit que des bénéfices exorbitants n'en résulteront pas pour quelque société financière sans responsabilités morales ? Non, monsieur. Une invention aussi importante que la mienne doit être exploitée avec une marge bénéficiaire minimale ! Exploitée de façon à servir la nation et sa jeunesse, et non pas des intérêts privés.

« Vous êtes un Pa-pou. Un autre Pa-pou est venu me voir hier ; il était moins poli que vous et je me suis trouvé forcé de le corriger, si bien que je n'ai pas eu le temps de lui dire ce que je pensais de lui : j'étais trop occupé à le lui prouver. À vous, je vous le dirai.

« Monsieur, il y a deux jeunesses françaises. Une qui travaille, qui s'instruit, qui se bat quand il le faut, bref qui prépare l'avenir ; une

autre qui… qui pa-poufie, c'est-à-dire qui gaspille le présent. Vous m'avez l'air bien bâti et pas complètement idiot. Vous devriez avoir honte d'appartenir à la deuxième. Songez-y : vous êtes peut-être récupérable. Quant à votre camarade… »

M. Pernancoet fixa ses durs petits yeux de marin sur la sauterelle médusée.

« Quant à votre camarade, je voudrais bien me tromper, mais je pense qu'il est perdu. Pfft ! Tant pis ! La natalité française est en hausse. Nous pouvons nous permettre quelques accidents de fabrication.

« Et maintenant, si vous avez fini votre poiré, je vous serai reconnaissant de bien vouloir décamper au plus vite. Tugduald, la grille ! »

Les deux Pa-pous remontèrent en D.S., Langelot ravi d'avoir échoué, comme du reste, connaissant déjà le vieux Breton, il s'y attendait. Greg fort inquiet de l'accueil qu'ils auraient sur le ponton.

9

EN TRAVERSANT Rennes, ils s'arrêtèrent pour dîner dans le restaurant que Greg appelait déjà « le nôtre ». Vautré sur sa chaise, il proposa même quelques modifications au menu suggéré par Langelot et, s'adressant au maître d'hôtel, lui dit :

« Et tâchez de faire vite, mon ami. Nous sommes pressés. Ouille !... »

La dernière interjection ne s'adressait plus au serveur, mais à Langelot, qui venait de décocher dans le tibia de son compère un coup de pied magistral.

Au dessert :

« Ma foi, dit Greg, je sens que j'étais né pour la grande vie. Je ne voudrais pas dire du mal de Francia, mais, franchement, sa cuisine ne vaut pas celle d'ici. Tu ne trouves pas ?... Voyons, à quoi penses-tu, Séraphino ?

— Je pense, répondit Langelot, qu'avec un peu de chance Francia aurait pu être assise à ta place, et que ç'aurait été infiniment plus agréable. »

Ricardo les attendait au débarcadère, en chantant de toute la force de ses poumons :

Salut, demeure chaste et pure...

« Alors ? leur demanda-t-il.

— Échec sur toute la ligne, répondit Langelot, pensant qu'il n'était pas arrivé à se débarrasser de Greg pendant une minute.

— Mais si tu savais comme on mange bien, à Rennes ! » ajouta Greg.

Lorsqu'ils grimpèrent sur le ponton, ce fut Francia qui les accueillit.

« Comme tu es laid, Séraphino ! Je ne t'aime pas du tout, avec des cheveux noirs.

— Moi qui m'étais teint pour te plaire ! » soupira Langelot.

Haroun, Al et Rachid étaient réunis dans le bureau. Ils levèrent des yeux anxieux sur Séraphino et Greg qui entraient.

« Eh bien ? questionna Haroun.

— Eh bien, notre physionomie est intacte, répondit Langelot. Greg a même grossi de trois kilos. Voici huit centimes, la monnaie de vos cinq cents francs. Pour le reste, Pernancoet nous a… poliment éconduits.

— Tu n'as pas insisté ? demanda Rachid en se rongeant les ongles.

— J'ai insisté, mais, que voulez-vous ? Ce n'est pas pour rien que les Bretons ont certaine réputation d'obstination… »

Haroun alluma un cigare. Al dit :

« Faut que j'aille me détendre les nerfs. »

Et il courut au studio d'émission, où il donna un solo de batterie particulièrement inspiré.

Haroun et Rachid se concertèrent du regard.

« C'est bon, prononça le jersey rouge. Vous pouvez aller vous reposer. »

Langelot, suivi de l'inévitable Greg, regagna sa cabine.

« Du moins, pensait-il, n'ai-je pas réussi à remettre entre les mains des Pa-pous un secret auquel le professeur Propergol et Snif lui-même semblent attacher une drôle d'importance. Pour le reste, la situation me paraît plutôt confuse. Qu'est-ce en réalité que Radio-Équipe ? Pourquoi ses producteurs s'intéressent-ils à la formule du carburant et du comburant de la moto volante du père Pernancoet ? Pourquoi ont-ils recruté des gars comme Greg et Julio ? Ai-je raison de penser que c'est parce que son père est conseiller du C.N.R.S. que Francia a été embauchée ?… Qui est le chef réel, ici ? Est-ce Rachid, Haroun ou Al ?… Je suis en plein cirage. »

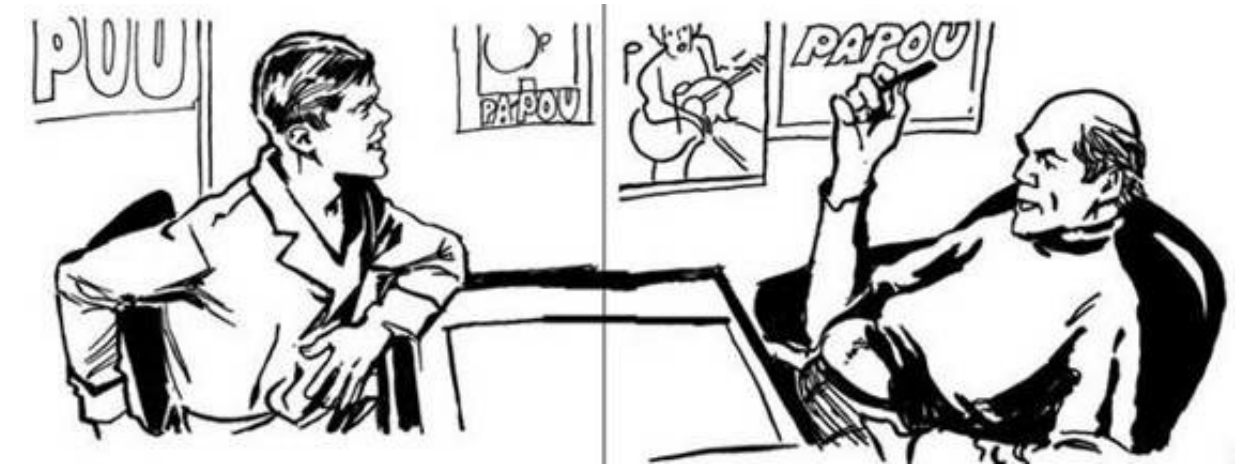
Il venait de se coucher quand la porte s'ouvrit.

« Séraphino ! appela Al. On t'attend au bureau.

— Moi aussi ? demanda Greg.
— Non. Pas toi.
— Tant mieux. Je me sens un peu lourd… »

Se demandant ce que cette convocation tardive pouvait signifier, Langelot, en pyjama, se présenta au bureau. Allait-on lui reprocher ses activités de la journée ? Avait-on découvert qu'il appartenait au S.N.I.F. ?

Haroun était seul, renversé dans son fauteuil, son jersey rouge remonté sur sa poitrine, si bien qu'on pouvait voir son gros ventre, jaunâtre et velu.



« Séraphino, dit-il, Rachid n'est pas content de toi.
— Ça me fait de la peine pour lui, répondit Langelot.
— Mais, à ma demande, il a accepté de te donner une dernière chance.
— Trop aimable.
— Nous avons décidé de faire le bonheur de Pernancoet malgré lui.
— Écoute, dit Langelot, ne te fais pas de souci pour la sauce. Sers-moi les faits tout crus. Je ne suis pas exactement un enfant de chœur, moi non plus. Tu sais cela, n'est-ce pas ?
— Bien, fit Haroun. Nous gagnerons du temps, comme cela. Pernancoet a consigné ses calculs et ses formules dans un carnet noir caché dans son laboratoire. Il nous faut ce carnet. Ou plutôt une photocopie.
— Rien que cela ! s'écria Langelot. Et pourquoi ? Tu as envie d'avoir ta petite moto volante avant tout le monde ? Moi aussi, j'en aimerais bien une. Pour aller se promener le dimanche, ce ne serait pas mal.

— Tu me feras le plaisir de considérer que nos raisons ne te concernent pas, mon petit Auguste. Toi, tu es un exécutant. Compris ?

— Et qu'est-ce que je suis chargé d'exécuter ?

— Un coup de main sur le carnet.

— Tu m'en diras tant ! » fit Langelot.

Tous ses soupçons se vérifiaient : il avait été engagé pour remplir des missions d'un genre très particulier et qui n'avaient rien à voir avec le pa-pou. Était-ce une coïncidence si la première avait pour objet un secret qu'il avait protégé huit jours plus tôt ?

« Combien me donnera-t-on ? demanda-t-il pour gagner du temps.

— Mille francs.

— Tu veux rire.

— Séraphino, tu as été engagé à Radio-Équipe et tu… Bon. Disons deux mille.

— Cinq mille d'avance, que je pourrai déposer dans une banque à mon nom. »

Haroun secoua la tête.

« J'aime autant te le dire tout de suite. Ce n'est pas comme ça que nous fonctionnons ici. Si tu refuses, il va falloir que je te laisse t'expliquer avec Rachid. Et comme je t'ai déjà mis au courant plus qu'il me convient, il se peut très bien que Rachid…

— Cesse de me menacer avec ton Rachid. La plupart du temps, il est plus raisonnable que toi, Haroun. Je ne demande pas mieux que de m'expliquer avec lui. »

Haroun haussa les épaules.

« Comme tu voudras. »

Il sortit, laissant Langelot seul, et plutôt perplexe. En exigeant de voir Rachid, il s'était mis dans une situation précaire. Il l'avait fait pour essayer d'obtenir un surcroît d'information sur les méthodes des producteurs, comme sa mission le voulait. Mais maintenant, il lui faudrait probablement répondre oui ou non : soit s'exposer à des représailles qui mettraient en péril à la fois sa vie et sa mission, soit accepter de livrer à des bandits le précieux secret de la moto volante.

Rachid entra, la cigarette au bec, se percha sur le bureau et dévisagea Langelot d'un air sarcastique.

10

« ALORS, dit-il, tu veux cinq mille francs pour nous rendre un petit service ?

— Oui, répondit Langelot, qui voulait surtout savoir à combien Radio-Équipe estimait le secret du sieur Pernancoet.

— Et d'avance ?

— D'avance, évidemment.

— Mon petit gars, je te donne exactement trente secondes pour chanter un autre air. »

Rachid se leva, alla à un fichier métallique et l'ouvrit avec une clef qu'il tira de sa poche. Il y prit un classeur. Il revint au bureau.

« Dans ce classeur, dit-il, j'ai de quoi t'envoyer pour dix ans aux travaux forcés. »

Langelot n'avait pas la moindre idée de ce que pouvait contenir le mystérieux dossier. Pour qui Rachid le prenait-il ? Mais il cacha sa surprise.

« Oh ! dix ans, fit-il modestement. Faut pas exagérer.

— Dix ans pour le moins, répliqua Rachid. Car je te soupçonne fort, mon petit Auguste, d'être un récidiviste. »

Il jeta le classeur sur la table, ouvert. L'agent secret vit alors qu'il contenait une série de photos le représentant, lui, Langelot, en train d'ouvrir un coffre-fort au moyen d'un stéthoscope électronique.

Quel imbécile il avait été ! Il aurait dû prévoir chez Esclarmundo un second système de protection, sans doute une caméra automatique à infrarouge, dissimulée dans le placard où se trouvait le coffre de l'impresario.

« Pourvu, pensa-t-il, que je n'aie pas été photographié en train de prendre moi-même des photos du cahier de chansons ! »

Il parcourut rapidement la collection de clichés : le dernier le montrait occupé à retirer le cahier du coffre. Il respira plus librement.

« Esclarmundo possédait une caméra entrant en action à l'ouverture du placard, expliqua Rachid. Il t'a fait suivre. Il sait que tu es un des nôtres. Il est entré en contact avec nous. Il voulait porter plainte contre toi. Haroun, qui a de l'amitié pour toi, lui a fait entendre raison, ce qui, évidemment, nous a coûté une somme considérable. En fait, nous avons racheté ces photos. Il nous suffira de les lui rendre pour qu'il te fasse fourrer immédiatement en prison. Tu me suis ? »

Langelot baissa la tête, comme s'il s'avouait vaincu. En réalité, il était fort dépité de s'être laissé photographier, mais toute l'histoire ne lui paraissait pas nette.

Un sourire triomphant apparut sur les traits cruels de Rachid.

« Alors maintenant, mon petit Auguste, nous te tenons. Tu es à nous. Au moindre écart, tu retournes d'où tu viens. Et quant à te faire payer, il n'y faut pas compter. Pas pour l'instant. Il faut que tu nous rembourses d'abord ce que tu nous dois. C'est juste ? Réponds ! C'est juste, oui ou non ?

— C'est juste, marmonna Langelot sans lever les yeux.

— Bien, fit Rachid, rangeant le dossier dans le fichier qu'il referma à clef. Alors maintenant, tu n'as plus d'objections à nous faire ? Tu nous rapporteras le carnet noir de Pernancoet ?

— Pourquoi n'allez-vous pas vous-même le chercher, monsieur Rachid ? demanda Langelot d'un ton humble. Je suis sûr que vous êtes plus doué que moi, comme voleur.

— Il n'en est pas question, répliqua l'autre. Nous, nous sommes l'état-major. Et toi, tu ne te débrouilles pas mal du tout. Presque aussi bien que Jacky.

— Qui est Jacky ?

— Jacky *était* un petit pa-pou très sympathique. Un ancien professionnel du coffre-fort. Un jour, il a essayé de passer des

renseignements sur Radio-Équipe à un service de contre-espionnage.

— Et alors ? demanda Langelot, le plus innocemment du monde.

— Il lui est arrivé un accident, dit Rachid. Il est tombé à la mer. Les petits poissons l'ont mangé. Je te laisse la nuit pour réfléchir. Demain matin, tu me diras si tu as un plan pour t'emparer du petit carnet. Et je te conseille d'en avoir un, de plan ! Tu peux disposer. »

Langelot sortit du bureau, la tête basse.

Il croyait avoir compris comment fonctionnait l'organisation de renseignement que camouflait le poste pirate de Radio-Équipe. Mais plusieurs points lui demeuraient encore obscurs, et, en particulier, le principal : au profit de qui travaillait le triumvirat Haroun-Al-Rachid ?

Les autres questions étaient les suivantes :

— En admettant que Haroun était le gant de velours et Rachid la main de fer de l'association, quelles étaient les fonctions précises d'Al ?

— Pourquoi une couverture aussi coûteuse que celle d'une radio pirate avait-elle été créée ?

— Quel était le service de contre-espionnage qui s'intéressait aux activités de Radio-Équipe ? Le S.D.E.C.E. ? La D.S.T. ?

Au fait, ces questions-là pouvaient attendre. Mais il y avait un problème qui exigeait une solution immédiate : comment donner aux producteurs l'impression qu'il travaillait pour eux, sans pour autant leur livrer le secret de la moto volante ?

« Si je feins d'échouer, ils peuvent soupçonner ma bonne volonté, mais surtout je bute dans une impasse. Tandis que si je feins de réussir, j'apprendrai peut-être pour qui ces gens travaillent… »

Il passa deux heures à réfléchir, puis, ayant mis au point les détails de son opération, il s'endormit satisfait de lui-même : il allait jouer serré, mais cela lui avait toujours réussi jusqu'à présent.

Il ne savait pas quelles difficultés supplémentaires allaient s'ajouter à celles qu'il avait prévues, et qu'il lui faudrait compter non seulement avec Pernancoet et ses fils d'une part, et Haroun-Al-Rachid de l'autre, mais encore avec son propre service !

11

LE CAPITAINE Mousteyrac entra dans le bureau du capitaine Montferrand. Les deux hommes avaient, l'un pour l'autre, plus d'estime réciproque que d'amitié.

« Vous avez demandé à me voir ? dit Montferrand en bourrant sa pipe. Essayons d'être brefs, voulez-vous ? Ce SPHINX nous donne du fil à retordre.

— Quel SPHINX ? demanda Mousteyrac.

— Vous aurez probablement l'occasion de travailler bientôt sur cette affaire, qui m'occupe pour le moment la plupart de mes agents, sans que je puisse obtenir un seul renseignement sérieux. Le SPHINX est un groupement très puissant, dont parlent actuellement tous les rapports de la D.S.T.[3], tous ceux de la Sdèke[4], et la plupart des nôtres.

— Qu'en disent-ils ? »

Montferrand haussa les épaules.

« C'est une organisation d'espionnage plus dangereuse que toutes celles auxquelles nous nous sommes heurtés jusqu'à présent. Pour quel pays travaille-t-elle ? Mystère. Il est clair cependant que ce n'est pas un simple bureau d'espionnage industriel. Asseyez-vous donc et parlons de ce qui vous amène. »

Mais Mousteyrac ne s'assit pas. Il se mit à marcher de long en large, et, par phrases saccadées, commença à s'expliquer :

« Mon capitaine, j'ai une confession à vous faire. Il y a déjà deux ou trois mois qu'un poste pirate, Radio-Équipe, me casse les oreilles.

— Pourquoi l'écoutez-vous ?

— Parce que, mon capitaine, j'ai du flair, et qu'à Radio-Équipe je flaire du vilain. J'ai fait accroire à tout le monde que j'adore le pa-pou, et je me gorge de pa-pou du matin au soir. C'est horrible : j'en ai des migraines et des indigestions. J'avais même, sur ma propre initiative, pris contact avec l'un des chanteurs de la station, qui m'avait promis des renseignements. C'était un ancien cambrioleur, évadé de la Santé, et j'avais barre sur lui. Eh bien, voilà trois semaines que ce Jacky a disparu. Il ne chante plus jamais en direct. Je me demande s'il ne lui est pas arrivé un accident. »

Montferrand, le sourcil froncé, tirait sur sa pipe. Mousteyrac, il le savait, était un des officiers les plus compétents du service. Mais pourquoi s'obstinait-il toujours à jouer « cavalier seul » ? Pour l'instant, il fallait surtout l'empêcher de prendre des initiatives concernant Radio-Équipe puisque cette mission avait été confiée à Langelot, ce que Montferrand et Charles étaient seuls à savoir.

« Mon capitaine, prononça enfin le chef, vous savez qu'il vous est rigoureusement interdit de recruter des informateurs pour votre propre compte. Je vous remercie toutefois de m'avoir mis au courant de vos soupçons et de la disparition de cet informateur.

« Je suis d'ailleurs content de vous voir, car j'ai ici une affaire qui sera tout à fait dans vos cordes. Depuis l'incident de la semaine dernière, et sur les conseils du professeur Propergol, le C.N.R.S. semble s'intéresser très sérieusement à l'engin inventé par Pernancoet. Nous avons reçu l'ordre d'en assurer la protection. Je ne peux pas vous donner de personnel, mais vous connaissez déjà les lieux. Retournez-y. Battez un peu le terrain autour du manoir. Voyez s'il y a des individus suspects dans la région. Capturez tout ce qui se présente et, s'il le faut pour la protection de l'engin, tirez ! »

Le capitaine Mousteyrac s'épanouit.

« Voilà une mission comme je les aime, déclara-t-il. J'espère qu'il y aura beaucoup d'amateurs.

— Le nom code de la mission sera *Terre-neuvas*. Emportez un poste de radio et restez en contact. Entendez-vous avec les Transmissions pour les heures de vacations. Je vous remercie. »

12

LANGELOT achevait l'exposé de son plan. Les trois producteurs l'écoutaient attentivement.

« ... Quant aux fournitures dont j'aurai besoin, en voici la liste :

— une trousse de cambrioleur ;

— plusieurs carnets noirs de divers formats, car je vous répète que je ne suis pas photographe et ce serait trop bête de manquer l'opération pour une histoire de photocopies ratées ;

— une dose de somnifère soluble dans l'eau chaude, garanti sans danger, suffisante pour endormir six hommes et autant de chiens ;

— une mallette pleine de savonnettes et de paquets de lessive Jeune ;

— une mallette presque identique, pleine de morceaux de plastic, enveloppés dans des emballages de savonnettes et de lessive Jeune ; elle contiendra en outre une boîte de détonateurs, un exploseur à pile, du cordeau détonant, pour le cas où nous ne pourrions pas ouvrir une porte ou percer un mur ;

— deux torches électriques ;

— une voiture ;

— une bicyclette ;

— Francia ;

un point, c'est tout. »

Les producteurs s'entre-regardèrent, opinèrent de la tête.

« Accordé, dit Rachid.

— On te donnera même un petit supplément, ajouta Al.

— Tu auras Greg comme garde-du-corps ! » conclut Haroun.

Langelot savait qu'on se méfiait de lui. Il avait prévu cette précaution. Il dit :

« C'est entendu. Il me fera rire pendant que j'attendrai. »

Al se leva pour aller chercher Francia et revint avec elle. La jeune fille jeta un regard inquiet autour d'elle et resta debout près de la porte.

« Explique-lui ce que tu attends d'elle, dit Haroun à Langelot. Mignonne, écoute bien. »

Langelot exposa son plan une fois de plus. Pendant qu'il parlait, les joues naturellement pâles de Francia rougissaient à vue d'œil. Enfin, elle l'interrompit :

« Quoi ? Tu veux que j'abuse de la confiance, de la courtoisie d'un vieil homme pour que tu puisses le voler ? Que je me fasse recevoir à sa table et que j'empoisonne le repas qu'il me servira ? Jamais, jamais, jamais ! Prenez quelqu'un d'autre si vous trouvez une personne assez basse pour consentir.

— Qui d'autre ? demanda Haroun. Séraphino nous assure que tout le ménage du Breton est composé de garçons. Dans ces conditions, il est clair qu'une fille réussira mieux.

— Demandez à Bibiche. Demandez à Marinette. Elles ont l'habitude de voler pour vous, peut-être.

— Mais voyons, puisqu'on t'explique qu'on veut simplement faire le bonheur du vieux malgré lui…

— Je suis moins sotte que vous ne croyez. Je vous ai dit : jamais. »

Haroun jeta un coup d'œil à Rachid qui s'avança, son sourire cruel au coin des lèvres.

« Tu oublies, ma petite fille, que tu es une plagiaire. Un mot de moi à la police, et tu vas en prison. Ta famille est déshonorée. Ton père…

— Ça m'est égal ! lui cria Francia, ses grands yeux noirs débordant de mépris. Faites ce que vous voudrez. Je ne tromperai pas ce vieil homme. Je me ferai tuer plutôt.

— Idiote ! siffla Rachid. Il faudra bien que tu… »

Langelot lui coupa la parole.

« N'insiste pas, grand malin, lui dit-il. Autrement, elle finira par

accepter et, dès qu'elle sera chez le vieux, elle n'aura rien de plus pressé que de tout lui dire. Moi, j'ai certains renseignements sur Mlle Françoise Magloire qui risquent de ne pas être de son goût. Je me fais fort de la convaincre. Laissez-moi seul avec elle pendant cinq minutes au milieu du ponton, loin de vos micros cachés, et vous jugerez du résultat. »

Les producteurs s'entre-regardèrent et inclinèrent la tête. Langelot et Francia sortirent et allèrent se placer au milieu du ponton. De loin, le triumvirat les observait.

« Monsieur Pichenet, dit Francia à Langelot, les yeux étincelants, je vous méprise. Vous n'avez aucun renseignement sur moi. Et même si vous en aviez, je refuserais de duper cet homme… »

Le refus de Francia, Langelot l'avait prévu aussi. Mais il avait insisté pour que ce fût Francia qui l'accompagnât : Pernancoet, avait-il fait remarquer, connaissait déjà Marinette ; quant à Bibiche, elle n'avait pas le genre attendrissant.

« Ma petite Francia, lui dit-il, écoute-moi bien. Je vais remettre ma

vie entre tes mains.

« Je ne suis pas Auguste Pichenet. Je suis un officier des services secrets. Ma mission consiste à découvrir les machinations secrètes de Radio-Équipe. Tu sais bien que je n'ai pas été engagé comme chanteur, mais comme homme de main.

« Avant de m'embaucher, on m'a fait passer un petit examen de cambriolage. En même temps, on a fait le nécessaire pour me compromettre. Il s'agissait – j'aurais dû le deviner il y a longtemps – d'un cambriolage fictif, pendant lequel j'ai été photographié à plusieurs reprises. Les photos ont ensuite été remises à Haroun-Al-Rachid par la fausse victime (qui avait même laissé sa porte ouverte pour me faciliter les choses). Résultat : nos chers producteurs, à la moindre incartade, me menacent de la police et s'imaginent que je me crois à leur merci.

« De ton côté, tu ne risques rien. Ils sont beaucoup trop malins pour attirer sur eux-mêmes l'attention de la police en te dénonçant. D'ailleurs, tu n'es pas vraiment coupable. Enfin, quand je dis que tu ne risques rien… Ils peuvent toujours combiner un petit accident, comme ils l'ont déjà fait pour un certain Jacky.

« Bien. Maintenant, mon projet. Évidemment, je n'ai pas l'intention de leur remettre le véritable carnet noir. À un certain moment, j'opérerai une substitution. Cela fait, j'essaierai de percer le secret de leurs communications avec leurs chefs, et je considérerai ma mission comme terminée : nous nous enfuirons ensemble.

« Au cas où tu refuserais de m'aider… je refuserais aussi d'aller cambrioler Pernancoet, car, sans ton aide, je ne pourrais pas le faire sans lui causer vraiment de tort. Je ne pourrais pas non plus rapporter ici ce lot de plastic : or, n'ayant pas d'armes et ne pouvant m'en procurer, j'aimerais bien avoir un peu d'explosif pour notre défense, au cas où nous serions découverts. Admettons que nous refusions tous les deux : un double accident s'ensuit probablement, toi et moi, nous disparaissons, ma mission est manquée, Radio-Équipe continue à exploiter les inventeurs français en général et le père Pernancoet en particulier, car Haroun-Al-Rachid lui dépêchent un cambrioleur moins scrupuleux que moi.

« Alors, choisis. Ou tu me fais confiance. Ou tu vas immédiatement me dénoncer aux producteurs, car ce sera le seul moyen pour toi de mériter la leur. »

Langelot n'aurait pas été agent secret s'il n'avait eu, d'instinct, le talent de juger les hommes. Il pensait connaître Francia ; il croyait que la jeune fille se fierait à lui et accepterait d'agir sous sa direction. Il ne se trompait pas.

Elle leva sur lui des yeux noirs où luisait, non plus la colère, mais une admiration passionnée.

« Dis-moi, lui demanda-t-elle, ton nom et ton grade. »

Il se présenta :

« Sous-lieutenant Langelot, des Services secrets. »

Elle lui tendit ses deux mains.

« À tes ordres, mon lieutenant ! » murmura-t-elle en lui souriant.

13

LA JOURNÉE s'écoula en préparatifs. Le lendemain, après un déjeuner que, pour une fois, avait préparé Marinette – et ses talents culinaires étaient nettement supérieurs à ceux de Francia –, *Le Papou,* piloté par Haroun en personne, déposa Langelot, Francia et Greg, au pied de la falaise.

« Je reviendrai à minuit, précisa le jersey rouge. Vous avez toutes les fournitures, n'est-ce pas ? Sauf la bicyclette, qui est dans la D.S. »

Le petit yacht vira de bord et s'éloigna. Les trois jeunes gens commencèrent l'ascension de la falaise. Si Greg n'avait pas été là, Langelot et Francia auraient pu se considérer comme libres, mais ils savaient que Greg épiait leur moindre geste et qu'ils ne devaient exciter eu lui aucun soupçon. Du moins l'avait-on chargé des fournitures.

« Je monte devant ? demanda Greg, en arrivant au garage.

— Devant ? se récria Langelot. Tu n'y penses pas. D'abord, tu seras beaucoup mieux derrière pour nous surveiller. Ensuite, sans vouloir te vexer, à choisir entre le profil de Francia et le tien, ce n'est pas le tien que je préfère. »

On roula à travers la campagne bretonne. La conversation ne s'engageait pas.

En arrivant à Rennes :

« Dommage qu'on ait déjà déjeuné, aujourd'hui », remarqua Greg,

mais personne ne lui répondit.

Une pluie fine zébrait l'air. Langelot, tout en conduisant, essayait de prévoir tous les événements possibles. N'y parvenant pas, il décida de se fier à son intuition, quand le moment d'agir arriverait. Une chose l'inquiétait cependant : de quelle longueur était le texte chimique et mathématique que contenait le fameux carnet noir ? De cette longueur dépendait en partie le succès de son plan.

Il était cinq heures lorsque, à travers le rideau de pluie oblique qui tombait, Langelot reconnut le calvaire qu'il avait remarqué une semaine plus tôt, et à la vue duquel Mousteyrac avait imposé silence à Bibiche, en train de chanter :

Bibiche, c'est moi,
Mais ça ne fait rien :
Bibiche et moi,
On s'entend bien.

Lointaine époque, quand Bibiche n'était encore pour Langelot qu'un nom et une voix !

Il arrêta la voiture trois cents mètres plus loin, et se tourna vers Francia :

« Maintenant, ma petite fille, tu navigues toute seule. Le premier chemin creux sur ta droite. Ensuite, tout droit. Tu as bien compris ce que tu as à faire ? »

Francia, qui attendait nerveusement cet instant, frissonna de tout son corps. Elle ne trouva même pas la force de répondre, mais inclina simplement la tête.

Langelot descendit de voiture avec elle, détacha la bicyclette violette fixée sur la galerie, ficela les deux mallettes sur le porte-bagages, et tint le guidon pour que Francia pût s'installer confortablement.

Greg avait baissé la vitre, et écoutait attentivement, sans vouloir se mouiller en descendant.

Langelot donna une petite tape dans le dos de Francia.

« Allez, Françoise, lui dit-il, du courage ! Tu sais comme c'est important, ce que tu es en train de faire. »

Et il ajouta, en souriant :

« Je te ferai avoir une décoration.

— Ha ! ha ! » ricana Greg.

Francia jeta un dernier regard à Langelot et démarra. Bientôt, elle ne fut plus qu'une petite silhouette noire – pantalon noir, blouson noir, longs cheveux noirs – pédalant sous la pluie.

Langelot remonta en voiture, et reprit la direction de Rennes. Il était inutile d'attirer l'attention sur une voiture solitaire parquée au bord de la route.

Francia, cependant, roulait vers le manoir Pernancoet.

Une semaine plus tôt, elle était simplement une jeune fille qui s'ennuyait et qui avait décidé de devenir célèbre en chantant des chansons. Aujourd'hui, elle se trouvait en train d'accomplir une mission secrète dans laquelle elle risquait sa vie. Elle allait devoir faire appel à toute son ingéniosité, à toute sa ruse naturelle, pour tromper des gens qu'elle ne connaissait pas, afin de les sauver d'une tromperie infiniment plus grave.

Elle se demanda un instant si elle ne rêvait pas.

« Non, se répondit-elle. Je suis bien éveillée. Et je travaille pour ce brave, ce sympathique, cet intelligent, cet adorable sous-lieutenant Langelot. Je veux qu'il soit content de moi. »

Elle n'eut pas de mal à trouver son chemin.

Lorsque le donjon des Pernancoet fut en vue, elle s'arrêta, descendit, plaça sa bicyclette en face d'un arbre, et la précipita contre lui à plusieurs reprises. Lorsque la roue avant fut convenablement voilée, elle prit une grosse pierre et la jeta plusieurs fois contre la même roue, de façon à la casser complètement. Ensuite, elle se jeta à terre, se roula dans la boue, et, comme elle était une fille consciencieuse, alla même jusqu'à s'égratigner les mains et le visage avec des pierres tranchantes.

Cela fait, elle se remit debout, prit la bicyclette par le guidon, et se dirigea résolument vers le manoir.

Les chiens signalèrent son arrivée, mais elle n'eut même pas à donner un coup de sonnette, pour que les cinq frères lui ouvrissent la grille.

« Pauvre petite fille ! s'écria Yan.

— Elle est tombée de vélo ! constata intelligemment Tugduald.

— Il faut voir si elle n'est pas blessée, dit Corentin.

— N'ayez pas peur de nous, ni de nos chiens, recommanda Yan. Nous ne sommes pas aussi méchants que nous en avons l'air.

— Mademoiselle, donnez-vous la peine d'entrer, prononça Hervé en s'inclinant.

— Nous avons ce qu'il faut pour vous soigner, précisa Corentin.

— La preuve : mon frère est vétérinaire ! » remarqua Tugduald.

Francia découvrit qu'il n'y avait rien de plus facile que de mener à bien une mission de ce genre : il suffisait de se montrer charmante, ce qui lui était assez naturel.

« Je ne crois pas être blessée, dit-elle, mais mon pauvre vélo, il en a pris un coup. Je suis tombée en descendant la petite côte. Pourriez-vous me donner un peu d'eau ? J'aimerais me débarbouiller. »

Les cinq garçons la conduisirent à la cuisine, puis se retirèrent discrètement. Sur une vieille cuisinière de fonte mijotait une soupe dans une immense marmite, de fonte également.

Francia vérifia que les rideaux de la cuisine étaient tirés, puis, le cœur battant, elle prit dans sa poche un sachet qu'elle vida dans la marmite, pensant qu'il devait s'agir de la pâtée pour les chiens.

Elle se débarbouilla ensuite, sans cesser de se demander si elle était une grande criminelle, une grande héroïne, ou les deux à la fois. Elle rentra ensuite dans la salle et se déclara prête à repartir.

M. Pernancoet en personne était venu voir l'étrangère.

« Partir, ma chère demoiselle ! Mais il n'y faut pas songer. Votre machine est complètement inutilisable. J'espère au contraire que vous nous ferez le plaisir de souper avec nous, et de passer la nuit sous mon

toit. Demain, Yan ira chercher une nouvelle roue au bourg, et tâchera de réparer votre engin. Si vous avez un message à faire tenir à vos parents ou à quelque autre personne, Tugduald se fera un plaisir de faire un saut à vélo jusqu'au poste téléphonique le plus proche, qui n'est distant que de cinq kilomètres…

— Ah ! monsieur, vous êtes trop bon ! s'écria Francia. Pensez-vous que je doive vraiment accepter votre offre ?

— Mademoiselle, n'en doutez pas. Tugduald…

— Non, non, monsieur Tug… Tug… Tugduald, ne vous dérangez pas. Personne ne m'attend. Mon employeur habite Rennes, et tant que je n'aurai pas placé sa marchandise, il n'aura aucune envie de me revoir.

— Votre marchandise, mademoiselle ? Et peut-on savoir ce que vous vendez ?

— Je vais de ferme en ferme et j'essaie de placer des produits Jeune. Savonnettes, lessive…

— Mademoiselle, proposa Yves, le futur marin, me permettez-vous d'acheter tout le lot que vous avez à vendre ? »

Francia hésita : si elle vendait le plastic, que lui dirait son lieutenant ?

Mais M. Pernancoet s'interposa.

« Non, non, dit-il pas tout le lot. Nous aurions l'air de vouloir obliger mademoiselle. Mais si elle peut nous céder quelques morceaux de savon et quelques paquets de lessive, nous lui en serions reconnaissants. Cela nous éviterait un déplacement supplémentaire… »

Bénissant le tact du vieux monsieur, auquel sa calotte ronde et son costume de velours côtelé n'enlevaient rien de sa dignité native, Francia demanda ses mallettes. Hervé courut les chercher.

C'étaient deux petites valises marron, l'une à poignée de cuivre, l'autre à poignée nickelée. Francia ouvrit la seconde, et en retira quelques savonnettes et quelques paquets de détersif qu'elle remit à ses hôtes, qui insistèrent pour la payer immédiatement, ce qui la gêna beaucoup.

« Les bons comptes, mademoiselle, font les bons amis, déclara M. Pernancoet, en tirant de sa poche un porte-monnaie qui tenait de la blague à tabac, du bas de laine, du scapulaire et du carnier. Combien, vos savons ?

— Euh… dix centimes les savonnettes et cinq la lessive », répondit Francia au hasard.

M. Pernancoet haussa les sourcils :

« Quelle marque avantageuse, ces savons Jeune ! remarqua-t-il. S'ils sont aussi bons que peu coûteux, j'en prendrai désormais. »

Il fallut ensuite faire la cuisine. C'était le tour de l'énorme Tugduald (les cinq frères se transformaient en marmitons par ordre d'âge).

« Oh ! mais je vais vous aider ! » déclara Francia.

Aussitôt, les frères de Tugduald lui demandèrent de leur céder son tour, mais il refusa, si bien que tous les jeunes gens se ruèrent à la cuisine, pour faire cuire une simple soupe aux choux. On se battit pour couper le lard, pour éplucher les pommes de terre, pour trancher le chou.

Francia riait, plaisantait. Ces jeunes gens étaient ravis d'avoir, pour une fois, une fille parmi eux. De temps en temps, elle se rappelait le second tiers de sa mission et cherchait une occasion pour s'en acquitter. Hervé lui parla de leur poiré dont il était très fier.

« Où le gardez-vous ? » demanda-t-elle.

On la conduisit à la cave et on lui montra une énorme barrique, qui ne faisait pas son affaire. Elle remonta. La cuisine était toujours pleine de monde.

« Quand donnez-vous à manger aux chiens ? questionna-t-elle.

— Pauvres chiens ! Nous les avons oubliés ! s'écria Corentin. Yves, c'est ton tour de les nourrir. »

C'est un ancien X comme moi et alla vider dans une rangée d'écuelles le contenu de la marmite auquel Francia avait ajouté son propre assaisonnement.

Pendant qu'il était parti :

« J'ai soif ! » déclara-t-elle.

Hervé et Yves coururent à la cave, se poussant et se bousculant pour lui rapporter son verre de poiré.

« Monsieur Tugduald, dit-elle, j'ai laissé mes valises dans la salle. Pouvez-vous me les apporter ? Il fait si chaud dans cette cuisine, je voudrais un mouchoir… »

Tugduald disparut. Francia se tourna vers Corentin, le vétérinaire :

« Docteur, mes égratignures commencent à me faire mal. N'auriez-vous pas un peu de mercurochrome ?… »

Corentin partit au galop. Francia resta seule dans la vaste cuisine, avec son plafond à solives, sa grande hotte enfumée et ses cuivres au mur. Vite, vite, sans hésiter, elle tira un second sachet et le vida dans la soupe aux choux. La soupe sentait si bon que ce serait dommage de s'en priver, mais il faut faire des sacrifices quand on est en mission. Lorsque Corentin revint, Francia se laissa badigeonner de teinture d'iode sans pousser un seul gémissement, et, quand l'épreuve fut finie, murmura même un languide :

« Merci ! »

Au dîner – ou plutôt au souper, comme ils disaient – les Bretons furent déçus de voir la visiteuse dédaigner leur soupe. Elle prétendit que les choux lui étaient formellement interdits par son médecin.

« En ce cas, vous mangerez bien une omelette ? demanda le maître de maison.

— Volontiers », répondit Francia qui mourait de faim.

Tugdualdd lui prépara une omelette délicieuse à laquelle elle fit honneur.

Après le café, M. Pernancoet conduisit son invitée dans une vaste chambre, meublée de vieilles armoires, de vieux bahuts sculptés, et d'un lit à baldaquin. Il fit mettre des draps frais par Corentin, apporter de l'eau chaude dans la cuvette par Yan, tirer les rideaux par Yves.

« Les chiens sont bien tranquilles, ce soir, remarqua le futur marin.

— Maintenant, mademoiselle, si vous n'avez plus besoin de rien, permettez-nous de nous retirer, fit le vieux Breton avec un profond salut.

— J'espère que je n'aurai pas trop peur dans cette grande pièce que je ne connais pas, dit Francia. Il n'y a pas de brigands dans la région, au moins ? Et la grille de la cour est toujours bien fermée ? Et vous en gardez la clef sur vous ?

— Pas sur moi, non, mademoiselle. La clef de la grille reste pendue dans la salle où dorment mes cinq garçons : vous voyez que vous n'avez rien à craindre. Je vous souhaite le bonsoir. »

Et l'inventeur se retira avec quelque précipitation, car il ne parvenait plus à étouffer ses bâillements.

14

FRANCIA ne se déshabilla pas. D'une part, elle n'avait aucune envie d'endosser la chemise de nuit d'homme que M. Pernancoet avait généreusement mise à sa disposition ; d'autre part, elle comptait veiller.

Après deux heures d'attente – qui lui parurent deux siècles –, elle gagna à pas de loup la porte de sa chambre et l'ouvrit.

Aussitôt, un concert de cinq ronflements plus puissants les uns que les autres parvint à ses oreilles. Elle en fut doublement rassurée : ses victimes étaient bien vivantes, mais complètement hors d'état d'intervenir.

Elle longea le couloir et parvint dans la salle où avait eu lieu le repas. Là, cinq lits de camp avaient été dressés, et cinq Bretons dormaient à qui mieux mieux, leurs armes à portée de la main.

S'éclairant d'une torche électrique, Francia traversa la salle transformée en chambrée et trouva sans difficulté le tableau étiqueté où étaient accrochées les clefs de la maison. Elle choisit la plus grosse et passa dans la cour.

La pluie avait cessé. Quelques étoiles brillaient au ciel d'un éclat humide. Les chiens ne bougèrent pas.

Francia traversa la cour, atteignit la grille et, d'une main ferme, l'ouvrit.

Aussitôt, deux silhouettes – une sauterelle et un moucheron –

traversèrent la route.

« Tout va bien, Séraphino, souffla Francia.

— Tu as même déniché la clef : bravo. Cela nous fera gagner du temps, répondit Langelot sur le même ton. Les cinq frères dorment dans la salle ?

— Oui, comme des anges.

— Où couche le père ?

— Je ne sais pas. Je n'ai pas voulu poser de questions. Je…

— Tu as bien fait. Arrive, Greg.

— Es-tu sûre que les chiens ne vont pas se réveiller ? demanda Greg.

— Certaine », répondit Francia.

Les trois jeunes gens gagnèrent la salle, laissant la clef dans la serrure de la grille. Passant entre les Bretons qui ronflaient joyeusement, ils arrivèrent à un couloir s'ouvrant sur la gauche. Au fond de ce couloir, ils se heurtèrent à une grille d'acier, interdisant l'accès du donjon.

« Je suppose que M. Pernancoet couche dans le donjon et qu'il a la clef de cette grille sur lui, chuchota Francia. Sur le tableau, il n'y a pas d'étiquette *Donjon,* ou *Laboratoire,* ou *Escalier*. »

Langelot avait déjà tiré sa trousse de cambrioleur, bien moins perfectionnée que celle du S.N.I.F., et qui le fit grommeler :

« Les mauvais ouvriers ont toujours de mauvais outils. »

Néanmoins, il ne lui fallut pas plus de cinq minutes pour faire jouer la serrure, sous l'œil admiratif de Francia, qui tenait la torche pendant qu'il travaillait.

Derrière la grille, s'amorçait un petit escalier tournant sur lui-même dans l'épaisseur du mur. Langelot s'y engagea, suivie de Francia. Greg fermait prudemment la marche.

Après un certain nombre de circonvolutions, l'escalier débouchait dans une immense pièce carrée. Un coup de torche montra à Langelot qu'il s'agissait non seulement du laboratoire de M. Pernancoet – car il y avait là un nombre infini de bocaux, de cornues, d'éprouvettes, des éviers, des réchauds, des instruments électroniques, etc. –, mais aussi de sa chambre à coucher, car, dans le coin le plus reculé, se dressaient une armoire, une commode, une table de nuit et…

« Un buffet ! souffla Greg, très étonné.

— Ce n'est pas un buffet : c'est un lit breton ! » répliqua Langelot.

Et en effet, M. Pernancoet, fidèle aux habitudes de ses ancêtres, dormait à l'intérieur de ce meuble étrange, qui rappelle une huche ou un dressoir, et qui servait de lit aux Bretons des siècles passés. Les volets du lit étaient ouverts, et le bruit de la respiration régulière de l'inventeur s'en échappait.

« Au travail », dit Langelot.

Tandis que Greg déplaçait les bocaux et ouvrait les tiroirs, tandis que Francia palpait les vêtements suspendus dans la grosse armoire rustique, Langelot alla voir où conduisait l'escalier qui continuait à monter.

L'agent secret parvint ainsi à une porte métallique qu'il n'eut qu'à pousser pour l'ouvrir ; il déboucha alors sur une vaste terrasse entourée d'un parapet plein, à hauteur d'épaule. Plus haut, il n'y avait que le ciel étoilé.

Langelot allait redescendre quand, dans un angle, il avisa un objet qui excita immédiatement sa curiosité.

Sur le sol reposait un premier cylindre horizontal, long d'un mètre environ, se terminant à un bout par deux tubes articulés, ouverts à leur extrémité, et à l'autre par trois leviers verticaux. Des tubulures verticales rigides reliaient ce cylindre à deux autres cylindres horizontaux, disposés à cinquante centimètres plus haut que le premier et perpendiculairement à lui. Ces cylindres étaient chacun

pourvus d'un bouchon et, lorsque Langelot secoua le tout, il perçut distinctement le flic-flac d'un liquide à l'intérieur.

« Snif, snif, murmura l'agent secret. Voilà donc la moto volante du père Pernancoet. »

Il en savait assez sur les propulseurs à réaction pour identifier les principaux éléments de la machine : le premier cylindre contenait la chambre de combustion ; les deux tubes articulés constituaient les tuyères d'échappement ; les cylindres supérieurs contenaient l'un le carburant, l'autre le comburant, et servaient également de siège aux deux passagers ; les leviers commandaient la manœuvre.

« J'aimerais bien aller faire un tour là-dessus, pensa Langelot. Mais, pour l'instant, le devoir m'appelle ! »

Il redescendit.

« Nous ne trouvons rien, lui dit Greg.

— Cherchez mieux ! » répondit Langelot.

Il se mit lui-même à tapoter les murs. Son oreille exercée ne tarda pas à en découvrir un qui sonnait creux, au-dessus du bureau de l'inventeur. Il éclaira cet endroit, et vit que l'une des pierres apparentes était séparée de ses voisines par une fente révélatrice. Il commença alors à tâtonner aux alentours, tout en disant à Greg :

« Va me chercher les mallettes. Nous en aurons peut-être besoin maintenant. Francia te conduira. »

Le ressort actionnant la serrure cachée ne fut pas difficile à trouver. Lorsque Francia et Greg revinrent, la pierre avait pivoté sur ses gonds, et Langelot fouillait dans la cache ainsi découverte.

Parmi les vieux parchemins et titres de propriété jaunis par l'âge qui se trouvaient dans la cache, Langelot mit bientôt la main sur un carnet de format moyen relié en plastique noir…

« Le voilà ! » souffla Greg.

Francia paraissait nerveuse.

Langelot ouvrit le carnet et vit qu'il contenait une dizaine de pages couvertes d'une écriture noire, parfaitement lisible, de mathématicien. Les autres feuilles étaient vierges. La première page portait en titre :

LA BRETONNE
engin volant, individuel, à réaction.
Cette invention est dédiée par son créateur,

Sioc'han Pernancoet,
à la jeunesse de France.

Langelot ouvrit la mallette à poignée de cuivre et en retira plusieurs carnets noirs. Il choisit celui dont le format correspondait au format employé par M. Pernancoet, s'assit au bureau de l'inventeur, dont il saisit le porte-plume à plume sergent-major, et se mit en devoir de recopier le texte.

Francia l'éclairait. Greg regardait par-dessus son épaule.

« Tu as la même écriture que le vieux père ! s'étonna la sauterelle.

— C'est toi qui devrais être le faussaire, Séraphino ! » remarqua Francia.

Langelot ne les écoutait pas. À l'école du S.N.I.F., il avait appris, entre mille autres choses utiles, à reproduire les écritures : il mettait maintenant son savoir à profit.

Les deux premières pages concernaient les caractéristiques physiques de l'appareil, ses dimensions, sa manœuvre. Langelot recopia tout cela avec la dernière fidélité.

Puis :

« Greg, quand tu es allé chercher les mallettes, tu as refermé la grille du donjon ?

— Euh… Je ne sais plus.

— Vas-y vite. L'heure s'avance. Un des Bretons pourrait se réveiller, et alors… »

Greg y courut. Aussitôt qu'il fut sorti, Langelot bondit. Avec l'aide de Francia, il transborda le savon et la lessive véritables dans la mallette à poignée de cuivre, où il laissa le cordeau détonant, l'exploseur et un faux paquet de cigarettes contenant les détonateurs ; il y prit toutes les savonnettes de plastic et les plaça dans la valise à poignée nickelée ; il préleva aussi un détonateur et le glissa dans sa poche. Lorsque Greg revint, annonçant que la grille était maintenant fermée, Langelot paraissait n'avoir pas plus bougé que les deux mallettes, posées à ses pieds sur le plancher ; il copiait toujours avec autant d'application.

Il avait entamé la dixième page, et Greg ne prenait plus la peine de suivre sa plume qui courait, agile, sur le papier, lorsque, soudain, la cloche de la grille d'entrée se mit à carillonner.

15

AFFOLÉS, Francia et Greg se tournèrent vers leur chef.

Cette intervention extérieure, Langelot ne l'avait pas prévue ; mais il garda tout son calme.

« Greg, à la fenêtre ! commanda-t-il. Que vois-tu ?

— Je ne vois rien, répondit la sauterelle. Si, une lumière rouge.

— Les feux arrière d'une voiture, sans doute.

— C'est possible. Alors, la voiture est derrière le coin.

— Bien. Reste où tu es. Observe. »

Sans se hâter, Langelot acheva de recopier la dernière page. Chaque fois que Greg ne regardait pas son travail, il avait pris soin d'introduire des erreurs dans la transcription, allant quelquefois jusqu'à inventer une ligne entière de calculs pour en remplacer une autre.

Le ding dong de la cloche cessa aussi brusquement qu'il avait commencé.

Les deux carnets en main, Langelot alla à la fenêtre, où Greg faisait toujours le guet.

« En effet, on ne voit pas grand-chose, constata l'agent secret. Regarde plutôt ça : que penses-tu de mon travail ? »

Il montrait le carnet authentique.

« Tu es un copieur sensationnel ! s'écria Greg. Je t'envie.

— Va le mettre dans sa cache. Nous emportons le vrai. Crois-tu que Pernancoet s'aperçoive de la substitution ?

— Ça m’étonnerait bien ! » fit Greg, admiratif.

Il alla à la cache, plaça le carnet à l’intérieur, et fit pivoter la pierre qui vint reprendre sa place.

« Maintenant, demanda Greg, comment allons-nous sortir ?

— Le visiteur a dû se décourager et il est parti », supposa Francia.

Un vacarme effroyable provenant de l’étage inférieur lui donna un rapide démenti. Ce furent d’abord des cris, puis des bruits de meubles tombant par terre, enfin des détonations.

La scène n’était pas difficile à reconstituer : le visiteur inconnu, profitant de ce que la clef était restée dans la serrure de la grille, avait pénétré dans le manoir. Il avait trouvé les Bretons endormis et, pour les réveiller, ou peut-être par accident, avait commencé à faire du bruit. Le somnifère ayant été administré plusieurs heures plus tôt, les frères Pernancoet s’étaient éveillés et, croyant à une attaque, avaient réagi en conséquence. Maintenant, une demi-douzaine de voix tonitruaient dans la salle.

« Nous sommes faits comme des rats ! » hurla Greg, vert de peur.

Francia se serra contre Langelot.

« Qu’allons-nous faire ? »

À ce moment, un bâillement sonore retentit à l’intérieur même du laboratoire : il provenait du lit breton. Le tapage avait réveillé M. Pernancoet en personne.

Langelot bondit. D’une main, il referma les volets du lit. De l’autre, il les cala avec une chaise.

« Ouvrez-moi ! Ouvrez ! criait l'inventeur, en tambourinant contre les parois.

— Il ne va pas étouffer, au moins ? s'inquiéta Francia.

— Non, non, il y a des fentes ! » répondit Langelot.

Vite, vite, il réfléchissait.

Il ne connaissait pas l'identité du visiteur. Ce pouvait être un passant, un ami, un gendarme. Il n'importait pas. La mission reçue du capitaine Montferrand exigeait que Langelot se conduisît comme un membre efficace et dévoué de Radio-Équipe ; ce serait l'accomplir bien mal que de se laisser capturer en cours d'opération. D'ailleurs, il faudrait alors expliquer toute la situation à l'inventeur, et cela, en présence de Greg. Pour continuer la mission, il faudrait ensuite retourner à Radio-Équipe sans Greg, ce qui ne manquerait pas d'exciter les soupçons des producteurs. Tout était donc préférable à cette solution.

« La fenêtre ? suggéra Francia, qui faisait des efforts pour ne pas céder à la peur.

— Et les barreaux ? objecta Greg, défaitiste.

— Nous pouvons les faire sauter à l'explosif ! répliqua Francia.

— Nous sommes au moins à cinq mètres du sol, riposta Greg.

— La terre est mouillée, donc molle ! fit Francia.

— Au bruit de l'explosion, les Bretons accourront et nous atterrirons dans leurs bras ! protesta Greg.

— Greg, que proposes-tu ? demanda Langelot.

— Rendons-nous, suggéra la sauterelle. Un nous mettra sûrement en prison, mais, les prisons, on finit par en sortir…

— N'importe quoi sauf nous rendre ! » cria Francia.

Cependant M. Pernancoet continuait à donner des coups de poing et des coups de pied dans sa prison improvisée.

« Yves ! Hervé ! Yan ! À l'aide ! Corentin ! Tugdualdd ! Délivrez-moi de ces coquins ! »

En bas, le bruit ne cessait pas. Les frères ne tiraient plus, mais ils criaient, et secouaient la grille du donjon de toutes leurs forces.

« Ont-ils la clef de la grille ? demanda Greg.

— Je ne sais pas, dit Francia.

— Peut-être même savent-ils ouvrir les serrures sans clefs, comme nous », murmura Langelot.

Soudain, une idée germa dans son esprit.

« Suivez-moi ! cria-t-il. Greg, les mallettes. »

C'était la chance du désespoir, mais pourquoi ne pas la tenter ?

Il s'élança dans l'escalier qui menait à la terrasse, sur laquelle il eut débouché trois secondes plus tard. D'un geste, il indiqua à ses compagnons l'engin volant que son inventeur avait baptisé La Bretonne.

« Greg ! assieds-toi sur le cylindre arrière. Tiens bon les mallettes. »

Il s'installa lui-même sur le cylindre avant.

« Francia ! Désolé, ma petite fille. Il va falloir que tu t'assoies sur mes genoux. »

Ainsi fut fait.

« Qu'est-ce que c'est ? Que se passe-t-il ? » glapissait Greg.

Francia, qui ne comprenait guère plus que lui, faisait confiance à son lieutenant.

Ce n'était pas pour rien que Langelot venait de recopier les pages décrivant la manœuvre de La Bretonne. D'une main ferme, il actionna le levier central…

Un grondement assourdissant retentit sous ses pieds.

« Ouille ! cria Greg.

— Aïe ! cria Francia.

— Pa-pou ! » cria Langelot, triomphant.

Il poussait maintenant sur les leviers latéraux. Une longue vibration parcourut la machine. Soudain, un torrent de gaz enflammés jaillit par les tuyères.

« Je brûle ! » piailla Greg.

À la verticale, La Bretonne s'enleva dans les airs. Greg hurlait :

« Je veux descendre !… »

Francia, sur les genoux de Langelot, ne disait rien. Elle regardait la terrasse, le donjon, le manoir lui-même s'éloigner d'elle, tomber dans le vide et la nuit.

La Bretonne n'avait pas plus tôt décollé que, se bousculant dans leur hâte, sept hommes parurent les uns après les autres sur la terrasse.

« Les voilà ! Les voilà ! cria Tugduald.

— Je reconnais le gars assis derrière ! C'est le pa-pou d'avant-hier ! fit Yan.

— Ma Bretonne ! rugit M. Pernancoet, que son bonnet de coton et sa chemise de nuit faisaient ressembler à un fantôme.

— Feu ! » ordonna un grand diable brun, à la figure barrée d'une moustache noire : le capitaine Mousteyrac.

Les détonations crépitèrent.

Langelot poussa plus loin le levier central. La machine volante s'éleva encore plus vite. Les carabines, les fusils de chasse à double canon mitraillaient les pa-pous qui s'enfuyaient.

« Tu n'as pas eu trop peur, ma petite perdrix ? » demanda Langelot

à Francia.

Elle secoua la tête.

Tout à coup, des balles traceuses dessinèrent dans l'air des courbes aussi élégantes que mortelles : c'était la mitraillette du capitaine Mousteyrac qui entrait en action.

Mais une mitraillette n'est guère précise au-delà de cinquante mètres, et La Bretonne, en quelques secondes, en avait fait plus de cent.

Manœuvrant les leviers latéraux, Langelot prit la direction désirée, et bientôt le double torrent de flamme que vomissaient les tuyères de La Bretonne disparut dans la nuit.

Le malheureux inventeur, ses cinq fils, et le capitaine – qui était arrivé dans la nuit et que le silence des chiens et la clef laissée dans la grille avaient inquiété – demeurèrent sur la terrasse, leurs armes dressées vers le ciel.

« Ma Bretonne est perdue ! s'écria le vieux Breton.

— N'en croyez rien ! » répliqua Mousteyrac.

Il redescendit précipitamment l'escalier et courut à sa Buick. Là, il mit en marche le poste de radio que Montferrand lui avait recommandé d'emporter.

Appellerait-il le S.N.I.F. ? Non ! D'après Mousteyrac, Montferrand était un calme, un temporisateur.

« Heureusement, marmonna « Cavalier seul », j'ai des amis dans la Royale[5] ! »

Il appela en urgence flash un commandant qu'il connaissait personnellement, et lui réclama au mépris de toutes les procédures d'usage, un hélicoptère de la marine.

16

LA BRETONNE volait. Francia regardait le ciel étoilé. Greg regardait le sol qui lui paraissait bien dur…

Langelot demanda par-dessus son épaule :

« Greg, tu as toujours les mallettes ?

— Oui.

— J'ai peur que les explosifs ne prennent feu. Tu te rappelles dans laquelle ils se trouvent ?

— Dans celle qui a la poignée de cuivre.

— Ouvre-la, pour être sûr de ne pas te tromper. L'exploseur y est aussi ?

— Oui, avec la ficelle détonnante et les cigarettes.

— Bien. Jette le tout.

— Ça ne va pas exploser en atterrissant ?

— Ça nous est bien égal. Jette.

— On pourrait aussi jeter l'autre. Elle me gêne.

— Non. L'autre n'exploserait pas. La police la retrouverait, ce qui la mettrait sur notre trace. Vas-y ! »

Greg lâcha la mallette à poignée de cuivre – celle qui contenait maintenant d'inoffensives savonnettes. L'objet s'écrasa dans la lande, et, bien sûr, n'explosa pas.

« Ça n'a pas sauté, remarqua Greg.

— Nous n'y pouvons plus rien, fit Langelot, d'un ton résigné. Il y a

quelquefois un retard. Ça sautera peut-être à la figure des Bretons.

— Ha ! ha ! » fit Greg qui se sentait toujours mieux quand un désastre menaçait quelqu'un d'autre.

Avec plus de précision que de douceur, Langelot atterrit au milieu d'un champ, non loin de l'endroit où il avait parqué la D.S. Là, on abandonna La Bretonne. Deux minutes plus tard, la D.S., malmenée comme elle ne l'avait jamais été – il fallait battre la police de vitesse – s'élançait vers sa destination ultime : le garage en haut de la falaise.

Le voyage fut sans histoire. Francia, assise à côté de Langelot, regardait avec une admiration silencieuse le profil si menu et si énergique à la fois de son lieutenant, aux cheveux toujours foncés, malgré de furieux shampooings. Greg, prostré derrière, ne cessait de trembler, en songeant à une poursuite éventuelle.

La nuit était bien avancée lorsque les jeunes gens se retrouvèrent enfin, sains et saufs, sur l'embarcadère. *Le Pa-pou* était là, qui les attendait. Haroun les héla.

« Alors ?

— J'ai le carnet, mais nous l'avons échappé belle, répondit Langelot.

— Ah ! ça, on peut le dire ! » renchérit Greg.

L'étrave du *Pa-pou* fendit les vagues.

Sur le ponton, tout le monde dormait, sauf Rachid et Al qui attendaient nerveusement dans le bureau. Là, les vainqueurs rendirent compte de leur mission.

« Bien joué », fit Rachid.

Al prit le carnet des mains d'Haroun.

« Ouf ! soupira-t-il. J'espère qu'ils seront contents. Je vais faire un solo de batterie pour me calmer les nerfs. »

Alors la lumière se fit dans l'esprit de Langelot.

« Et nous, dit-il aussitôt, nous allons dormir.

— Vous l'avez mérité, reconnut Haroun. Vous n'avez pas besoin de vous lever à six heures, demain matin.

— Si tu croyais que nous en avions l'intention, répliqua Langelot, tu t'abusais étrangement ! »

Après un bonsoir précipité pour Francia, visiblement déçue, il regagna sa cabine, suivi de Greg portant la mallette restante, et alluma aussitôt la radio.

« Je voudrais entendre un peu de pa-pou », expliqua-t-il.

Le haut-parleur déversa dans l'étroite cabine les rythmes hystériques de la batterie d'Al. Langelot écouta pendant quelques instants : ces brèves, ces longues, c'était tout simplement du Morse chiffré !

Dans le triumvirat, le rôle d'Al, Langelot le savait maintenant, était peut-être le plus important : il était l'homme des transmissions. À présent, la radio pirate s'expliquait : elle justifiait l'existence d'un émetteur suffisamment puissant pour transmettre des renseignements secrets à des distances probablement énormes. Cet émetteur, il n'était même pas besoin de le cacher : tout le monde le connaissait, sans en deviner l'utilisation véritable.

« Les gens qui emploient Haroun-Al-Rachid ne sont pas des imbéciles », pensa Langelot.

Il s'agissait, imagina-t-il, d'un groupe de financiers sans doute internationaux, qui cherchaient à s'approprier toutes les inventions nouvelles afin de les exploiter à leur profit. Radio-Équipe était chargée d'écumer la France : ses producteurs s'adressaient à toutes les maisons françaises nouvelles sur le marché et leur proposaient de la publicité gratuite en échange de leurs secrets de fabrication. Ces secrets étaient ensuite remis aux financiers, qui, dans un autre pays, subventionnaient la fabrication massive des mêmes produits sous un autre nom. En conséquence, et malgré la publicité pa-pou, les maisons françaises demeuraient d'importance médiocre, car des produits semblables aux leurs, mais fabriqués en plus grande quantité, donc à moindres frais, et bénéficiant d'une publicité sérieuse, inondaient le marché… Ainsi en aurait-il été de la pauvre Bretonne de M. Pernancoet si le S.N.I.F. n'était pas intervenu à temps.

Boum, boum, tram, tram, ta ta ta ta, boum !…

Al transmettait toujours, et Langelot raisonnait ainsi :

« Visiblement, les financiers sont pressés d'obtenir le secret de La Bretonne : en une semaine, trois tentatives pour se le procurer ! Ils sont probablement d'autant plus pressés que le professeur Propergol a démontré à l'État l'importance de cette invention, ce qu'ils doivent savoir, car ils ont sûrement des informateurs un peu partout. Donc, ils vont immédiatement vérifier la formule complète qu'Al est en train de transmettre. Ils s'apercevront que cette formule est absurde, et alors… gare à nous ! »

Bref, il fallait agir. Langelot réfléchit un instant. Puis il se tourna vers Greg qui, plié en deux, se débarbouillait le bout du museau dans le lavabo.

« Je regrette, mon petit vieux, dit l'agent secret, mais il va falloir que je me débarrasse de toi, sauterelle.

— Hein ? Quoi ? » fit Greg.

Un atémi[6] scientifiquement appliqué du tranchant de la main sur le bas de la nuque l'envoya rouler à terre, privé de connaissance pour quelques heures au moins.

17

LANGELOT démonta rapidement le récepteur radio de sa cabine, qu'il avait éteint au préalable, et en découvrit les fils. Il les allongea au moyen de ceux de la lampe. À l'extrémité des longs fils ainsi obtenus, il fixa le détonateur qu'il avait subtilisé. Il suffirait maintenant de mettre en marche le récepteur, qui servait aussi d'interphone pour que le détonateur explosât.

Langelot ouvrit la fenêtre et fit passer le détonateur à l'extérieur. Puis, après s'être empli les poches de fausses savonnettes en plastic puisées dans la mallette restante, il sortit de sa cabine.

Le phare rouge brillait au sommet de la tour. Dans le studio d'émission, Al se démenait devant son micro.

Sans bruit, Langelot longea les baraquements, atteignit l'échelle qui descendait vers la mer et se coula sur le flotteur. Sautant de flotteur en flotteur, il revint sur ses pas jusqu'à la fenêtre de sa cabine, par laquelle pendait le détonateur.

Au moyen d'une ficelle qu'il portait toujours dans sa poche, il fixa les savonnettes de plastic aux jointures d'un flotteur. Il planta le détonateur dans la masse de plastic, et, satisfait de son travail, regagna le ponton.

Comme il l'avait dit à Francia, cet explosif constituait la seule arme qu'il possédât, et il connaissait suffisamment ses ennemis pour penser qu'il aurait peut-être besoin d'une arme.

Il est vrai que la fuite aurait été maintenant la solution la plus raisonnable. Personne ne gardait *Le Pa-pou*. Il eût été facile de sauter à bord et de gagner la terre ferme, au besoin en emmenant Francia.

Mais Langelot n'était pas seulement un agent secret : c'était aussi un excellent garçon, et il pensait à Julio et aux autres Pa-pous qui, peut-être, n'étaient guère plus coupables que, par exemple, Francia.

Bref, s'étant assuré qu'Al avait quitté le studio d'émission, il se dirigea non pas vers le yacht, mais vers le bureau.

Il en trouva la porte fermée à clef, mais on ne lui avait pas retiré sa trousse de cambrioleur, et il l'ouvrit rapidement : il avait eu pas mal d'entraînement ces jours derniers !

Dans le bureau, il n'eut garde d'allumer, mais se dirigea à tâtons vers le fichier où Rachid gardait entre autres le dossier d'Auguste Pichenet. La serrure du fichier ne tint pas beaucoup plus longtemps que celle de la porte, et Langelot se trouva bientôt en possession de huit dossiers qu'il mit froidement sous son bras.

À cette heure, le seul local éclairé sur le ponton était le studio d'émission, où les magnétophones tournaient automatiquement, sous surveillance électronique, mais où les producteurs avaient l'habitude de laisser la lumière toute la nuit. C'était donc là que Langelot risquait le moins d'attirer l'attention.

L'agent secret entra dans le studio, s'installa dans le fauteuil directorial, posa les pieds sur le bureau, et commença à lire les dossiers.

À main droite, il avait un tableau électrique, commandant l'interphone du bord. Après avoir parcouru les huit chemises qu'il avait emportées, il abaissa les manettes commandant le récepteur des cabines où couchaient respectivement Pierrot et Ricardo, Marinette et Bibiche, Julio, Francia. Il laissa l'interphone bourdonner quelques instants, puis il parla dans son micro.

« Bonsoir, les filles ; bonsoir, les gars. Ici, votre copain Séraphino, alias Auguste Pichenet, alias sous-lieutenant Langelot, des Services secrets. Navré de vous réveiller en pleine nuit, mais c'est pour votre bien.

« Vous avez tous été engagés par Radio-Équipe non seulement pour chanter, mais aussi pour faire du démarchage de publicité pas toujours honnête et, en général, pour fournir à Haroun-Al-Rachid des

informations scientifiques et techniques.

« Francia, c'est le rôle joué par ton père près du C.N.R.S. qui t'a fait embaucher.

« Julio, tu es Italien. Ta situation officielle est irrégulière. Haroun s'en était déjà servi pour te faire faire la corbeille de certains savants qui logeaient à l'hôtel du Palais où tu étais groom. Il comptait t'orienter vers divers fabricants italiens qui l'intéressaient.

« Ricardo, tu étais un excellent représentant de Radio-Équipe. Et tu ne pouvais cesser de travailler pour elle parce que tu es recherché par la police à la suite d'une bagarre dans un café…

« Bibiche, tu es sortie un peu plus tôt que convenu d'une maison de rééducation pour jeunes délinquants.

« Marinette, tu as volé de l'argent à tes parents. L'une et l'autre, vous vous cachiez à Radio-Équipe : en échange, vous soutiriez des secrets technologiques à tous les ingénieurs que vous rencontriez ici et là.

« Pierrot, tu as signé un chèque sans provision il y a deux ans, et tu n'as pas de quoi le rembourser. Alors, tu invitais à dîner les secrétaires des mêmes ingénieurs, et tu vérifiais les renseignements reçus.

« Tout ça, ce n'est pas joli, mais ce n'est pas très grave. Et je vous promets d'essayer de vous aider si vous m'aidez maintenant. Rendez-vous dans deux minutes sur le ponton. Nous arrêterons ensemble les producteurs. Nous les remettrons à mon service. Il fera le reste. »

Langelot coupa l'interphone et sortit. Il ne doutait pas du succès de son plan.

Francia fut la première à se montrer.

« Et Greg ? demanda-t-elle. Qu'avait-il fait ?

— Greg est un déserteur, répondit sèchement Langelot.

— Oh ! pauvre garçon ! s'écria Francia. Il faut le sauver aussi.

— Non, ma vieille. Pour les gars qui par pure lâcheté refusent de servir leur pays, je n'ai pas de pitié. D'ailleurs, son emploi ici, sais-tu ce que c'était ? Mouchard ! Il n'a qu'à se débrouiller avec les autorités militaires. »

Pierrot et Ricardo parurent ensuite.

« C'est vrai ce que tu dis, que tu es officier des Services secrets ? demanda Pierrot à Langelot.

— Interroge Francia : elle était mon adjointe », répondit l'agent secret sans se troubler.

Ricardo lui flanqua une grande tape dans le dos :

« Eh bien, dit-il, tu peux te vanter de ne pas avoir l'air d'en être un ! »

Bibiche et Marinette vinrent rejoindre leurs amis. Langelot leur trouva à tous quelque chose à faire pour les associer à la capture des producteurs. Bibiche et Marinette préparèrent des cordes pour attacher les prisonniers. Ricardo enfonça la porte, afin de prendre l'ennemi par surprise. Julio et Pierrot se ruèrent dans la chambre aussitôt après Langelot.

Haroun, Al et Rachid furent immédiatement immobilisés. Ils n'étaient pas encore bien réveillés que déjà les cordes se nouaient autour de leurs poignets et de leurs chevilles.

Rachid, qui passait pour le plus brutal, paraissait terrifié et roulait des yeux épouvantés. Haroun demanda aussitôt combien d'argent on lui voulait. Al essaya de se défendre, repoussa facilement Julio, bouscula Pierrot, et il fallut que Langelot le clouât au sol d'une prise de judo pour que Ricardo pût le ligoter.

Tout cela s'était produit en moins d'une minute. Et les terribles producteurs, chacun sur son lit, impuissants désormais, grimaçaient dans la grande cabine où Francia avait allumé la lampe.

Soudain, derrière les conjurés, une voix calme se fit entendre :

« Haut les mains, tous ! »

Un homme en ciré noir, le visage à moitié caché par d'énormes lunettes d'aviateur, un pistolet mitrailleur à la main, se tenait sur le seuil.

18

LES jeunes gens obéirent, au comble de la stupéfaction. D'où venait l'inconnu, derrière lequel se massaient d'autres inconnus, vêtus et armés comme lui ?

Il s'avança vers les trois producteurs ligotés et les considéra avec mépris.

« Maladroits ! prononça-t-il du bout des lèvres. Indignes de la mission que vous aviez reçue ! Léo Aron qui, au mépris de nos règles de cloisonnement, embauche des bandits professionnels, lesquels se font blesser, capturer, et attirent l'attention sur lui. Rachid Gouraya, qui exécute stupidement un subalterne, lequel avait eu l'intelligence de devenir l'informateur d'un service adverse. Albert Flipot, qui ose transmettre comme authentique un message visiblement falsifié, probablement acheté au rabais. Vous serez tous les trois… remplacés. » L'inconnu avait parlé d'une voix sans expression, mais, lorsqu'il eut prononcé le mot de « remplacés », les trois producteurs frémirent de tout leur long.

« Emportez-les ! » commanda l'inconnu à ses hommes.

Deux par deux, ils se chargèrent des trois producteurs à moitié évanouis de peur et les emportèrent.

« Quant à vous autres, reprit l'inconnu en se tournant vers les jeunes Pa-pous qui avaient toujours les mains en l'air, nous allons étudier votre cas. Suivez-moi. »

Il sortit. Les jeunes gens défilèrent à sa suite, entre deux rangées d'hommes exactement semblables à lui.

Il entra dans le studio et s'assit dans le fauteuil où Langelot lui-même avait été assis quelques minutes plus tôt. Les jeunes gens se rangèrent face à lui, les bras toujours levés.

Derrière eux prirent place leurs vainqueurs.

« Fouillez-les ! » ordonna le chef.

La fouille ne donna rien.

« Qui vous commande ? » demanda l'inconnu.

Son visage demeurait impassible, et, à travers ses lunettes d'aviateur, on ne pouvait voir ses yeux.

« Moi, dit Langelot en s'avançant.

— Et qui êtes-vous ?

— Sous-lieutenant Langelot, des Services secrets.

— Enchanté, fit l'autre. Commodore Burma, du SPHINX. Êtes-vous seul, de votre service, à bord du ponton ?

— Non. Un autre agent m'attend dans ma cabine.

— C'est vrai, remarqua Ricardo. Greg n'est pas là.

— Qu'on aille le chercher ! commanda l'homme du SPHINX.

— Inutile, dit Langelot. Nous sommes des professionnels. Nous savons nous rendre quand nous avons perdu. Appelez-le à l'interphone. La première manette de la deuxième ligne, à votre droite. »

Le commodore tendit le doigt, enfonça la manette.

Une terrible explosion retentit.

Immédiatement, le ponton s'inclina, donnant de la bande du côté où un flotteur éventré commençait à s'emplir d'eau.

Profitant de la surprise, Langelot s'élança vers la porte. Tous ses camarades en firent autant. Bousculade. Confusion.

Parvenu à l'air libre, Langelot vit d'abord que le ponton était en train non seulement de sombrer, mais en même temps de basculer.

La tour d'émission, décrivant une courbe gigantesque, entraînait le ponton et les baraquements dans le même mouvement... Puis son regard fut attiré par un corps étranger, qui flottait à quelques mètres du ponton. Il reconnut le kiosque d'un sous-marin.

Le SPHINX – dont il n'avait jamais entendu parler – était donc un organisme suffisamment puissant pour disposer non seulement d'équipements de radio ultra-modernes, mais même d'engins de guerre.

Langelot se retourna. Francia le suivait de près.

« À l'eau ! » lui cria-t-il.

Se tenant par la main, ils bondirent dans les vagues, suivis par leurs camarades. Pierrot sauta sur un flotteur dessoudé. Greg, que l'explosion avait réveillé, parut sur le seuil de sa cabine.

Le commodore Burma sortit du studio, et jugea la situation d'un coup d'œil.

« Regagnez le bord ! ordonna-t-il à ses gens. Nous pêcherons nos prisonniers un à un. »

Les hommes noirs refluèrent ; Greg roula à leurs pieds, car le ponton était déjà à moitié immergé.

« Emmenez-moi ! supplia-t-il. Je ne sais pas nager ! »

Le sous-marin le dévora comme il avait dévoré les producteurs garrottés et les hommes noirs.

Quelques secondes plus tard, « le ponton de la liberté » n'était plus

qu'un souvenir. Seul le kiosque du sous-marin s'élevait au-dessus des vagues. Les jeunes gens, trempés, se regroupaient à bord du *Pa-pou,* dont, sans se faire guère d'illusion sur l'issue de la course entre lui et le sous-marin, Langelot mettait le moteur en marche, après en avoir détaché les amarres qui le retenaient au ponton.

Les Pa-pous sur leur yacht, le commodore du SPHINX dans son kiosque, levèrent les yeux au ciel.

Dans la nuit pâllissante, accompagné par les premières lueurs de l'aube, un gros hélicoptère de la marine fonçait de toute la vitesse de ses rotors vers l'endroit où, quelques instants plus tôt, flottait le ponton de Radio-Équipe.

Sous le ventre de l'hélicoptère, on pouvait distinguer, à la lumière de ses propres feux, deux gros obus pourvus d'ailettes.

Le commodore Burma fit la grimace.

« Des engins air-sol, remarqua-t-il. Je n'aime pas ça. »

Quelques instants plus tard, le sous-marin avait prudemment disparu sous les flots, et l'hélicoptère, rasant les vagues, s'approchait du *Pa-pou*.

« N'ayez pas peur, les gars, dit Langelot à ses compagnons : c'est la Royale ! »

Ce n'était pas seulement la Royale. C'était aussi le S.N.I.F. ! Car le capitaine Mousteyrac lui-même sautait bientôt à bord du *Pa-pou*.

« Langelot ! cria-t-il, en reconnaissant le sous-lieutenant qu'il ne s'attendait guère à trouver là. Expliquez-moi immédiatement ce que tout cela signifie.

— Oh ! mon capitaine, c'est très simple, répondit Langelot avec sang-froid. Je vous ai toujours dit que je détestais la musique pa-pou et qu'il fallait faire sauter ce poste. Comme personne ne s'y décidait, je l'ai fait moi-même. »

Et puis, dans un moment d'effusion comme il lui en venait rarement :

« N'empêche, mon capitaine, que nous sommes rudement contents de vous voir. Pas vrai, Francia ?

— Oh ! oui, dit Francia, qui grelottait. Surtout si…

— Surtout si quoi ? »

La jeune fille leva sur Langelot ses grands yeux noirs, pleins d'une confiance illimitée :

« Surtout, dit-elle, si quelqu'un peut vite rassurer M. Pernancoet sur le sort de sa Bretonne, et lui expliquer que je ne suis pas aussi mauvaise qu'il doit me croire. »

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
6, place d'Alleray – Paris.
Usine de La Flèche, le 18-04-1972.
1169-5 – Dépôt légal n° 4894, 2e trimestre 1972.
20 – 01 – 3519 – 02

---

[1] Voir *Langelot et le Gratte-Ciel*, *Langelot et l'Inconnue*.

[2] *Moustaches* : terme d'argot militaire désignant les officiers des services secrets.

[3] D.S.T. : Direction de la Sécurité du Territoire

[4] Sdèke : S.D.E.C.E. Servide de Documentation Extérieure et de Contre-Espionnage.

[5] La Marine nationale.

[6] Coup de karaté porté du tranchant de la main sur une partie particulièrement vulnérable du corps de l'adversaire.